P. O. gall. app.
10

Petitot

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME SECOND.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME NEUVIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIV.

LE
MERCURE GALANT,
OU
LA COMÉDIE SANS TITRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BOURSAULT,

Représentée pour la premiere fois
le 5 mars 1679.

LE

MERCURE GALANT,

OU

LA COMEDIE SANS TITRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BOURSAULT,

Représentée pour la première fois le 5 mars 1679.

NOTICE
SUR BOURSAULT.

EDME BOURSAULT naquit en 1638 à Mussy-l'Evêque, petite ville de Bourgogne. Son pere qui avoit passé sa jeunesse au service, et qui étoit entièrement livré aux plaisirs, ne comptoit point l'éducation d'un fils parmi ses moyens de jouissance : à cette époque l'étude étoit encore regardée avec mépris par les militaires qui vivoient loin de la cour et de la capitale. Ce jeune homme fut donc entièrement abandonné à lui-même ; lorsqu'il vint à Paris en 1651, il ignoroit les premieres regles de la langue françoise, et ne la parloit même que mélangée du patois de son pays. Un penchant décidé pour les ouvrages d'esprit l'excita à étudier les secrets du style ; et c'est le seul auteur qui, sans aucune connoissance des langues anciennes, soit parvenu non seulement à écrire avec une grande correction, mais à être assez maître de sa propre langue pour faire

des bizarreries qu'elle offre une scene des plus comiques qu'on ait risquées au théâtre.

Boursault avoit du talent naturel; tout ce qu'on peut apprendre de soi-même il l'apprit; mais son goût fut lent à se former. Le goût ne s'affermit que par la facilité de comparer; le défaut d'instruction ne lui permettant pas d'étudier les beautés des poëtes grecs et latins, il n'eut long-tems pour modeles que les auteurs contemporains, et pour juge qu'un public qui couroit aux comédies burlesques, et contraignoit Moliere à composer des farces pour attirer au Misanthrope. Quel écueil pour un jeune homme qui voyoit d'un côté le succès, de l'autre des chefs-d'œuvre presque méconnus ! Si Boursault fût né trente ans plus tard, nous aurions gagné en ouvrages dignes de la postérité le tems qu'il mit à se convaincre du mérite des écrivains qui ont porté si loin la gloire de la littérature françoise. Peu d'hommes perdirent plus que lui à n'avoir point reçu d'éducation; aucun ne sut mieux y suppléer.

Il débuta en 1661 par une comédie en un acte, en vers, ayant pour titre le Médecin volant, imi-

tation d'une ancienne farce italienne. Une fille feint d'être malade pour retarder un mariage qui lui déplaît; le valet de son amant se déguise en médecin pour tromper le pere; ce valet paroissant sous divers costumes, et sautant d'une fenêtre à une autre suivant le personnage qu'il veut représenter, a donné le nom à cette comédie qui n'annonce aucun talent, et dont la grosse gaieté ne seroit pas supportable aujourd'hui, puisqu'elle n'est fondée que sur des actions et des mots devenus indécens pour nous, et qui alors ne paroissoient que plaisans. Par exemple, le prétendu médecin demande de l'urine de la malade; mais l'inspection ne lui paroissant pas aussi sûre que le goût, il avale ce qui est dans la bouteille qu'on lui présente. Les détails qui suivent prouvent la licence qui régnoit encore sur la scene: cependant nous croyons utile de faire sur ce sujet quelques réflexions qui s'appliquent à Boursault, à Moliere, aux auteurs, et au public de ce tems.

Un mot n'est indécent qu'autant qu'il réveille l'idée d'une action peu honnête, et c'est pourquoi la pureté des mœurs permet toujours plus

de licence dans les expressions, que l'extrême corruption. On a reproché aux personnes pieuses et modestes de gâter la simplicité de la langue en repoussant des mots nécessaires, et qu'on ne peut remplacer que par des phrases ou d'autres mots qu'une pudeur excessive bientôt rejette également; mais on a beau faire, puisque l'action existe, il faut que la langue l'exprime. Les philosophes modernes en ont pris droit d'accuser la modestie d'une trop grande délicatesse, désignée sous le nom de *pruderie*. Nous pensons au contraire que la corruption des mœurs a bien plus gâté la langue françoise que la modestie; car si la femme prude repousse le mot qui réveille une idée indécente, la femme libertine se scandalise du mot qui réveille la même idée en y attachant l'horreur du crime; de sorte que notre langue se dénature par la nécessité d'employer avec le vice les mêmes ménagemens qu'avec la vertu. Certainement quelqu'un qui se permettroit aujourd'hui de dire dans un cercle, en parlant d'une femme qui trahit la foi conjugale: *c'est une femme adultere*, paroîtroit beaucoup plus ridi-

cule que s'il donnoit franchement à l'époux le titre dont Moliere a fait un si fréquent usage dans ses comédies.

Il vient un moment où l'indulgence pour les mauvaises mœurs est si grande, que le mot blesse plus que l'action; que le mot qui attache à l'action l'horreur du crime est insupportable, et c'est alors que la langue se dénature : il faut parler du vice avec décence, douceur, aménité; la crainte de paroître rigoriste fait qu'on laisse plus entendre qu'on n'ose dire, et bientôt il n'y a plus de phrases qui ne présentent une équivoque. Du tems de Moliere et de Boursault on rioit au théâtre de mots qui nous paroissent scandaleux; mais à cette époque il auroit été impossible de faire les romans de Crébillon fils, les Bijoux indiscrets de Diderot; car il faut que le vice soit assez général pour avoir forcé la langue à tout faire deviner sans rien affirmer avant qu'on puisse écrire des ouvrages aussi indécens sans que le mot avertisse jamais la pudeur. De ces réflexions, que nous croyons justes, les lecteurs concluront sans doute comme nous que la li-

cence des termes ne prouve pas toujours la corruption des mœurs, et que le vice triomphant ôte plus à l'énergie d'une langue que la délicatesse de la vertu poussée même jusqu'à la pruderie.

Le Médecin volant ayant eu du succès, l'année suivante Boursault donna le Mort vivant, comédie en trois actes et en vers ; alors on ne supportoit pas la prose au théâtre. Il est difficile aujourd'hui de concevoir pourquoi cette comédie fut applaudie. Deux amis sont amoureux de la même femme ; l'un d'eux, pour se débarrasser de son rival, fait déguiser un valet de plusieurs manieres, ce qui produit des scenes plus ou moins plaisantes : celle qui donne le nom à la piece est vraiment comique. Le jeune homme qu'on veut écarter reçoit une lettre fausse qui lui apprend la mort de son pere, et l'engage à partir sans délai ; le valet de l'autre amoureux se déguise en fantôme, et vient la nuit presser le départ du rival de son maître ; mais, par un hasard de comédie, le pere du jeune homme se trouve couché dans la même chambre, sans que son fils le sache, et sans qu'il soupçonne lui-

même être aussi près de son fils. Après avoir été bien tourmenté par son pere et par le fantôme, Lazarille s'écrie:

Tout me devient fatal. Ciel! quelle est ma misere!
Est-ce en vous que je vois l'ombre de feu mon pere?

HENRIQUEZ, *lui tendant les bras.*

Tu vois ton pere en vie.

LAZARILLE.

Eh! bien, j'en suis d'accord.

(*au fantôme.*)

Vous, qui donc êtes-vous?

GUSMAN.

Je suis ton pere mort.

Cette réponse d'un valet intrigant est fort jolie; mais qu'il y a loin d'une répartie heureuse au vrai style de la comédie. Dans cette même piece voici de quelle maniere un homme âgé et raisonnable dit qu'il fait nuit, et qu'il va dormir:

La couriere
Qui du flambeau des cieux doit ouvrir la carriere,
Ne se presse pas trop de hâter son retour;
Il faut donc en ce lieu que j'attende le jour;
Et que dessus ce lit je fasse un petit somme.

Mais de peur qu'en marchant je n'éveille cet homme,
A ne pas le troubler appliquons notre effort,
Et cédons au pouvoir du frere de la mort.

Boursault croyant qu'on avoit eu dessein de le jouer dans le rôle de Licidas de la Critique de l'Ecole des femmes, voulut se venger de Moliere: ils travailloient pour des théâtres rivaux, ce qui devoit jetter de la défiance entre deux hommes faits pour s'estimer, et qui se rendirent justice par la suite. Boursault fit représenter le Portrait du peintre, petite comédie dans laquelle il accuse charitablement Moliere de mettre sur la scene des personnages connus, reproche auquel n'échappent jamais les écrivains qui ont le talent de traçer des caracteres vrais, et qui par conséquent peuvent toujours s'appliquer à beaucoup de personnes. La versification de cette piece annonce des progrès; la critique de l'Ecole des femmes y est faite aussi bien que possible, et la censure de quelques expressions de la piece de Moliere prouve combien Boursault étoit devenu maître d'une langue qu'il avoit apprise si tard. Moliere se vengea à son tour dans l'In-promptu

de Versailles, et refusa même à Boursault la gloire d'avoir fait seul le Portrait du peintre; Boursault réclama dans une Préface où il traite l'auteur du Misanthrope comme un écrivain médiocre, ce qui arrive à tous les hommes de génie tant qu'ils vivent. Cependant à cette époque Boursault rendoit intérieurement justice à Moliere, et rien ne le prouve mieux que les portraits qu'il a mis dans sa piece; en effet, c'étoit de Moliere seul qu'il avoit pu apprendre à en faire. Voici celui d'une femme à prétentions dont tous les vers sont expressifs; le dernier sur-tout est frappant:

Aussi quoiqu'elle fasse à toute heure on la joue;
Mais alors qu'on la raille elle croit qu'on la loue;
Elle tourne à son gré tous les mots qu'on lui dit;
Si l'on rit de la voir, c'est que l'on l'applaudit;
Quand on la contrefait, elle croit qu'on l'imite.

Certainement on ne trouve rien de pareil dans les Cadenats, piece en un acte, que Boursault avoit faite la même année; ni style, ni intrigue, ni décence; une femme mariée qui fuit avec son amant; le pere de la femme confident de l'intrigue,

et complice de l'action : les mœurs d'aucun tems n'autorisent rien de semblable sur le théâtre ; mais alors on n'étoit pas encore persuadé que la comédie dût peindre les mœurs ; on ne lui demandoit que de faire rire. Tel est le but des Nicandres, ou les Menteurs qui ne mentent point, comédie en cinq actes, mal intriguée, qui eut du succès, qui fut remise en trois actes avec plus de succès encore, mais qu'il est presque impossible de lire sans fatigue, tant les évènemens y sont multipliés. Toute la piece roule sur la ressemblance de deux freres : Regnard s'est emparé de ce sujet, grec d'origine ; et les Ménechmes ont banni de la scene tout ce qui les avoit précédé dans ce genre. Les comédies fondées sur une ressemblance exacte entre deux personnages démentent les nouveaux systêmes sur l'illusion théâtrale ; car si les spectateurs se trompoient comme les acteurs de la piece, où seroit la gaieté ? Il y a une vérité pour le théâtre qui est tout autre que la vérité naturelle : les hommes qui ont composé tant de poétiques dans le dix-huitieme siecle pour confondre la vraisemblance de l'illusion avec la réalité

d'une action, n'ont fait que montrer jusqu'à quel point on peut déraisonner avec de l'esprit.

Boileau avoit souvent mis le nom de Boursault dans ses satyres : ce grand critique, qui par la pureté de ses mœurs et la protection de Louis XIV put toujours avoir raison impunément, devoit être blessé des défauts du jeune poëte. Boursault n'ignoroit pas combien il étoit loin de la perfection, mais il sentoit en lui quelque chose qui lui promettoit la gloire pour prix de ses travaux; il sentoit sur-tout que son caractere exigeoit des ménagemens, et il ne se vit pas sans humeur associé à des écrivains trop au-dessous de lui. Il composa une petite comédie intitulée la Satyre des Satyres, dans laquelle on trouve des observations fines faites en vers faciles. Boileau eut assez de crédit pour empêcher cette piece d'être jouée, et peut-être n'auroit-on jamais dû oublier que la satyre personnelle sur le théâtre n'est bonne que dans les démocraties. Boursault fit imprimer cette comédie qui ne passe point les bornes d'une vengeance littéraire, et qui sans doute avertit Boileau de l'estime qu'il devoit à

un homme aussi modéré : ils devinrent bientôt amis, et le jeune poëte eut toute la gloire de la réconciliation.

Despréaux prenoit les eaux pour une extinction de voix; étant resté à Bourbonne plus de tems qu'il ne l'avoit cru, il se trouva sans argent. Boursault alors receveur des tailles à Mont-Luçon en Bourbonnois, se rendit auprès de celui qui l'avoit toujours maltraité, lui fit les offres de service les plus sinceres, et les accompagna d'un prêt de deux cens louis. Boileau avoit trop de grandeur dans le caractere pour ne pas sentir toute la noblesse d'un pareil procédé ; en se liant avec Boursault, il l'apprécia ce qu'il valoit, et supprima son nom dans les nouvelles éditions qu'il fit de ses satyres : aujourd'hui on ne sait plus qu'ils furent ennemis que par l'action généreuse de celui des deux qui avoit à se plaindre.

Les Yeux de Philis changés en astres, pastorale faite sur un poëme dont on parloit beaucoup; la Princesse de Clèves tragédie dont le titre seul annonce l'origine; quelques Nouvelles historiques entièrement oubliées composent, avec les pieces que nous avons analysées, les

travaux de la jeunesse de cet auteur : nous pourrions même, en toute sûreté de conscience, ranger dans la même classe Germanicus, tragédie que Corneille loua en pleine académie, et qu'il mit à côté des chefs-d'œuvre de Racine, jugement qui blessa beaucoup l'immortel auteur d'Andromaque, et qui le feroit gémir sur les petites jalousies dont les plus grands hommes ne sont point exempts, s'il pouvoit connoître dans quel éternel oubli Germanicus est tombé. Cette piece n'est tragique ni de style, ni de plan ; un confident y est tué par méprise ; des intrigues amoureuses et des vers de galanterie se mêlent à des détails sur la sombre politique de Tibere ; enfin pour donner une idée de cette tragédie puisée dans l'histoire Romaine, il suffit de faire remarquer que c'est la Princesse de Clèves qui n'avoit eu que trois représentations, et que l'auteur fit reparoître sous des noms romains, avec quelques changemens qui rendent encore plus ridicules les maximes d'amour que les personnages débitent continuellement.

J'obéis à mon sort, et ne m'en défends pas ;
Mais si j'ai de l'amour, vous avez des appas :

Cet amour que j'étale a dû peu vous surprendre;
Si vous n'en donniez pas, en aurois-je pu prendre?

Et si l'heur de m'aimer fait vos plus doux souhaits,
Veuillez m'aimer assez pour ne m'aimer jamais.

Ne vous souvenez plus que l'amour que je plains,
Étant né de vos yeux, va mourir par vos mains.

Ces fadeurs repoussées sous le nom de la princesse de Cleves furent applaudies dans la bouche des Romains, quoique ce fut un motif de plus pour les siffler; mais l'esprit du tems étoit pour le nom romain et la galanterie françoise, mélange bizarre auquel les romans en vogue avoient donné naissance.

Boursault, accueilli des grands, particulièrement du prince de Condé, s'étoit fait connoître de Louis XIV par un journal manuscrit qui divertissoit beaucoup la cour, et qui valut à l'auteur une pension de deux mille livres, et quelque faveur; mais il apprit bientôt à ses dépens combien est petit dans le monde le rôle de plaisant. Une anecdote qu'il entendit raconter à la table du duc de Guise, lui parut d'autant plus digne

d'être écrite qu'il n'avoit rien pour remplir son journal. Voici le fait: les capucins du Marais faisoient broder une image de saint François; un jour que le sacristain de ce couvent étoit allé chez la brodeuse pour la presser de terminer son ouvrage, il s'endormit, et sa tête tomba sur le métier; la brodeuse, qui travailloit au bas de la figure, profita de l'occasion, et fit entrer une partie de la barbe du frere dans celle de l'image du saint. Une pareille anecdote contée à table ne peut être que fort gaie : Boursault, pour la faire lire, ajouta de nouveaux détails, et son conte eut le plus grand succès même auprès de Louis XIV qui étoit jeune. La reine mere regarda cette plaisanterie sous un autre aspect, et l'ordre d'arrêter l'auteur fut donné. Il obtint heureusement le tems de s'adresser à ses protecteurs, à ses amis; le prince de Condé alla trouver le roi qui fit grace de la prison, mais qui persista à supprimer le journal et la pension. Boursault fut réellement étonné de son aventure; car il avoit de la religion, des mœurs pures, et il ne croyoit point avoir donné un exemple dangereux; ce n'étoit

de sa part qu'une inconséquence. Sans doute Louis XIV en jugea ainsi, puisqu'en 1671 il le chargea de faire une gazette qui parut long-tems sous le titre de la *Muse enjouée*, et qui étoit particulièrement destinée à l'instruction et au divertissement du duc de Bourgogne. Un livre plus sérieux sur la véritable étude des souverains engagea le roi à nommer Boursault sous-précepteur du dauphin. Comme il ne savoit point le latin, il ne put accepter cette place qui fut donnée au savant Huet, depuis évêque d'Avranches. Le même défaut d'études premieres priva cet auteur d'entrer à l'académie: sa modestie l'empêcha d'y prétendre, car il avoit la certitude d'y être reçu s'il eût voulu solliciter.

Dans sa nouvelle gazette Boursault crut devoir repousser plusieurs injures que les Anglois et leur nouveau roi Guillaume avoient imprimées contre Louis XIV, et la réplique étoit vive: comme on commençoit à parler de paix, qu'on la desiroit en France, et que Louis XIV, quoique sensible aux insultes, fût toujours assez grand pour n'en point autoriser par représailles contre

les têtes couronnées, il fit supprimer le privilege accordé à Boursault pour son journal; mais le chancelier eut ordre de faire sentir à l'auteur que des intérêts supérieurs avoient seuls dicté cette mesure.

Après avoir été douze ans sans donner aucune piece nouvelle, Boursault rentra au théâtre, en 1683, par le Mercure Galant, dont le succès fut brillant et s'est soutenu. Cette piece prouve que l'auteur avoit enfin acquis un goût sûr, et qu'il s'étoit formé à l'école de Moliere, dont les chefs-d'œuvre étoient d'autant plus généralement estimés que ce vrai créateur du comique étoit mort depuis dix années. Boursault ne put jamais combiner un plan; aussi celles de ses pieces qu'on joue encore ne sont-elles formées que de scenes détachées; mais ces scenes présentent du moins la critique des mœurs, elles ont presque toutes un but moral, et voilà la véritable comédie. La même année il fit représenter Marie Stuart, tragédie qui n'eut point de succès, et qui cependant vaut mieux que Germanicus, quoique l'amour y soit glacial, la haine dégoûtante, l'ambition sans

grandeur, et le crime ridicule à force de vanité. On trouve dans cette tragédie les paroles si chrétiennes du duc de Guise à son assassin; paroles dont M. de Voltaire s'est servi pour le dénouement d'Alzire, et que Campistron lui-même avoit employées d'après Boursault. Voici les trois versions qu'il n'est pas sans intérêt de rapprocher.

MARIE STUART, *de Boursault.*

Si ta religion t'acquiert le privilege
D'être envers une sœur perfide et sacrilege;
La mienne, si contraire à celle où tu t'es mis,
M'apprend à pardonner à tous mes ennemis.

ADRIEN, *de Campistron.*

A ma religion vous préférez la vôtre:
Une fois seulement comparez l'une et l'autre,
Seigneur, si vous voulez en faire un juste choix.
La vôtre n'eut jamais que de barbares lois,
Elle ne se soutient que par la violence;
La mienne par la paix et par l'obéissance.
La vôtre vous prescrit l'ordre de me haïr,
Moi que des nœuds sacrés à vous doivent unir,
Moi qui dès le berceau sujet toujours fidele,
Par mes soins assidus vous ai prouvé mon zele;
La mienne, quand je suis accablé de vos coups,
Me défend de penser à me venger de vous.

ALZIRE, *de Voltaire.*

Des dieux que nous servons connois la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Campistron est certainement dans cette comparaison plus loin de Boursault que Boursault ne l'est de Voltaire. Le récit de la mort de Marie Stuart a du mouvement; mais il est d'une longueur désespérante: la priere que cette reine infortunée prononce sur l'échafaud a de la douceur, annonce une parfaite résignation, et peut être citée sous ce double rapport:

Seigneur, écoutez-moi pour la derniere fois,
Dit-elle; je suis mere, et mon cœur qui soupire,
Croit que pour vous toucher ce seul nom doit suffire:
Un fils que de mes pleurs j'ai souvent arrosé,
Au plus grand des malheurs est peut-être exposé;
Ce sang, de tant de rois le déplorable reste,
Est peut-être élevé dans un culte funeste.
Dans un péril si grand devenez son appui;
Contre ses ennemis déclarez-vous pour lui;
Montrez-vous-en le pere; et, pour faveur insigne,
Avant que de régner faites qu'il en soit digne:

J'implore pour tous deux votre divin secours...
Et je vous recommande et mon ame et ses jours.

Boursault se vengea du peu de succès de cette tragédie par Esope à la ville, dont la réussite premiere est due à la présence d'esprit d'un acteur. Les fables commençoient à fatiguer le public, lorsque le comédien chargé du rôle d'Ésope s'avança et dit aux spectateurs que le titre de la piece annonçoit suffisamment qu'elle étoit remplie d'apologues, qu'il croyoit nécessaire de prévenir qu'il lui en restoit encore beaucoup à débiter, afin que le public lui donnât l'ordre de se retirer si on ne vouloit pas juger cette comédie dans le seul sens où l'auteur avoit pu la faire. Cet avertissement fut vivement applaudi, et l'ouvrage eut le plus grand succès. Quoiqu'il ne soit point resté au théâtre, des hommes de goût lui donnent la préférence sur Esope à la cour. Mais Ésope à la cour est dans le genre héroïque; on y parle sans cesse des devoirs des rois, devoirs dont le public aime beaucoup à s'occuper au spectacle; les courtisans y sont assez bien peints, ce qui amuse; ils sont confondus, ce qui est bien plus

réjouissant encore pour les bourgeois; enfin la piece est mieux liée dans ses différentes parties, avantage qui a sans doute contribué aussi à la maintenir sur le répertoire de la comédie françoise. C'est par Ésope à la cour que Boursault termina sa carriere dramatique. Il y a entre sa premiere et sa derniere piece un intervalle de quarante ans, époque pendant laquelle Boileau, Moliere, Racine, firent des ouvrages si parfaits, époque pendant laquelle la littérature françoise s'éleva dans tous les genres à ce degré de splendeur qui fait le charme et le désespoir des âges suivans. Quel siecle extraordinaire que celui où un homme privé d'éducation parvint cependant à trouver sa place auprès de ces grands écrivains! Nous l'avons annoncé dans la notice sur Sedaine: qu'on suive la marche de cet écrivain qui fut également obligé de se former lui-même, qu'on la compare à celle de Boursault, et l'on connoîtra toute la différence qu'il y a entre l'esprit littéraire des deux siecles.

Nous ne parlons point de la Fête de la Seine, divertissement composé pour une fête particu-

liere; de Phaéton, comédie-héroïque, jouée sans succès; de Méléagre opéra entrepris pour obéir à madame de Maintenon qui vouloit surprendre le roi, projet auquel elle renonça quand elle vit son secret connu de toute la cour. Sans doute madame de Maintenon étoit curieuse d'apprendre si Louis XIV seroit encore flatté d'un prologue dans le genre de ceux de Quinault; et Boursault n'épargna rien à cet égard. L'opéra de Méléagre a tout ce qu'il faut pour ce spectacle; on y trouve l'olympe et les enfers, les Graces et les Parques, des combats, des danses, des fêtes champêtres, des sacrifices, et des vers bons à être mis en musique.

Nous croyons devoir faire mention d'une petite comédie qui eut du succès, et qui est encore aujourd'hui curieuse sous les rapports littéraires: son titre est les Mots à la mode. C'est une critique fort gaie des termes que la mode introduit dans la langue, et qui la dénaturent: on y voit que le mot gros vouloit chasser le mot grand; en bonne société on disoit un gros homme et de grosses vertus: inoui étoit alors dans toute sa nouveauté;

le tems et J.-B. Rousseau en ont fixé l'usage. Le comique de cette piece a du naturel : un mari trouve dans les papiers de sa femme un mémoire des dépenses qu'elle fait, et ce mémoire lui prouve qu'il est trahi ; il fait venir un commissaire qui en donne lecture devant toute la famille. On crie au scandale en voyant huit cents livres portées pour une culbute avec un mousquetaire, etc., etc. ; la femme rit, et apprend à ses parens qu'une culbute et un mousquetaire sont des noms donnés à des ajustemens, et ainsi de même des autres termes qui ont épouvanté le mari. Sur quoi le personnage raisonnable de la piece fait les réflexions suivantes qui n'ont pas corrigé les femmes :

N'est-ce pas une honte
De voir de la pudeur faire si peu de compte ?
Donnez, puisqu'il vous plaît d'avoir ces ornemens,
De plus honnêtes noms à vos ajustemens.
Tous ces termes impurs, ces équivoques sales,
Sont de droit naturel du pont-neuf ou des halles ;
Qui de les inventer s'ose mettre en devoir
Sait plus d'obscénités qu'il n'est beau d'en savoir.
Rien n'est plus odieux qu'une femme immodeste ;

Et qui risque ces mots risque aisément le reste.

.

Et l'on condamneroit à mille écus d'amende
L'impudent lapidaire, et l'impure marchande,
A qui l'on entend dire avec un front d'airain,
Un *Tâtez-y*, monsieur; madame, un *Boute-en-train*,
Gourgandine à bon prix, *Culebute* nouvelle.

Voilà l'effet de l'influence d'un grand siecle sur un auteur qui, dans ses premieres pieces, faisoit sans scrupule enlever une femme mariée, et donnoit le pere de cette femme pour complice à l'amant; l'action coupable lui paroissoit plaisante: trente ans après l'immodestie dans les mots lui paroît avec raison dangereuse pour les mœurs. Les philosophes modernes ont appelé cela de l'hypocrisie; et les jeunes auteurs, pour ne point s'exposer à passer pour hypocrites, se moquent de la morale. Qu'en résulte-t-il? que les dons qu'ils ont reçus de la nature ne leur profitent pas; la conséquence est de rigueur.

Ésope à la cour ne fut joué qu'après la mort de l'auteur: il perfectionnoit cet ouvrage lorsqu'il fut attaqué d'une colique si violente qu'il fallut lui faire une opération; ses intestins s'étoient

noués. Il ne survécut que huit jours, pendant lesquels il se prépara à mourir avec autant de courage que de piété. Il voulut se confesser à son fils aîné qui étoit de l'ordre des Théatins; situation bien étonnante que celle d'un pere déroulant les replis les plus secrets de sa conscience devant son propre fils, que celle d'un fils surmontant sa foiblesse pour absoudre son pere au nom du ciel, et le consoler lorsque lui-même il étoit accablé de douleur! Boursault cessa de souffrir et de vivre le 15 septembre 1701.

AU LECTEUR.

Mon dessein, en faisant cette piece de théâtre, n'a pas été de donner aucune atteinte à un livre que son débit justifie assez ; mais seulement de satyriser un nombre de gens de différens caracteres qui prétendent être en droit d'occuper dans le *Mercure Galant* la place qu'y pourroient légitimement tenir des personnes d'un véritable mérite. Je croirois avoir rendu un service important à son auteur, et même à ceux dont je veux parler, si j'avois fait des portraits assez ressemblans pour épargner à l'un la peine d'écouter tant de sottises, et aux autres la honte de les dire. Des personnes qui ont autant de probité que d'esprit pourroient rendre témoignage que je les ai consultées, moins pour les prier de me donner des lumieres sur mon ouvrage, que pour savoir s'il y avoit apparence que je pusse faire tort à quelqu'un ; et s'il m'étoit resté quelque scrupule sur ce sujet, peut-être n'y auroit-il eu aucun espoir de succès qui m'eût obligé à mettre cette comédie au jour.

Je ne prendrai pas tant de soin à justifier ma piece que ma conduite : je dirai seulement qu'il y a long-tems qu'on n'en a représenté dont on

soit sorti avec plus de satisfaction que de celle-ci, et qu'on n'a point eu de peine à faire grace aux défauts qui y sont en faveur des beautés qu'on y a trouvées. M. Poisson, que je priai de la mettre sous son nom pour quelques raisons que j'avois, et qui ont cessé, eut assez de scrupule pour ne vouloir être que l'économe d'un bien dont je lui avois abandonné la propriété. Quand il eut assuré le succès de cet ouvrage il cessa d'en vouloir être l'auteur; et le refus qu'il fit d'accepter une réputation qui ne lui appartenoit pas mérite que ma reconnoissance ajoute ce témoignage à celle qu'il s'est acquise.

J'oubliois à dire que l'énigme qui est à la fin du cinquieme acte n'est point de ma façon; mais, dans le dessein que j'avois de critiquer les énigmes qui d'ordinaire cachent des sottises sous de pompeuses paroles, je crus ne pouvoir faire un meilleur choix pour en montrer tout le ridicule, qu'en jetant les yeux sur celle-là.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE SAINT-AIGNAN,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE SA MAJESTÉ, etc.

MONSEIGNEUR,

Je vous ai des obligations de tant de manieres, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces en toutes sortes de genres. J'avoue que la Comédie sans titre *est une offrande bien indigne de l'illustre nom qui fait le titre de cette lettre; mais,* MONSEIGNEUR, *quand je me gendarmerai contre la nature de ce qu'elle ne m'a pas donné d'assez beaux talens pour faire quelque chose de proportionné à ce que vous êtes, il n'en sera désormais ni plus ni moins. Vous êtes naturellement si grand, et moi naturellement si petit, que vous ne pouvez assez vous abaisser pour moi, ni moi assez me hausser pour vous. Je le sais, je me le suis dit; mais,* MONSEIGNEUR, *mon zele l'a emporté sur tout ce que je sais et sur tout ce que*

j'ai pu me dire, et j'ai cru ne vous en pouvoir donner de plus grandes marques qu'en vous dédiant ce que j'ai fait de moins mauvais. Comme la piece que je vous consacre a peu de ressemblance avec toutes celles qui jusqu'ici ont été représentées, je voudrois que l'épître que je prends la liberté de vous faire ne ressemblât à aucune de toutes celles qu'on vous a faites; et je ne sais qu'un moyen pour y réussir, c'est, MONSEIGNEUR, *de ne vous point donner de louanges, quoique ce soit l'ornement des lettres dédicatoires, et qu'il y ait peu d'hommes dans le monde à qui l'on en puisse donner plus légitimement qu'à vous. Eh! que vous dirois-je que ne vous aient dit des plumes plus délicates que la mienne, et par conséquent plus délicatement que je ne vous le dirois? Puis-je parler de l'illustre sang dont vous sortez plus avantageusement que toutes les histoires que l'on a faites? et n'est-ce pas là que les fréquentes défaites des ennemis de l'état sont autant d'éloges pour vos aïeux? Quelque grands hommes qu'ils aient été, seroit-ce apprendre quelque chose au siecle où nous vivons de dire que vous êtes encore plus grand homme qu'eux? et pourrois-je en parlant de votre valeur lui donner autant d'éclat que lui en ont donné vos actions? Ne seroit-ce pas des répétitions usées de parler de la fidélité inviolable que vous avez toujours eue pour le roi? et quand*

j'oserois me le permettre, qu'en pourrois-je dire qui ne fût au-dessous, non-seulement des preuves que vous en avez données, mais encore de ce que le roi en croit lui-même? Enfin, Monseigneur, *quand je dirois que tout le cours de votre vie est un exemple continuel de générosité, qu'on ne vous est pas moins redevable de la maniere obligeante dont vous accordez une grace que de la grace que vous accordez, et qu'à l'imitation du plus honnête homme de l'antiquité, personne n'est jamais sorti mécontent d'auprès de vous, à qui le dirois-je qui n'en soit convaincu par expérience, ou qui n'en soit instruit par la voix publique? Non,* Monseigneur, *non, je ne puis me résoudre à vous louer, puisque vos louanges sont dans la bouche de tout le monde, et que tous ceux à qui l'on vante vos vertus enchérissent sur ce qu'ils entendent dire. Je souhaiterois même qu'on n'eût jamais fini de lettre comme je vais finir celle-ci, pour avoir l'honneur de vous assurer le premier qu'on ne peut être avec un respect plus grand que celui que j'ai pour vous,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Boursault.

ACTEURS.

ORONTE, gentilhomme, cousin de l'auteur du Mercure Galant, et amant de Cécile.
M. DE BOISLUISANT, pere de Cécile.
CÉCILE, maîtresse d'Oronte.
LE MARQUIS.
MADAME DE CALVILLE, veuve.
M. MICHAUT.
MADAME GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, receveur des gabelles.
BONIFACE, imprimeur.
M. DE LA MOTTE, amant de Claire.
CLAIRE.
DU MESNIL, professeur de langues.
M. BRIGANDEAU, procureur du Châtelet.
M. SANGSUE, procureur de la cour.
ORIANTE, } sœurs, qui ont appris l'art de se taire.
ÉLISE, }
BEAUGÉNIE, poëte.
MERLIN, valet d'Oronte.
LISETTE, suivante de Cécile.
LA RISSOLE, soldat.
DEUX LAQUAIS.

La scene est dans la maison de l'auteur du Mercure Galant.



LE MERCURE GALANT.

Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital!

Acte II, scene VII. Tome IX.

LE MERCURE GALANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

CÉCILE est arrivée ?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge?...

MERLIN.

A l'hôtel de Touraine.

Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas !

Redis-le-moi sans cesse, et ne t'en lasse pas.
Quoi que tu puisses faire il seroit impossible
De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu?

MERLIN.

Vraiment tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon?

MERLIN.

Non, ma foi!
Car depuis le pont-Neuf où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, et je n'ai rien su d'elle;
Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prunelle;
Et si de leur jargon je suis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.

ORONTE.

Quand de ce que l'on aime on a l'ame occupée,
Merlin, une parole est bientôt échappée.
Elle ne t'a rien dit pour me redire?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté!

MERLIN.

Bon!

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jeté ceci de sa fenêtre?

ORONTE.

Qu'est-ce?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi!

MERLIN.

C'est la premiere fois;

Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de tems en de vaines paroles:
Prends ces quatre louis, et me fais ce présent.

MERLIN.

Pour vous le refuser je suis trop complaisant:
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime;
Il m'est cher... Juste ciel! ma surprise est extrême!
Un louis pese plus que ce quadruple-là.
Cécile avoit sa vue en te jetant cela;
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,

Un objet si charmant ne fait rien d'inutile;
Et puisque son desir est de me rendre heureux...
Ah, Merlin! je me trompe, ou ce quadruple est creux.
Je ne me trompe point, il est creux; oui, sans doute,
Et je crois qu'il enferme un billet... Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah! Merlin,
Qu'elle a d'esprit!

MERLIN.

D'accord; mais il est bien malin.
C'est en savoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme;
Le ciel en la formant épuisa ses trésors;
Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considere, et plus on y découvre...

MERLIN.

Voyez, sans perdre tems, comment sa piece s'ouvre;
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE.

C'est par-là.
Justement, j'apperçois son billet; le voilà.

(*il lit.*)

« J'arrivai hier au soir à Paris avec mon pere, qui est
« plus entêté que jamais de l'auteur du Mercure

« Galant. Il ne trouve point de mérite égal au « sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé « par ma derniere lettre, nos affaires sont dans « le meilleur état du monde. »

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure.
Je suis cousin germain de l'auteur du Mercure;
Et pour contribuer au succès de mes vœux,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zele plus ardent peut-on faire paroître?
De son logis entier il me laisse le maître.
Déja depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'auteur du Mercure Galant;
Et selon l'apparence il me sera facile
De plaire sous ce nom au pere de Cécile.
Jamais rien, à mon sens, ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous; mais pour moi, j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister long-tems à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main;
Je sers de secrétaire à tout le genre humain.
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Epigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Nôces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjouemens,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterremens;

Enfin quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un registre fidele.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice:
A son propre intérêt il préfere le mien;
Et je serois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déja dit, une de mes surprises,
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises.
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente,
Je ne vois que des fous d'espece différente:
L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'est point de salut;
L'autre dans la musique ayant quelque science,
Croit de celle du roi mériter l'intendance;
Celui-ci, d'une énigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot;
Cet autre, d'un sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes;
Enfin pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un commis des gabelles,
Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cent mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire,
Auroit pour droit d'avis mille louis pour boire.
Voyez.

ORONTE.

Mille louis? c'est un homme perdu!

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fût bien pendu!

ORONTE.

Cela, qu'est-ce?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune duchesse
Qui se fait distinguer par sa délicatesse:
Un pli qui par hasard est resté dans ses draps
Lui semble un guet-à-pens pour lui meurtrir les bras
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes:
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé,
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé;
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée...
Mais, chut! un gentilhomme entre ici.

SCENE II.

ORONTE, M. MICHAUT, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur.
N'êtes-vous pas l'auteur du Mercure ?

ORONTE.

Oui, monsieur.
(*à Merlin.*)
Laisse-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose !
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose,
Sieges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de province, et nouvelles de cour...
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cele point, j'ai toujours souhaité
Les applaudissemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte...

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, monsieur, que j'ai l'air grand?

ORONTE.

Sans doute.

Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des aïeux?

ORONTE.

Des aïeux?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble; et graces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens dont le moindre est baron ou vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble, ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parens soient aussi nobles qu'eux;
Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race.

ORONTE.

Moi, monsieur? et comment voulez-vous que je fasse?
A moins d'avoir un titre et solide et constant,
Puis-je...

M. MICHAUT.

Bon! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites,
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble et porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande;
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande,
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre;
Mais, dans tous mes écrits, jamais aucun appas
Ne m'a fait ennoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légere trace?
Aucun de vos aïeux ne s'est-il signalé?

M. MICHAUT.

Ma foi! mon pere est mort sans m'en avoir parlé;
Et de tous mes aïeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il? avoit-il quelque grade?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-pere étoit mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est cela?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire,
En langage commun, appelle apothicaire.

ORONTE.

Fi!

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité?
Quand on m'a voulu faire ai-je été consulté?

Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon pere fut d'un cran plus noble que le sien;
Il se fit médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfans; et passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier:
Je me fais par mes gens appeler chevalier;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé;
Mais le roi qui peut tout auroit peine à le faire.
Le pere médecin, l'aïeul apothicaire,
Le bisaïeul peut-être encor moins que cela:
Qui diable seroit noble à descendre de là?
Pour remplir vos desirs il faut faire un prodige;
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige;
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri;
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable,
Et ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est pas noble assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe ?

ORONTE.

Michaut ! un gentilhomme avoir nom de la sorte !
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non ?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait son vrai nom ?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille !
Si les morts revenoient, ou d'en haut ou d'en bas,
Les peres et les fils ne se connoîtroient pas.
Le seigneur d'une terre un peu considérable
En préfere le nom à son nom véritable ;
Ce nom, de pere en fils, se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'escroquerai point vos soins, ni vos paroles ;
J'ai certain diamant de quatre-vingts pistoles...

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous d'être si formaliste :
Adieu. Je vais chercher un généalogiste,

Qui pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur-le-champ venir d'où je voudrai.
(*il sort.*)

ORONTE.

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure?
Médecin !...

SCENE III.

ORONTE, MADAME GUILLEMOT, JASMIN.

MADAME GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure,
Monsieur?

ORONTE.

Oui, madame.

MADAME GUILLEMOT.

Oui? l'aveu m'en semble bon.

ORONTE.

En avez-vous besoin, madame?

MADAME GUILLEMOT.

Qui, moi? Non.
A moins d'être d'un goût insipide et malade,
Peut-on s'accommoder d'une chose si fade?

ORONTE.

Ah! ah! voici d'un style un peu rude.

MADAME GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colere ;
Mais je ne sais par où je vous ai pu déplaire.
Je m'examine en vain, et vous m'embarrassez.

MADAME GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non, je vous le confesse.

MADAME GUILLEMOT.

O ciel ! que vous avez l'intelligence épaisse !
Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
On dit que c'est de moi dont vous voulez parler,
Quand certaine bourgeoise à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi, fit défaire une housse.

ORONTE.

De vous ?

MADAME GUILLEMOT.

J'en défis une, et ne m'en cache pas.
J'avois un lit fort ample et d'un beau taffetas :
A force d'être large il étoit incommode,
Et le tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau ;
Le cramoisi régnant, j'en fis faire un manteau :
Voilà la vérité comme elle est dans sa source;
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de bourgeoise, un peu trop répété,

Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos contes,
Et sachez que je suis auditrice des comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique dessein étoit de me jouer:
Je ne présumois pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer j'admire votre esprit
De trouver un manteau dans un rideau de lit;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi:
Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
C'est un avantage...

MADAME GUILLEMOT.

Oui, mais ce qui me courrouce,
On sait que mon habit est d'une vieille housse:
Que ce soit par hasard, ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
Qui me nomme, en raillant, la housse cramoisie;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
Qui détache le clair par le secours de l'ombre.
Qu'on en ait un manteau sans ornemens dessus,

Pour peu que l'on soit blanche, on le paroît bien plus;
C'est un fard innocent, sans pommade, ni drogue;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grace, un certain mot choisi
Qui vous est échappé, pour dire cramoisi?

MADAME GUILLEMOT.

Du gros rouge.

ORONTE.

A mon sens, il a beaucoup de grace:
Jamais le mot de gros ne fut mieux à sa place;
Il charme.

MADAME GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée assez haute
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(*à Jasmin.*)
Le nom de madame est?

MADAME GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Parlez donc, petit sot!

JASMIN.

Monsieur, madame a nom, madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez: vous verrez dans le premier Mercure
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.

Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout au long, par estime pour vous,
En bon historien qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, auditrice des comptes.

MADAME GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oui, vraiment.

MADAME GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter vous paroît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie, et me rendrai justice.
Adieu... Ne bougez.

ORONTE.

Moi, madame l'auditrice!

MADAME GUILLEMOT.

De grace!...

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

MADAME GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre.
(*à Oronte.*)
J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.

(*à Jasmin.*)

Voyez donc promptement si Lafleur est là-bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

MADAME GUILLEMOT.

Le frippon craint d'aller dans la rue.
Si je vous !...

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

MADAME GUILLEMOT.

(*à Oronte.*)

Ah ! coquin !... Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

MADAME GUILLEMOT.

Oh ! vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux !

JASMIN.

Qu'ai-je fait ?

MADAME GUILLEMOT.

Comment ! petite rosse !
Sans vous, on auroit cru que j'avois un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups !

JASMIN.

Dame ! je ne sais pas si bien mentir que vous.

(*madame Guillemot et Jasmin sortent.*)

ORONTE.

Madame l'auditrice est enfin appaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée...
Allons fermer la porte ; et jusqu'après dîné
Passons quelques momens sans être importuné.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

(*on heurte rudement à la porte.*)

Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte.

ORONTE.

Ouvre sans hésiter et l'une et l'autre porte.

MERLIN.

(*on redouble.*)

Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCENE II.

ORONTE, LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de monsieur Licidas?

MERLIN, *à Oronte.*

Ah! monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette? quel bonheur! viens que je te salue.
(*il l'embrasse.*)
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien,
Monsieur?

MERLIN, *voulant l'embrasser aussi.*

Je suis ravi... Comment! je n'aurai rien?
Tu reviendras des champs sans me baiser?

LISETTE.

Ta bouche
Doit avoir du respect pour ce que monsieur touche.

MERLIN.

Patience! à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE, *à Lisette.*

Cécile est revenue en parfaite santé?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
L'a déja disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'auteur du Mercure:
S'il peut l'avoir pour gendre il sera trop content;
Le fils d'un duc et pair ne lui plairoit pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille,
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.

Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile de frayeur en a le cœur transi :
Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'auteur véritable;
Et de monsieur son pere ayant loué le choix,
Pour oser se dédire elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de libraire en libraire.
Enfin, monsieur Blagear, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un homme et trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse;
Et par le zele ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cécile à-peu-près l'a voulu :
De ce logis entier je suis maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature
M'unit étroitement à l'auteur du Mercure :
Nous portons même nom, avons mêmes aïeux,
Et son pere et le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, monsieur, il falloit un faussaire;

Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
C'est que pour un auteur vous avez bonne mine:
Cette grande perruque, et ce linge, et ce point,
Avec le nom d'auteur ne sympathisent point.
J'en vois par-ci, par-là; mais ils ont tous l'air mince;
Et sous cet équipage on vous croiroit un prince.
Par là votre dessein peut être divulgué.
Songez...

ORONTE.

Je représente un auteur distingué
A qui, de compte fait, le débit de ses livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le tems je m'en vais au galop.
Encore une parole, et puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille;
Et, pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet
Ayant incognito chargé votre valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le convieroit d'aller boire bouteille,
Et qu'après le repas il ne fût assez sot
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, et dont l'appât le touche,
Quoique marqué de même, est une boîte à mouche:

Elle enferme un billet, à l'aide du ressort.

MERLIN.

Monsieur qui l'a reçu m'en a payé le port.
Tu peux lui demander si je mens?

ORONTE.

Non, sans doute;
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il me coûte.
De la part de Cécile un billet m'est si doux...

LISETTE.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
Je vais diligemment reporter l'alégresse,
En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez, rendez-vous bien le maître;
Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître:
Monsieur de Boisluisant, le beau-pere futur,
A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur;
Profitez de l'avis que mon zele vous donne.
Adieu monsieur. Adieu monsieur Merlin.

MERLIN.

Fripponne!
Tu m'as fait un affront dont il te souviendra!

LISETTE.

A la premiere vue on le réparera:
Prends courage.

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser?

MERLIN.

Non, monsieur.
Vous voudriez sur elle avoir droit de seigneur,
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou?

MERLIN.

Cela n'est point folie:
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le patron est bâti comme vous,
A de justes raisons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCENE IV.

ORONTE, LONGUEMAIN, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui faites ce beau livre
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau,
Le Mercure?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau;
Mais tel qu'il est, monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE, *à Merlin*.

Va-t'en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, monsieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,

Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Êtes-vous assuré que personne n'écoute?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La vertu toute nue autrefois étoit belle,
Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle;
Et de quelques talens dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans les plus bas emplois,
J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes doigts.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des postes meilleurs je prenois davantage;
Mais tous ces petits gains, par leurs foibles appas,
En flattant mes desirs ne les remplissoient pas.
Si bien que tout-d'un-coup, l'occurrence étant belle,
De deux cents mille francs j'ai fraudé la gabelle;
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a comme vous une plume si bonne...

ORONTE.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol si grand...

LONGUEMAIN.

Comment! vol? parlez mieux,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête
Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
C'est me déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal-à-propos.
Si ce mot vous fait honte et vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal! trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.
Ce n'est au pis aller que faire banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, et qui n'ont pas péri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilori?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pilori me paroît quelque chose:
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose;
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits!
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.

Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million et plus:
Chacun ouvrant sa bourse à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidele abandonnant le sien
A la face des lois fait un vol manifeste,
Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes...

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulans rajustent bien des choses;
Et sept cents mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour messieurs les fermiers qui font des gains si grands,
Qu'est-ce, de bonne foi! que deux cents mille francs?
Gros seigneurs comme ils sont ont-ils lieu de se plaindre?
A rien de plus modique ai-je pu me restreindre?
Et de vuider ma caisse ayant fait un serment,
Pouvois-je en conscience en user autrement?
Mettez-vous en ma place, et pesez bien...

ORONTE.

De grace!
Ne me proposez point cette odieuse place.

Quel secours de ce crime osez-vous espérer?
Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer.
De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence;
Vous marchiez librement sans peur d'être arrêté,
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen?

LONGUEMAIN.

Écoutez, et vous l'allez apprendre:
C'est l'unique sujet qui m'amene en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choisi le milieu:
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre;
Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre.
Ainsi, soit par foiblesse ou par bonne amitié,
Des deux cents mille francs je rendrai la moitié.
Ce sont cent mille francs que je perds, mais qu'y faire?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les fermiers généraux, voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut insinuer dans le premier Mercure.
Si je suis par vos soins à l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part,
Et cent louis...

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme,
Vous oubliez, je crois, que je suis honnête homme?
Et si je l'étois moins que je ne le prétends,
Vous passeriez peut-être assez mal votre tems.
Vous offrez cent louis pour vous faire un asyle,
Et qui vous feroit prendre est sûr d'en gagner mille:
On les donne, on vous cherche; il n'est rien plus certain,
Et vous vous appelez monsieur de Longuemain.
C'est un sensible appât qu'une somme si forte;
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte...
Mais allez, sauvez-vous, et ne m'apprenez pas
En quel lieu le destin va conduire vos pas.
Que sais-je si demain j'aurois encor la force
De pouvoir résister à cette douce amorce.
Rien ne peut vous sauver si l'on vous pousse à bout.
Pour vous mettre en repos restituez le tout;
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,
Il ne seroit plus tems de s'offrir à tout rendre:
On vous y forceroit, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu?
Un bien de ses aïeux qu'un héritage amene,
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine;
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur,
Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes;

Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît,
Quand tout est essuyé me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel médiateur,
Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
S'il faut être pendu ce n'est pas une affaire.
(*il sort.*)

ORONTE.

Ce monsieur le Commis a l'air patibulaire;
Si je ne suis trompé sa mort fera du bruit.

SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile, et tout ce qui s'ensuit;
Pere, fille, soubrette et laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien?... ma perruque...

MERLIN.

On ne sauroit mieux être.

Ils entrent.

SCENE VI.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend?
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Souffrez que je vous aime et que je vous embrasse!

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré...

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans jusqu'à seize volumes?
Au moindre évènement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit...
(*à Cécile.*)
Ah! ma fille...

ORONTE.

Est-ce là madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement

L'honneur de saluer un objet si charmant.
(*il salue Cécile et l'embrasse; et dans le même tems Merlin embrasse aussi Lisette.*)
Madame, pardonnez si j'ai l'ame interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite;
Et du langage humain les termes impuissans
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à monsieur votre pere !

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paroît si sincere
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon pere ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE VIII.

ORONTE, BONIFACE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Qui diable amene ici cette sotte figure?
Que voulez-vous?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu, tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose ?

BONIFACE.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Parlez vîte,
De grace !

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne choisir pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence...

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh bien !

Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde,
Qu'on vous en saura gré jusque dans l'autre monde.
C'est un bien, grace au ciel et grace à mes efforts,
Honorable aux vivans, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de tems, monsieur; que faut-il faire?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blageard, dont je suis le confrere,
M'avoit promis, monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique!
On ne déserte point son heureuse boutique:
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains auteurs
Qui feroient beaucoup mieux de ne jamais rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux libraire.
Un livre *in-folio* m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un livre qui va mal,
Que puis-je?

LE MERCURE GALANT.



Perin del.

Gault de St Germain direx.

Un Livre in-folio m'a mis à l'Hôpital.

Acte II. Sc. VII.

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure ;
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure ;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour ne jamais mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire ?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau !

BONIFACE.

Non, monsieur ; au contraire,
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas :
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir ;
Et, pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornemens de devises, d'emblêmes,
Pour égayer la vue et servir d'agrémens
Aux billets destinés pour les enterremens.
Vous jugez bien, monsieur, qu'embellis de la sorte
Ils feront plus d'honneur à la personne morte,
Et que les curieux, amateurs de beaux arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant le mort ils demandent du faste,

Tout le long d'une rue ils seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortege nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau !

ORONTE.

Mais sur-tout fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille ;
Et si l'année est bonne et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'espere, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante ;
Et la vôtre aujourd'hui, par son invention,
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre:
Vous dispensez la gloire ; et si votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, monsieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable, ou bien quelque aventure,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs ;
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire,
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire
Le prouver par raison, et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans imprimeur et libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, monsieur?

ORONTE.

Assurément!

BONIFACE.

Votre tems vous est cher jusqu'au moindre moment;
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remercîment;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.
(*en montrant M. de Boisluisant.*)
Si monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin:
Il va de mes billets avoir bientôt besoin;
Et j'aurois un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour monsieur les imprimer moi-même.

A tel prix qu'il voudroit, il auroit les meilleurs,
Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous et pour madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.
(*il sort.*)

SCENE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus!
Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais, pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grace.
(*à Cécile.*)
Ne la différez point... Entrez, madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, *bas.*

Merlin, voilà ma bourse, et je connois ton zele.
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins,
De ce qu'ils ont de bon fais remplir deux bassins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occasion est belle;
Savoir ferrer la mule est un art où j'excèlle.
Secrétaire bannal, je m'en vais essayer
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur, de bon cœur avec vous je m'explique,
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique :
Je connois quatre ducs et plus de vingt marquis
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
Que tableaux mis au jour par des peintres illustres;
Et ce qui m'a surpris, une collation
Où la délicatesse et la profusion...

ORONTE.

Eh ! de grace, monsieur, un peu plus d'indulgence !
J'ai sans doute abusé de votre complaisance :
Je vous en fais excuse, et vous conjure...

M. DE BOISLUISANT.

Eh bien !
Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matiere.

Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere:
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous;
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point, parlez en liberté;
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle?

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits;
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais...

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez.
Vous pouvez librement entretenir Cécile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville.
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans
Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre:
Quand j'aurai fait mon tour je viendrai la reprendre.
Adieu; si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

(*il sort.*)

SCENE II.

ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon!

(*à Cécile.*)

Il est sorti, madame, avancez.

ORONTE.

Ah! madame,

Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
Me montrer, sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé
Mon aimable Cécile!

CÉCILE.

Eh bien! mon cher Oronte?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours?

CÉCILE.

Oui, j'en fais l'aveu, sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon pere, et de lui devoir tant.
Prévenu, comme il est, pour l'auteur du Mercure,

Nous pardonnera-t-il cette douce imposture?
Je crains...

LISETTE.

A cela près, hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre pere après tout pourra dire?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il desire?
Êtes-vous obligée à savoir si monsieur
Est auteur véritable, ou bien façon d'auteur?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence?

CÉCILE.

Oronte là-dessus ne dit pas ce qu'il pense.

ORONTE.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis:
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage;
Et comment feroit-on pour aimer davantage?

ORONTE.

Eh bien! si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien:
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre pere?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parcequ'il me croyoit ce que je ne suis pas?
Et lorsqu'il sera tems que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, madame, une assez belle excuse?

Reposez-vous sur moi de tout l'évènement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une dame paroît, dont j'admire la mine:
Elle a grand air!

SCENE III.

ORONTE, CLAIRE, CÉCILE, LISETTE

ORONTE.

C'est vous, ma charmante cousine?
A quand la noce?

CLAIRE.

A quand? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme; êtes-vous mariée?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée.
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.

Il est à Saint-Germain pour quelques jours peut-être,
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon:
J'aurai le même zele ayant le même nom:
(*lui montrant Cécile.*)
Et cette dame enfin que j'estime et respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte;
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts,
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avoit accordée à monsieur de Lamotte:
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrote.
Dénué de cervelle il fait l'esprit profond,
Ne s'habille jamais comme les autres font;
Et, pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espece un animal unique.
Mais comme il est fort riche et que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée avec une compagne
Je fus voir au Plessis sa maison de campagne:
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade.
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur;
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir en confidence il me dit que son âge

N'étoit plus guere propre au joug du mariage,
Qu'il avoit cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture;
Moi, pour le mépriser comme il me méprisoit,
J'acceptai sur-le-champ ce qu'il me proposoit.
Voilà ce que je sais, sans en savoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut:
Qu'en feriez-vous? A vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.
Et de combien est-il?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne:
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter; je l'ai laissé là-bas...
Je l'entends

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelque autre?

CLAIRE.

Je ne sais.

SCENE IV.

ORONTE, M. DE LAMOTTE, CLAIRE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

Serviteur, monsieur.

M. DE LAMOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

M. DE LAMOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

M. DE LAMOTTE.

A vous,
Tout de bon?

ORONTE.

Oui, monsieur.

M. DE LAMOTTE.

J'en suis vraiment bien aise.

ORONTE.

Et moi je suis ravi, monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau?

M. DE LAMOTTE.

Bon! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau.
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes!

ORONTE.

Vous, monsieur, savez-vous quelle faute vous faites?

M. DE LAMOTTE.

Eh! oui. Par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfans qui m'en sauroient bon gré:
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge;
Et, frappé quelquefois par de tristes accens,
Je pense massacrer de petits innocens.
Mais, tout dût-il crever, que tout creve, n'importe;
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine?

M. DE LAMOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyiez jaloux?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle?

M. DE LAMOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chere demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance et ses biens?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée?

M. DE LAMOTTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée,
Belle, sage, fidele; et malgré tout cela,
Il plaît à mon destin que je vous plante là.
Laissez-moi pour raison m'excuser sur mon âge,
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, monsieur, dites tout, ne soyez point contraint:
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison: parlez; que voulez-vous qu'on pense?

M. DE LAMOTTE.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence:
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'est un autre chapitre:
Je les prétends à moi par un assez bon titre;
En m'en faisant un don vous en fîtes mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire et ne confondons rien:
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je saurai de monsieur quel affront il redoute:
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu...

M. DE LAMOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LAMOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires:
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort;
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LAMOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LAMOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas;
C'est, je crois, dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelque autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête;
Mais tout ce que j'entends et tout ce que je vois
Pour m'appeler cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
Ce fut jeudi dernier que l'enfer, en courroux
Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux;
A peine étois-je assis sur une de ces bornes
Que deux gros limaçons me présentent les cornes:
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,

Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer,
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure et les tuai de rage,
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou
A force de crier, *coucou, coucou, coucou.*
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons;
Mais, zeste! le coquin de branchage en branchage
De son maudit *coucou* redoubla le ramage;
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appât pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorsque dans mon chemin et presque sous mes pas
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas,
Et vois un peu plus loin cette maligne bête
Qui semble m'annoncer que c'étoit pour ma tête:
« Vous en aurez menti, malheureux animaux!
« Je rendrai malgré vous tous vos présages faux »,
M'écriai-je; et soudain je gagnai ma chaumiere
Sans vouloir regarder ni devant ni derriere.

Ainsi, vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit se marier?

ORONTE.

Eh monsieur! donnez-nous des raisons plus honnêtes:
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes;
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LAMOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort sage;
Mais si l'astre s'en mêle et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence
Deviendra contre moi fidele à l'influence;
Et, moins par son penchant que pour remplir mon sort,
Je me verrai cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver mademoiselle;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle:
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front et de votre mérite
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ces raisons monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.

Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui, moi?
Rien du tout.

M. DE LAMOTTE.

En trois mots c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous? parlez en honnête-homme:
Que vous dois-je?

M. DE LAMOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, monsieur?

M. DE LAMOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces?

CLAIRE.

Lorsque je les reçus je vous en rendis graces;
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

M. DE LAMOTTE.

Je me flattois alors de me voir votre époux;
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CÉCILE.

Ce refus obligeant que fait mademoiselle
Marque pour un volage une bonté nouvelle :
Retenir vos présens, c'est vous aimer encor.

M. DE LAMOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise;
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise.
Demandez-lui plutôt si jamais...

ORONTE.

Écoutez;
(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre,
Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre:
Épousez ma cousine, ou ne prétendez pas...

M. DE LAMOTTE.

Quand je serai cocu qu'il sera bien plus gras!
Sachez, petit cousin, qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que, malgré mon étoile et malgré vos leçons,
Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste:
Nos communs intérêts sont remis en sa main;
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non, il est à Saint-Germain.

M. DE LAMOTTE.

Pour long-tems?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LAMOTTE.

Attendons qu'il revienne;
Il entendra plaider votre cause et la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être,
Tant ils sont assurés de trouver au logis
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis!
Serviteur. (*il sort.*)

SCENE V.

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant pour une belle amante!

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne suis que suivante;
Ou, si j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous, cousine, il en viendra quelque autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre;

Je vous prie à mon tour de ma noce.

CLAIRE.

Comment?

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous et votre amant.
Ma maîtresse ni moi nous ne voulons pas rompre...
Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre;
Passez dans l'autre chambre où bientôt je vous sui.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL, *avec l'accent normand.*

Monsieur, je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur? parlez, quel sujet vous oblige...

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux?

DU MESNIL.

Il n'est point sous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire?
Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire?
Etes-vous poursuivi des archers?

DU MESNIL.

Moi, monsieur!

Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte?

DU MESNIL.

Non, monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte?

DU MESNIL.

Et si c'étoit cela, serois-je malheureux?

ORONTE.

Dites-donc quel obstacle est contraire à vos vœux :
J'écoute; mais sur-tout point de longues harangues.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelques langues;
Celui-là l'espagnol, celui-ci le latin;
Et sans autre secours ils subsistent enfin :
J'en connois deux ou trois tellement à leur aise,
Que depuis quelque tems ils ne vont plus qu'en chaise;
Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter;
Je pris dans un faubourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue normande,
M'offrant de l'enseigner avec affection,
Avec les tons, l'accent dans sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi! pas un écolier?

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne;
Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
Le second mois, sans doute, alla bien?

DU MESNIL.

Encor moins.
Pour me manifester tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches;
Et par tous les endroits où j'étois affiché,
Je voyois en passant force monde attaché:
J'en conçus de la joie; et la chose étant sue,
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison creveroit d'écoliers;
Mais le troisieme mois eut le sort des premiers,
Pas une ame ne vint. Je disois en moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême:
Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
A Baïeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen;
Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,
Et c'est par conséquent une grande sottise
D'ignorer le normand, et de savoir si bien
L'extravagant jargon qu'on nomme italien.
L'un est infructueux, et l'autre fort utile.
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flattois alors, et même avec excès,

Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
Je faisois afficher de nouveau ; mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;
Et quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
Le croiriez-vous?

ORONTE.

Moi? non; cela n'est pas croyable.

DU MESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable
Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix.

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur?

DU MESNIL.

Réprimander la noblesse de France
Qui parle italien, espagnol, allemand,
Et qui ne peut parler le langage normand ;
Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes ;
Qui sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin ;
Et qui, par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *signor si*, que *voire, ou Dieu me damne!*
Vous voyez cependant quelle comparaison?

ORONTE.

Il est vrai, je vois bien que vous avez raison ;

Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
Je vous conseillerois de tenter autre chose;
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas :
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle, en un même quartier,
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier,
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante;
Mais par l'heureux effet de mon invention
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talens dans le premier Mercure.
Si le roi par hasard en faisoit la lecture,
Bienfaisant comme il est par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain; on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus:
Je suis déconcerté d'une louange en face,
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu. Le mois prochain parlez si bien de moi,
Que de voir mon visage il prenne envie au roi.

C'est la grace qu'espere et que vous recommande
Du Mesnil, professeur de la langue normande.
(*il sort.*)

ORONTE.

Juste ciel! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon amour des momens précieux!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

Demeurez, mon cousin, vous avez compagnie:
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse:
Comment la trouvez-vous? ai-je fait un bon choix?

CLAIRE.

Elle est belle à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et de la tête aux pieds elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh! comment feriez-vous pour ne la pas aimer?
Une affaire à présent m'empêche de poursuivre:
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre;

Un pas que vous feriez me mettroit en courroux,
Et ce seroit bannir tout commerce entre nous.

ORONTE.

A ce que vous voulez il faut que je consente.

CLAIRE.

Vous m'obligez.

SCENE II.

ORONTE, MADAME DE CALVILLE, *en deuil.*

MADAME DE CALVILLE.

Monsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue, et redevable.

ORONTE.

A moi,
Madame?

MADAME DE CALVILLE.

Oui, monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

MADAME DE CALVILLE.

En trois occasions où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En lisant ces endroits j'eus un plaisir extrême;
Et comme hier je fis enterrer le quatrieme,

J'offre cette matiere à votre heureux talent,
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidele.

ORONTE.

Pour un mari défunt c'est montrer bien du zele !
Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, madame, être quatre fois veuve,
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.

MADAME DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier ;
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes
Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étoient constans !

ORONTE.

Quoi ! vous vous résoudrez à pâtir si long-tems,
Madame ? Je vous plains : cet effort est pénible !

MADAME DE CALVILLE.

J'aimois feu mon mari : l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une dame aussi jeune que vous,
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs charmes,
Après s'être occupés à verser tant de larmes ?
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal !

MADAME DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.

Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai cependant, moi qui suis souvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse:
J'ai pleuré le défunt avec assez de grace.
Pendant qu'il se mouroit, fidele à mon devoir,
J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une maniere honnête,
Il faut négligemment savoir pencher la tête,
Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
Couler par-ci, par-là, des larmes sur son sein,
Éviter les hauts cris que la canaille jette,
Avoir un air stupide, une douleur muette,
Regarder son malheur avec tranquillité:
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité;
Mais si quelque bourgeoise, ou simple demoiselle,
Osoit pleurer de même, on se moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on?

MADAME DE CALVILLE.

Le comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style;
Vous serez au Mercure avec distinction.

MADAME DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
Comme une tourterelle à tout moment je pleure.
Si je me remarie, et que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre et n'y manquerai pas.

ORONTE, *seul.*

Que l'auteur du Mercure a de fous sur les bras...
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile...
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE III.

ORONTE, ORIANE, ÉLISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, madame ? En tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes.
On découvre d'abord un mérite si grand...

ÉLISE.

Nous savons bien, monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmans, cousus les uns aux autres !
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer :
Vos manieres, votre air...

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie :
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure :
C'est mon plaisir d'élite et ma chere lecture ;
Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire ;
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames
D'un défaut qui partout déshonore les femmes ;
Et nous faisons un vœu, qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent ?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent :
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles ?
Je seche de chagrin lorsque j'entends cela !

ÉLISE.

Eh ! qui pourroit tenir à ces sottises-là ?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire ?
Car ma sœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire ;
Et dans ce grand dessein je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens comme vous que monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, mesdames ?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu,
Que vous avez sur vous un merveilleux empire,
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire,
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins;
Mais avouez aussi que je parle encor moins:
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,

Ma sœur ; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang, tout mon bien;
Mais je ne puis céler que la gloire m'est chere :
Eh! quelle gloire encore? être fille et se taire!
Souffrez-moi votre égale, et par cette équité...

ORIANE.

Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous ; j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art; sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons sur le champ notre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du desir de vous plaire;
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire?

ORIANE.

Écoutez mes raisons, et j'espere...

ÉLISE.

Ma sœur,
Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matiere?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la premiere?
Et, par mon droit d'aînesse, il me semble devoir...

ÉLISE.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.
(*elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur est possible.*)

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette:
Une ainée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux et qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée, alors qu'elle a raison;
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je affaire de l'âge?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage,
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que partout votre mérite brille?

ÉLISE.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur! et que cet art, que vous citez toujours,
A votre pétulance offre un foible secours.
Vous me traitez de sotte, et, par ce que vous faites,

Je vois qu'au lieu de moi c'est vous-même qui l'êtes;
Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyiez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connoître.
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu;
Mais pour du jugement vous en avez si peu
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté, faites-moi grace entiere;
Permettez qu'à monsieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous! me faire l'affront de parler avant moi?
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi!

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne!
Je vous interromprai sans que rien me retienne.

ORONTE, *à Oriane.*

Madame...

ORIANE.

Non, monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE, *à Elise.*

Madame...

ÉLISE.

Non, monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous...

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse !

ORONTE, *à Elise.*

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirois à cette impérieuse !

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, et considérez bien...

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Elise.*

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi :
Que sais-je qui des deux parle le moins ?

TOUTES DEUX.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.
(*à peine l'une donne-t-elle le tems à l'autre de parler.*)

ÉLISE.

Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la premiere ai formé le dessein...

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain...

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

(*elles parlent toutes deux ensemble.*)

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente on admire
ÉLISE.
regarde on devine } cela

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette force-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de si courtes
ÉLISE.
C'est pour un grand génie avoir peu de } lumieres.

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du
ÉLISE.
Vous ne devez pas craindre en me donnant le } prix.

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui put s'
ÉLISE.
Que l'on vous soupçonnât de vous } être mépris.

TOUTES DEUX.

Adieu, monsieur!

SCENE IV.

ORONTE.

Ma foi! voilà deux sœurs bien folles!
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me persuader qu'elles ne parlent point!
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible
Qu'être fille et se taire est chose incompatible?
A force de babil elles m'ont enivré!
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré...
Holà! Merlin!

SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur?

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grace!
Pendant quelques momens occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher dis que je n'y suis pas.

MERLIN.

Je me passerois bien d'une pareille aubade...
Mais que veut ce soldat?

SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bon jour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur, que je ne puis nommer.
Est-ce ici?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alegre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois;
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis : je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà ;
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidele
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure ;
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le roi le savoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne sauroit se résoudre à me donner congé ;
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié ! je ne saurois avoir ma subsistance.

MERLIN, *à part.*

Il est vrai : le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,

Et brave sur la mer autant que sur la terre :
J'étois sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué ;
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien des mals !
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux :
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals ; c'est la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois, réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux ; c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela, nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux ;
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien : on ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux;
Vouloir parler ainsi c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh! mordié! comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals et des vice-amirals;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre;
Et je vais clairement vous le faire comprendre:
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux;*
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux;*
C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage? eh bien! soit; je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens, ou d'érudition,

On sait que chaque regle a son exception;
Par conséquent on voit par cette regle seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié! moi: je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout.
Lorsqu'on veut me railler je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place?
Toi? tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton maître
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.
Plus de mille soldats en auroient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été;
C'étoit argent comptant, j'en avois leur parole...
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole;
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par tes combats navaux.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Je viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? est-il venu personne?

MERLIN.

Un soldat, dont j'ai su les exploits éclatans,
Un brave homme.

SCENE II.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon si j'ai mis si long-tems,
Mon cher monsieur. Eh bien! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés:
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT, *à Merlin.*

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.
(*Merlin sort.*)
J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah! monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais...

SCENE III.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT, *à Cécile.*

Ma fille, vos desirs seront-ils satisfaits
Si demain de monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE, *à Cécile.*

Quoi! madame,
Vous ne répondez rien? que dois-je croire, hélas!

CÉCILE.

Si je vous haïssois je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez
Quand on vous marieroit que vous me marieriez:
Vous allez devenir madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CÉCILE.

Eh quoi! te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

Non, je suis tout à vous, et mon sort tient au vôtre;
Mais je voudrois, madame, être encore à quelque autre.
Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos;
Et quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche:
Et si Merlin penchoit du côté que je penche...

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon;
Mais...

LISETTE.

Quoi! mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air frippon.

LISETTE.

Je ne sais si mon air est frippon ou modeste;
Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant
Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cents louis! Messieurs, je l'épouse au plus vîte...
(*à Lisette.*)
Tu m'aimes?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE.

LE MARQUIS.

Serviteur. Vous voyez un marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidele,
J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle...
Ah! je croyois parler à monsieur Licidas:
Est-il là?

ORONTE.

Non, monsieur; mais il n'importe pas:
Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'apperçoit,
A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit;
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

Je crois vos airs fort beaux; mais il faut autre chose:
Qui ne veut que des airs achete un opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vais gager tout ce que l'on voudra
Que dans tout Phaéton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface:
Vous vous y connoissez, et cela me suffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit;
La route que je tiens est fraîchement traçée:
Tout y sera nouveau jusques à la pensée;
Et comme c'est un air à demi goguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.
Je voudrois qu'en cet art madame fût congrue,
Il seroit mal-aisé qu'elle n'eût l'ame émue.

CÉCILE.

Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion,
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.
(*il chante.*)

Tant que l'hiver a duré
Margot m'a fait la grimace:
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace;
Mais le printems de retour,
Elle doit changer de note,
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Comment le trouvez-vous?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
Les paroles et l'air sont si bien mariés
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air et l'air pour les paroles...
Vous faites tous des vœux pour un second couplet,
J'en suis sûr?

CÉCILE.

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

(*il chante.*)

Avant le tems des frimas,
Dans une grotte champêtre,
De ses plus charmans appas
Elle me faisoit le maître;
Et je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte,
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Eh bien! que vous en semble?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure;
Le tems presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
Monsieur?

LE MARQUIS.

Assurément, et de plus cacheté.
(*il montre le paquet, et lit le dessus.*)
A monsieur Licidas, à son accoutumée,
Substitut de la Renommée...
Mon air aura pour lui des appas éclatans...
Adieu, mon cher.

(*il sort.*)

SCENE V.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Monsieur, ménageons ces instans.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec des conseillers surnommés gardes-notes.

ORONTE, *à Merlin.*

Va chercher un notaire, et reviens promptement.

SCENE VI.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, MERLIN, LISETTE, M. BRIGANDEAU.

MERLIN, *appercevant M. Brigandeau.*

J'en crois voir un qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

ORONTE, *à M. Brigandeau.*

Nous vous croyons notaire; il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde! je suis procureur, dieu merci!
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs
Que des hommes de bien, comme des procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance
Depuis que dans le monde *Arlequin-Procureur*
Pour un corps si célebre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture;
Nous savons de l'auteur qui mit la piece au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour;
Et ma communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure...

SCENE VII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT,
M. BRIGANDEAU, M. SANGSUE,
CÉCILE, MERLIN, LISETTE.

M. BRIGANDEAU, *appercevant M. Sangsue.*

Mais, monsieur, est-ce ici votre procureur?

ORONTE.

Non;

Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand arabe:
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monsieur, votre très humble et très obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?

ORONTE.

Non, monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur en la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends sur ce point grace de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre:
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satyre
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire;

Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous quel opprobre eût-ce été?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité.
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne;
Ce sont des procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet...

M. BRIGANDEAU, *l'interrompant.*

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien...

M. SANGSUE.

Quoi! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi devant monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous?

M. SANGSUE.

Moi.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE, *à tous les deux.*

Tout doux!
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la fripponnerie.
Souvent au Châtelet un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur;
Si quelque autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelans et pour les intimés,
Et savent les forcer par divers stratagêmes
A se manger les os, pour les ronger eux-mêmes?

M. SANGSUE.

Et quand dans cette piece on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler? dis-le-moi, si tu l'oses;
Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrappe un chapeau,
Et que d'un pâtissier on escroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du Châtelet qu'on joue?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu

Que ceux du Parlement ne prennent point si peu,
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant monsieur dire ce que j'en croi:
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint-Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine?
Ton pere étoit aveugle, et jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quincampoix,
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes cliens elles sont cimentées;
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation;
Et quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de juin dernier un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais:
Tu l'avois fait monter à sept cent trente livres;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Étant vu de Messieurs, trois des plus apparens
Réduisirent le tout à trente-quatre francs;
Encore dirent-ils que dans cette occurrence
Ils te passoient cent sous contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,

Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh! messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, messieurs, quel dessein vous amene:
Votre voyage ici n'aura pas été vain;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

(*il sort.*)

M. BRIGANDEAU, *à Oronte.*

Ne me confondez pas avec un tel frippon.
Tout Paris sait, monsieur, de quel air je m'acquitte...

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite;
Laissez-moi faire.

(*M. Brigandeau sort.*)

(*à M. de Boisluisant.*)

Eh bien! vous avez tout ouï?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours; mais ils m'ont réjoui :
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCENE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, BEAUGÉNIE, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BEAUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre et belle compagnie.
Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous?

ORONTE.

Puis-je vous être utile et vous rendre service,
Monsieur?

BEAUGÉNIE.

Non; je viens, moi, vous rendre un bon office;
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent;
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle;
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits
Qu'il n'a point eu d'égal, et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Ecoutons, je vous prie : une énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrir tant de tombeaux,
Des monarques thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'OEdipe eut la douleur amere
De faire des enfans à madame sa mere ;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
Vous en allez juger ; mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

(*il lit.*)

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumiere ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE, *à M. de Boisluisant.*

Et monsieur ?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier ;
J'y rêverois *gratis* au moins un siecle entier.

BEAUGÉNIE, *à Oronte.*

Et vous, monsieur ?

ORONTE.

Ma foi ! je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE, *à Lisette.*

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends ni je ne veux l'entendre ;
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE, *à tous.*

Enfin vous ne l'entendez pas ?

CÉCILE.

Non, qu'est-ce ?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent échappé par en bas...
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause :
Tous ceux qui l'ont ouie ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais, pour voir si les vers quadrent à la matiere,

Faisons-en vous et moi l'anatomie entiere.

(*il lit.*)

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré?
Il semble que ce vent ait de la connoissance,
Et qu'il n'ose avouer son nom, ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette énigme là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste!

Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

(*il lit.*)

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une énigme a-t-on rien vu de tel?
Qu'est-il de plus coulant et de plus naturel?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience;
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,

Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre:
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre;
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusques-là!...
Je vais recommencer.

ORONTE.

Non, je vous en supplie;
Nous avons de vos vers la mémoire remplie.
Votre nom à l'énigme ajouteroit du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix,
Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'énigme, avec mon nom au bas.
Ornez-la d'un prélude et vantez ses appas:
Les vers en sont si beaux, la matiere si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez; vos desirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu: je me retire, et je vous laisse en paix.

SCENE IX.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un notaire.

LISETTE, *à Merlin.*

Montre-moi ton amour par ton empressement;
Cours, vole.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Allons l'attendre en votre appartement;
Et conduisons si bien cette heureuse aventure
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN DU MERCURE GALANT.

EXAMEN

DU MERCURE GALANT.

CETTE piece est une des meilleures comédies en scenes détachées. Ce genre, qui exige beaucoup moins de combinaisons que la comédie fondée sur un caractere ou sur une intrigue, ne laisse pas d'avoir ses difficultés; il faut trouver une situation qui, sans trop d'invraisemblance, amene les divers personnages que l'on fait passer en revue devant le public; il faut que ces personnages aient des ridicules assez tranchans et assez contrastés pour réveiller sans cesse l'attention; il faut enfin qu'une action peu compliquée lie ensemble les différentes parties de la piece. Les Visionnaires de Desmarets sont la plus ancienne comédie qui ait été faite dans ce goût: elle eut un si grand succès qu'on l'appela l'*inimitable comédie*. Moliere, dans les Fâcheux, donna l'idée du parti que l'on pouvoit tirer d'un canevas dont aucune action, aucun incident important ne remplissoient le vuide. Cette comédie n'est qu'en trois actes; et les ballets qui forment les intermedes y jettent du mouvement, et suppléent au défaut d'intrigue.

Boursault eut la hardiesse de composer une comédie en cinq actes dont l'unique agrément se trouve dans le style et dans les détails. Elle eut un grand succès à

l'époque où elle fut représentée, parcequ'elle offroit des originaux que l'on pouvoit reconnoître. La femme de l'auditeur qui se fait une robe avec un rideau de lit, avoit son modele à Paris; et M. Longuemain qui aime mieux être pendu que de rendre deux cent mille francs à la ferme, étoit peint d'après un personnage connu. Outre le tort inexcusable de jouer sur le théâtre des ridicules personnels et de provoquer la malignité du public contre des individus qu'il a eu l'occasion de voir, le poëte comique qui fait cette faute éprouve encore l'inconvénient de ne plaire qu'à ses contemporains. Aussitôt que les originaux ont disparu ses peintures cessent d'être vraies, et les applications n'ayant plus d'objet, perdent leur sel et leur vivacité; ce qui étoit ressemblant devient une froide caricature. On ne sauroit trop le répéter, les ridicules et les travers généraux conviennent seuls à la comédie; toute critique particuliere tombe dans le genre de la satire, et doit être interdite au théâtre. Moliere, dans les Fâcheux, n'a peint que des portraits où plusieurs pouvoient trouver quelques traits de leur ressemblance, mais dans lesquels aucun ne pouvoit être entièrement reconnu. Le valet d'Éraste le fatigue par sa mal-adresse, un musicien l'arrête pour lui chanter un air, un joueur veut à toute force lui faire le récit d'un coup singulier, un chasseur l'assomme par les longs détails d'une partie de chasse, et un homme à projets lui escroque de l'argent en lui communiquant un plan qui doit enrichir le royaume: tous ces caracteres se rencontrent fré-

quemment ; ils existent indépendamment des usages journaliers, et par conséquent leurs développemens sont toujours en possession de plaire.

Si dans le Mercure Galant Boursault n'eût tracé que des portraits dont les originaux sont rares et disparoissent bientôt, cette comédie ne seroit pas restée au Répertoire. Le libraire ruiné par des *in-folio*, et qui veut rétablir sa fortune en imprimant des billets d'enterrement est plein de gaieté et de naturel. Les deux demoiselles qui, après avoir lu un article du Mercure sur le silence, ont pris l'engagement de moins parler, donnent lieu à une scene très comique, lorsqu'en se disputant pour savoir laquelle des deux remplit le mieux cet engagement, elles épuisent tout ce qu'une extrême vivacité de caractere peut ajouter à la volubilité naturelle aux femmes. On doit remarquer que dans cette scene le style de l'auteur répond parfaitement au but qu'il s'étoit proposé ; il est vif, rapide, et semble courir aussi vîte que la pensée. La scene du vieux soldat qui, dans le récit de ses exploits, est sans cesse interrompu par un valet puriste, et qui croit que l'on se moque de lui lorsqu'on lui fait appercevoir quelques irrégularités de notre langue, est aussi comique que vraie ; il étoit impossible d'amener plus naturellement les fautes de langage que fait Larissole, et de mieux peindre l'impatience de ce soldat. La dispute entre les deux procureurs est la scene de cette piece que l'auteur a écrite avec le plus de force ; on y trouve quelquefois la verve et l'énergie qui distinguent

les vers de Moliere; il étoit difficile de faire une diatribe plus violente contre un état qui tenoit autrefois le second rang dans la bonne bourgeoisie. On doit observer que cette critique générale de certaines classes de la société a toujours été admise au théâtre: plus l'exagération en est forte, moins on l'applique aux paticuliers. Le comique qui résulte du contraste des termes de chicane avec le langage ordinaire fut la principale cause de l'emploi que les poëtes firent presque toujours des gens de palais dans leurs pieces, de même que le ton doctoral des anciens médecins porta Moliere à jouer leur pédantisme et à supposer leur ignorance.

Les comédiens françois, en maintenant le Mercure Galant dans leur Répertoire, ont supprimé les scenes dont l'effet s'étoit affoibli, et n'ont presque conservé que celles dont nous venons de parler. La piece a été réduite à quatre actes. Les amateurs regrettent qu'un homme de lettres ne se soit point chargé de faire ces coupures, et de suppléer aux transitions qui manquent. L'ouvrage tel qu'on le représente aujourd'hui n'a point de suite; il ne sert plus qu'à faire briller le talent d'un acteur qui remplit plusieurs rôles.

Lorsque cette piece fut composée, Devisé, rédacteur du Mercure Galant, fit tous ses efforts pour en empêcher la représentation. On a lieu de s'étonner qu'un ouvrage où le journaliste est présenté sous les couleurs les plus favorables ait pu donner lieu à de pareilles démarches: il faut en conclure que l'amour-propre des gens

médiocres est encore plus délicat que celui des hommes qui ont un véritable mérite. Devisé n'obtint pas que la piece fût défendue ; pour tout concilier, on prescrivit à Boursault d'en changer le nom : aux premieres représentations elle fut appelée *la Comédie sans titre ;* ce ne fut qu'après la mort de Boursault qu'elle reprit le premier titre que l'auteur lui avoit donné.

FIN DE L'EXAMEN DU MERCURE GALANT.

ÉSOPE
A LA COUR,

COMÉDIE-HÉROÏQUE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BOURSAULT,

Représentée pour la premiere fois le 16 décembre 1701.

AVIS
AU LECTEUR.

On n'a pas donné cet ouvrage au public comme une piece fort exacte dans toutes les regles du théâtre, mais comme d'excellens traits de morale et de parfaitement beaux vers qu'avoit composés feu M. Boursault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu et toute la liaison qui y étoient nécessaires: la mort l'a empêché d'y mettre la derniere main; et c'est ce qui y a laissé quantité d'endroits auxquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On sait assez quel étoit son heureux génie et sa facilité à mettre ses ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire; et cela suffit pour le justifier, et pour faire passer les bons esprits sur tout ce qui a arrêté les esprits critiques et difficiles. On ne dit rien ici de plus ni sur l'ouvrage, ni sur l'auteur, dont le public connoît tout le mérite; on avertit seulement que la troisieme scene du troisieme acte est imprimée à sa place dans ce recueil, quoiqu'on ne la joue pas sur le théâtre, n'y étant pas tout-à-fait convenable: il faut pourtant avouer que cette scene est très-bonne en soi, et

que le motif sur lequel Esope presse son athée de croire, s'il n'est pas bien convainquant, est du moins très raisonnable. Il ne s'agissoit pas ici de convaincre un philosophe sur l'existence des dieux, mais de combattre dans un courtisan un défaut commun à la cour, de n'y pas croire grand' chose : or il est constant que la plupart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais seulement par libertinage, et parce-qu'ils veulent douter et qu'ils n'envisagent la mort que comme fort éloignée. L'expérience fait assez voir que rien au monde n'est plus foible dans le péril et à la vue d'une mort prochaine, que la plupart de ces esprits-forts : c'en est assez pour autoriser Esope à leur faire des reproches de ce qu'ils ne veulent pas croire dans leur vie ces mêmes dieux qu'ils invoquent à la mort.

A MADAME

MADAME

DE VILLEQUIER.

MADAME,

Voici les derniers hommages d'un auteur que vous avez honoré de votre estime pendant sa vie, et de vos regrets à sa mort ; et je ne saurois rien faire de plus glorieux pour sa mémoire, que de remplir ses souhaits en exécutant le dessein qu'il avoit formé de mettre sous l'honneur de votre protection, MADAME, *celui de tous ses ouvrages qu'il en eût cru le moins indigne, s'il avoit eu le tems d'y donner toute sa perfection. C'est donc Esope qui cherche à paroître sous un aussi beau nom que le vôtre, pour faire, s'il est possible, un peu oublier sa laideur. A qui pouvoit-il mieux consacrer ses maximes de vertu qu'à une femme si vertueuse? Quelle plus juste preuve de toute sa morale que toute votre conduite? Et qui peut*

10.

mieux enfin autoriser ses fables à la cour que vous, Madame, *qui en êtes et l'ornement et l'exemple? Ne m'allez-vous point déja imposer silence? Vous,* Madame, *qui n'avez à la fin accepté qu'à de si rigoureuses lois l'hommage que feu M. Boursault avoit pris la liberté de vous destiner? Je vous avoue que je ne pus alors m'empêcher de murmurer un peu de cette modestie que j'avois admirée tant de fois; et que je vous trouvai bien injuste, d'être si ennemie des louanges et de les mériter si bien. Sans vous,* Madame, *sans vos défenses, que n'aurois-je pas dit de ce mérite encore supérieur à votre rang; de cette grandeur d'ame qui vous éleve si fort au-dessus de votre sexe; de cette beauté si éclatante, et en même tems si modeste, qui ne veut inspirer que du respect; de cette majesté répandue sur toute votre personne, sur toutes vos actions; de cette douceur prévenante, de cette aimable égalité qui vous gagne tous les cœurs, de cette bonté naturelle qui laisse un si libre accès à tous ceux qui y ont recours, de cette pénétration d'esprit, de cette élévation de sentimens, de ce discernement si juste, de cette solidité si rare... Mais pourquoi faut-il retenir mon zele? Est-ce ma faute,* Madame, *s'il me trahit malgré moi? Est-il si facile de ne pas s'oublier auprès de vous? Et en faveur de tant*

de respect, ne me passerez-vous point un peu de désobéissance? Que vous ai-je dit au prix de tout ce que j'aurois à vous dire, au prix de tout ce que je ressens? L'effort que je me fais pour me taire est encore assez grand pour mériter que vous m'en teniez un peu compte, et que vous daigniez accepter les témoignages respectueux et sinceres de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

Votre très humble et très obéissante servante,

M. MILLEY BOURSAULT.

PROLOGUE.

UN PETIT GÉNIE.

Que direz-vous, messieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un marmot sur la scene ?
Est-il à présumer que je vaille la peine
D'amuser tant d'honnêtes gens ?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre ;
C'est un bien qui m'est interdit :
L'auteur pour son génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je sois si petit ?

Je laisse aux grands esprits à choisir dans l'histoire
Des évènemens de grand poids ;
C'est un si vaste champ que le champ de la gloire
Qu'on y peut arriver par différens endroits.
Les Grecs et les Romains ont épuisé les veilles
Des Racines et des Corneilles ;
Moliere a critiqué les habits et les mœurs ;
Et je souhaiterois, avec l'aide d'Ésope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

Quel petit Génie est-ce là?
Diront ceux qui sont las des fables:
Pour qui nous croit-il prendre en débitant cela?
Pour qui? pour des gens raisonnables;
Pour des gens de bon goût, qui loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conseils,
A nous porter au bien servent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va représenter:
L'intention de la satyre
Est d'instruire et non de flatter.
Quoique depuis Ésope il plaise aux destinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années,
(Ou la chronologie a tort)
Tous les hommes étant des hommes,
Ceux des siecles passés et du tems où nous sommes
Ont toujours eu quelque rapport.

Si quelqu'un par hasard d'un mauvais caractere
S'y trouve si bien peint qu'il soit presque parlant;
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.

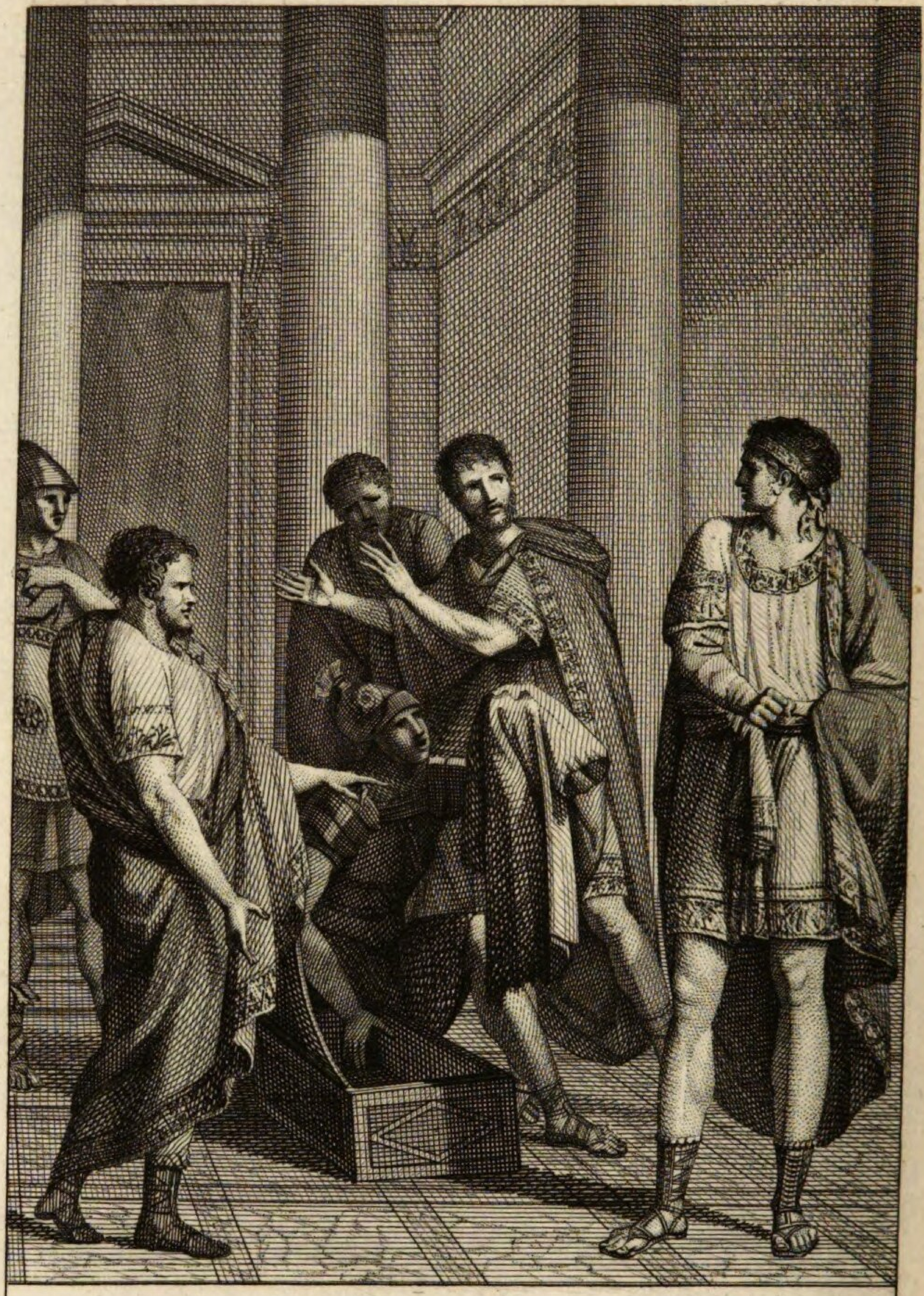
Je ne vous dis rien de l'ouvrage;
S'il mérite votre suffrage,
Sans vous le demander il est sûr de l'avoir:
Mon but en le faisant fut l'honneur de vous plaire;
C'est le plus digne salaire
Que j'en puisse recevoir.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS.

CRÉSUS, roi de Lydie.
ÉSOPE, ministre d'état.
TIRRENE, } du conseil de Crésus, secrets
TRASIBULE, } ennemis d'Ésope.
IPHIS, favori disgracié.
ARSINOÉ, princesse, parente et maîtresse de Crésus.
LAÏS, confidente d'Arsinoé.
PLEXIPE, fade courtisan.
RODOPE, maîtresse d'Ésope.
LÉONIDE, esclave de Thrace, mere de Rodope.
IPHICRATE, vieux général d'armée.
CLÉON, jeune colonel.
M. GRIFFET, financier.
ATIS, capitaine des gardes de Crésus.
LICAS, domestique d'Ésope.
GARDES.

La scene est à Sardis, ville capitale de Lydie.



Perin del. Devilliers aquâ fortt Devilliers Sculp

ÉSOPE A LA COUR.

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

Acte V, scene III. Tome IX.

ÉSOPE
A LA COUR,
COMÉDIE-HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

Non, je ne puis garder plus long-tems le silence;
Ma haine pour Ésope a trop de violence.
Crésus infatué d'un objet si hideux,
Le voyant de retour nous néglige tous deux;
Notre zele est suspect, quelque pur qu'il puisse être;
De l'esprit de ce prince il s'est rendu le maître;
Pour l'obséder lui seul il l'éloigne de nous,
Et prêt à l'abymer vous hésitez.

TRASIBULE.

Moi !

TIRRENE.

Vous.

Quel sujet vous oblige à différer sa perte ?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidele témoin,
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous?

TRASIBULE.

J'attendsque nous lui voyionsfaire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ébloui d'un trésor qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin et le soir.
Ne le détournons point de sa premiere route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des états de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour,
Et son trésor grossi grossira la tempête
Qui demain au plus tard doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi,
Et croyez...

TIRRENE.

Parlez bas ; il vient avec le roi.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, IPHIS, SUITE.

CRÉSUS, *à Tirrene et à Trasibule.*
Trouvez-vous au conseil à l'heure accoutumée;
Allez. Demeure Ésope. Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.
Eh! seigneur, se peut-il qu'après tant de bontés...

CRÉSUS.
Mon ordre est une loi, c'est moi qui vous l'annonce;
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.
Si mon zele...

CRÉSUS.
Je hais les discours superflus.
Iphis, sortez, vous dis-je, et ne me voyez plus.

SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.
Pour toi, mon cher Ésope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens,

Qui ne fasse des vœux pour mes jours et les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton prince
Réformer les abus de province en province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma cour :
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes ;
Tous les hommes en ont, et les rois sont des hommes.
Le ciel qui les choisit les éleve assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma cour commence par moi-même ;
Regle ce que je dois suivant ce que je puis,
Et rends-moi digne enfin d'être ce que je suis.

ÉSOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie,
C'est à vous que mon zele a consacré ma vie ;
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un monarque aussi grand que vous l'êtes
Pour s'immortaliser fasse ce que vous faites,
Qu'au gré de la justice il regle son pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais si vous en aviez, quel homme en votre empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire ?
Ce n'est point pour les rois qu'est la sincérité :
Tout se farde à la cour jusqu'à la vérité ;
L'encens fait un plaisir dont l'ame extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée ;

Et l'on étale aux rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Ésope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel monarque a-t-on vu pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les rois qui sur ma tête ont transmis la couronne,
Ont eu quand ils régnoient tous les noms qu'on me donne;
Et ceux après ma mort qui me succéderont
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'apperçois, ou du moins je soupçonne
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
Et que le trône enfin l'emporte sur le roi.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte
Ne souffre dans ma cour nul flatteur qui l'infecte:
L'équité, qui partout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux rois:
Pour me la faire aimer fais-la moi bien connoître;
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en maître.
Je suis jeune, et peut-être assez loin du tombeau;
Mais que sert un long regne à moins qu'il ne soit beau?
De ton zele pour moi donne-moi tant de marques
Que je ressemble un jour à ces fameux monarques
Qui pour veiller, défendre, et régir leurs états,
En sont également l'œil, l'esprit, et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ÉSOPE.

Les rois presque toujours y vont par la victoire :
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh ! quel prince a-t-on vu plus couvert de lauriers !
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq rois voisins, et fait trembler Athenes,
Pour en vaincre encore un qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquérant un roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faites de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux arts :
Protéger votre peuple autant qu'il vous révere,
C'est en être, seigneur, le véritable pere ;
Et pere de son peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de conquérant.
Je vous parle, seigneur, en serviteur fidele.

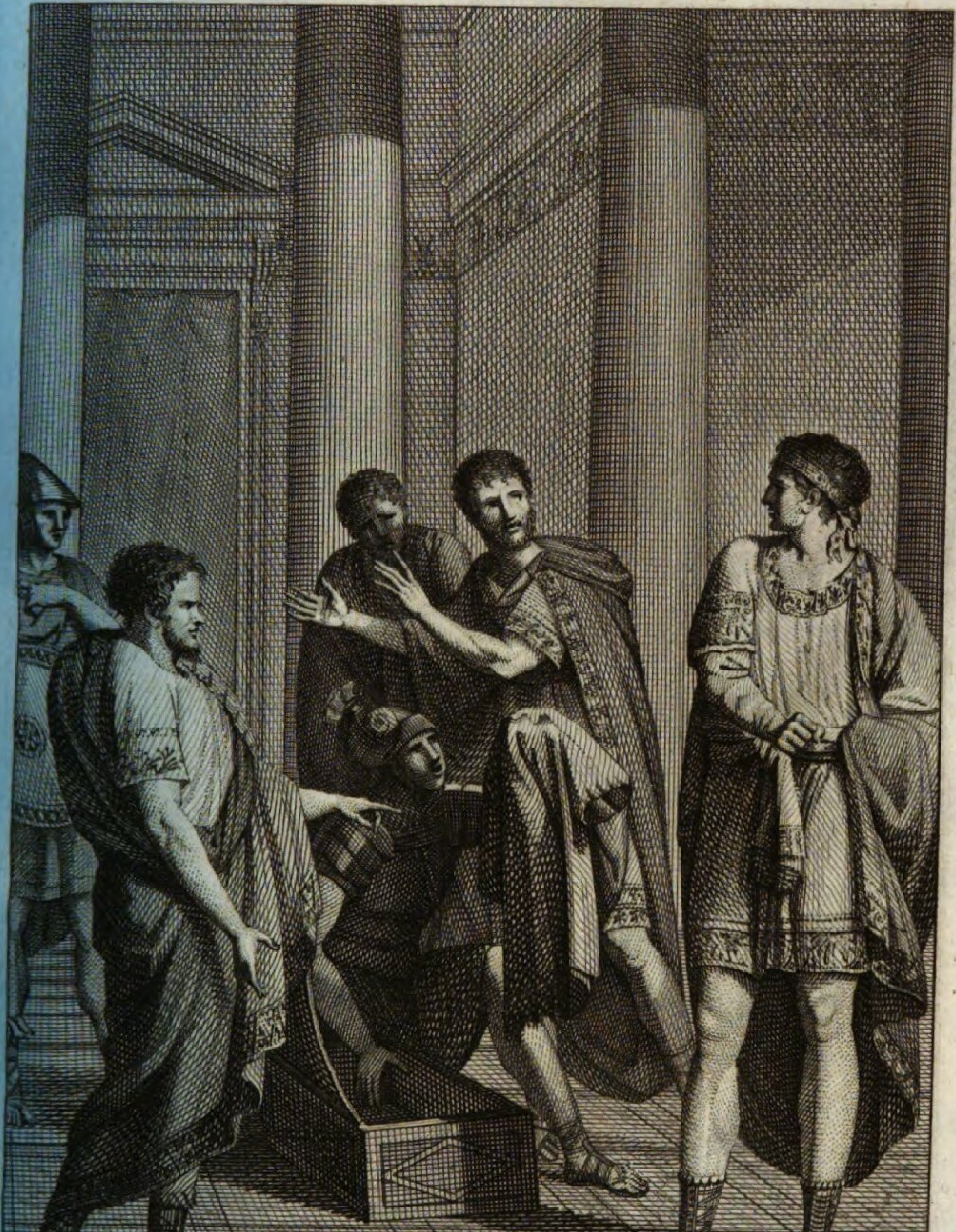
CRÉSUS.

Eh ! qui sait mieux que moi la grandeur de ton zele !
Poursuis : n'interromps point des avis si prudens ;
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans.
Examine ma cour, et n'y souffre aucun vice ;
Bannis-en les abus, chasses-en l'injustice :
Ta bonté pour le peuple a pris des soins si grands...

ÉSOPE.

Que le peuple et la cour, seigneur, sont différens !
Quoiqu'on nomme le peuple un monstre à plusieurs têt
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.

ÉSOPE À LA COUR.



Perin del. *Gault de St. Germain direx.*

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher ?

Acte V. Sc. III.

Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une loi.
La cour en apparence a bien plus de justesse;
C'est le séjour de l'art et de la politesse:
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer,
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer!
Tout rares qu'ils y sont, les amis s'embarrassent;
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embrassent:
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin
Mille vont à leur but par un autre chemin:
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite;
L'autre met son étude à vous donner des soins
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins:
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire;
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire:
Et l'on arrive ainsi presque en toutes les cours
D'un pas imperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être:
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu sans qu'ils sachent pourquoi.

CRÉSUS.

Je reconnois ma cour, je ne puis te le taire,
Au fidele tableau que tu me viens de faire:
Mais un trait important que tes soins ont omis,
Un roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de courtisans qui toujours sur mes traces

N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis distinguer au rang où je me voi
Ceux qui m'aiment pour eux ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour savoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans diadême;
Et dans mon premier rang être ensuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que sais-je qui me flatte ou qui me rend justice?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudisse;
Et si l'on prévoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zele avec le véritable.

ÉSOPE.

Permettez-moi, seigneur, de vous dire une fable:
Jamais la vérité n'entre mieux chez les rois
Que lorsque de la fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE, ET LA PANTHERRE.

Par cent fameux exploits un lion renommé,
Ayant su d'un vieux cerf qu'il connoissoit fidele,
Que souvent tels et tels dont il étoit charmé
Payoient ses bontés d'un faux zele,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un tigre, un ours, une pantherre,
Apres à la curée, et qui sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guere.

«Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
Confié le soin de ma gloire,
Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
Avoir un sûr moyen de vivre dans l'histoire».
Alors, faisant semblant d'être encor dans l'erreur,
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice
Dont lui même avoit de l'horreur:
«Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
Et sur-tout que ma gloire aille avant toute chose,
Je n'ai rien de plus important».
«Ce que vous proposez est juste et nécessaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire,
Et rien ne le fut jamais tant».
«Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
Reprit doucement le lion,
Et si je vous suis cher, ayez soin de mon nom:
Les rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
Que de voir croître leur renom».
«Seigneur, répond encore la bande insatiable,
Quelque dessein que vous ayez,
Pour rendre la chose équitable
Il suffit que vous la vouliez».
«Dangereux conseillers, adulateurs infâmes,
Dit le lion terrible en élevant sa voix,
Je trouve de si basses ames
Indignes d'approcher des rois.
Fuyez loin de moi, troupe avide,

Qui des foibles agneaux, et du chevreuil timide
Etes si justement l'effroi ;
C'est votre intérêt qui vous guide,
Ce n'est point la gloire du roi ».
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux,
Il menaça de la même disgrace
Les animaux qui briguerent leur place,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire
Que sur trois léopards il eut le même jour,
A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de cour.

Pour expliquer l'énigme et dévoiler l'emblême,
Croyez-vous qu'un monarque aussi grand que vous-mêm
Ne fit pas une belle et louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du lion?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos sujets dans leur cœur garderoient la mémoire;
Et ceux qui sont admis dans le conseil des rois
En donnant leur avis y penseroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchise;
C'est une liberté que vous m'avez permise ;
Je ne sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zele,

Et par tant de raisons sûr que tu m'es fidele,
Je confie à ta foi comme deux grands dépôts
Et les soins de ma gloire et ceux de mon repos.
D'Iphis qui s'est lui-même attiré sa disgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ÉSOPE.

A moi, seigneur?

CRÉSUS.

Sur qui puis-je jeter les yeux
Qui me soit plus fidele, et qui me serve mieux?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi qui fuis le bien et qui hais les dépenses?
En quelle occasion les peux-tu dissiper?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper?
Pour contenter ton goût de diverses manieres
Te voit-on dépeupler les airs et les rivieres?
Et pour éterniser tes desseins fastueux
Enchérir sur ton maître en palais somptueux?
Loin qu'un zele si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix;
A ta fidélité tout entier je me livre.
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre:
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers
D'où viennent ses froideurs pour deux rois étrangers.
Peut-être je me trompe; et qui soupçonne doute:
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute;

Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

SCENE IV.

ARSINOÉ, ÉSOPE, LAÏS.

ARSINOÉ.

Quoi! le seigneur Esope en croit donc être quitte
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite!
Et son zele se borne à me voir une fois
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois!
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiege,
Mon sexe et ma naissance ont quelque privilege:
Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ÉSOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois n'est-il pas votre don?
Et cependant, madame, à quoi vous suis-je bon?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis estimés de chacun.

ÉSOPE.

Vous les écoutiez tous, et n'en suiviez aucun.

LAÏS.

Il a raison, madame; et je ne puis m'en taire.

Vous n'avez pas au monde un ami plus sincere:
Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit peut-être en de méchantes heures
Où mes raisons, Laïs, me sembloient les meilleures.

LAÏS.

Je ne sais, mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre au lieu qu'ils n'y sont pas,
Vous seriez mariée, et contente.

ARSINOÉ.

Peut-être;
Lorsque je le voudrai ne le puis-je pas être?

LAÏS.

Oui sans doute, et choisir dans le rang le plus haut;
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeunesse est, madame, une saison bien chere;
Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guere.
Quelque beau petit prince au trône destiné,
Pour aller à la gloire auroit l'heur d'être né;
Et c'est pour un état un bien si nécessaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plausibles raisons pour le bien des états
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime et qui me plaise
Que le trône d'Argos et que celui d'Éphese.
Sans en savoir la cause un mouvement secret

Me fait de ma patrie éloigner à regret;
Il me semble qu'ailleurs je serai transplantée.

ÉSOPE.

Vous, madame? partout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir:
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie;
Et de tous vos pareils le trône est la patrie.
Vous seriez étrangere en un degré plus bas.

LAÏS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas:
Pour monter sur un trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste: Crésus est d'un si haut mérite...

ARSINOÉ.

Laïs!

LAÏS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand roi vous plût?
C'est un prince accompli si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le roi d'Argos est laid, celui d'Éphese est vieux:
Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune et beau, vous êtes jeune et belle;
Et vous seriez un couple à servir de modele.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Eh! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi?

LAÏS.

Quand je puis obliger ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'appas,
Cet hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver vous et lui qui vous vaille?

ÉSOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille,
Madame; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hasarder;
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois rois?
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles:
Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS.

Il me semble avoir lu dans beaucoup de volumes
Que lorsqu'on veut trop prendre on est soi-même pris.
Un héron, glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la perche et la truite,
Aucun autre mets qui lui plût;
Brochet, carpe, tanche, et la suite,

Etoient pour son gosier des poissons de rebut.
Un jour d'été dès les quatre heures
Que le poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis brochets, les carpes les meilleures,
A sa discrétion se livroient presque tous;
Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche:
N'ayant pas si matin l'appétit bien ouvert,
Et ne voyant truite ni perche,
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent, huit, et son appétit s'ouvre;
Alors dans la riviere il fait divers plongeons;
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une écrevisse et deux goujons.
Pour un oiseau si vain, une si mince proie
Loin de le contenter redoubla son dédain.
Cependant le tems passe, et durant qu'il tournoie
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit? le héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau poisson,
Sur le midi fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un limaçon.

Du héron dédaigneux la peinture naïve
Ne vous expose rien qui tous les jours n'arrive:
Des amans les mieux faits et les plus vertueux
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.

Sans faire des amans un si long examen,
Il faut aller au but, et le but est l'hymen.
L'âge que vous avez est le tems où l'on charme;
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre héron m'alarme;
Et mon cœur, inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au sort du limaçon.
Plus j'entends vos raisons, plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux couronnes;
Je suivrai vos avis.

LAÏS.

Le plutôt vaut le mieux:
Une plante stérile est maudite des dieux.
Qu'est-ce qu'une princesse et vertueuse et belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple, et qui puisse à son tour
Pour un futur monarque en mettre une autre au jour?
On ne peut du beau tems faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas: elle est folle.

ÉSOPE.

Elle est sage,
Et raisonne si bien sur ce que nous disons
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des rois le ciel veut que l'on vive
C'est offenser les dieux de demeurer oisive;
Et chacun dans l'automne a des remords cuisans

D'avoir en bagatelle employé le printems.
Pardon ; j'ai le malheur d'être un peu trop sincere.

ARSINOÉ.

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire ?
Plût au ciel qu'à la cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fut ainsi que le monde y parlât !
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites,
(Vertu sublime et rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous
Je vous laisse le soin de choisir mon époux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Après cette assurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre fable en faisant un tel choix.

ÉSOPE.

Oui, madame ; et de plus à ce que je vous dois.

LAÏS, *à Esope*.

Comme il s'en faut beaucoup que je sois aussi belle,
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle :
En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ÉSOPE.

Fort bien.

SCENE V.

ÉSOPE, PLEXIPE.

PLEXIPE.

Ah! monsieur, que de joie après six mois d'absence
Dans les murs de Sardis cause votre présence !
Chacun, faisant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aspiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus adorateur sincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révere,
Pour vous en assurer, j'ai saisi ce moment.

ÉSOPE.

Je suis bien redevable à votre empressement.
A quoi dans vos desseins puis-je vous être utile ?

PLEXIPE.

Que l'on est médisant dans cette grande ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ÉSOPE.

Comment ? à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Êtes-vous assuré qu'aucun ne vous entende ?

ÉSOPE.

Que de précautions votre secret demande !
Le bonheur de Crésus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un...

PLEXIPE.

En votre absence on a médit de vous.

ÉSOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ÉSOPE.

On peut dire de moi bien du mal sans médire,
Je vous l'apprends.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens;
Et comme apparemment aucun ne les soupçonne,
Ce sont...

ÉSOPE.

Gardez-vous bien de me nommer personne.
Peut-être, foible et prompt, chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien :
Je ne veux point savoir qui sont ceux qui médisent;
Mais je veux, si je puis, que leurs plaintes m'instruisen
Qu'ils me rendent service en croyant m'outrager,
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites-moi sur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des discours et sans ordre et sans suite...
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux...
Je sais confusément qu'on médisoit de vous;
Je ne sais rien de plus dont je vous puisse instruire.

ÉSOPE.

Si vous ne savez rien, que me venez-vous dire?
Pourquoi de mes amis me donner du soupçon?
Croyez-vous ne manquer que de mémoire?

PLEXIPE.

Eh! non.
Je suis fait comme un autre, et je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ÉSOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT.

Apollon et Mercure étant brouillés là-haut,
Ne savoient ici bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, et c'est un grand défaut:
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.
« Que deviendrons-nous, dirent-ils,
« Si Jupiter ne nous rappelle »?
Faire des tours de main aussi prompts que subtils
Est un art où Mercure excelle;
Mais il craignoit les alguazils,
Et s'il se rencontroit sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la justice criminelle.
L'ingénieuse pauvreté
Qui pour vivre de rien rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté

A faire un louable commerce :
Mais comment ? ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une foire.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la mémoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du peuple et de la chalandise,
Chacun dans un écriteau
Étala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la foire il attire la foule :
Le monde vient, s'en va, puis revient, et s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le marchand de mémoire en fournit la contrée :
Mais le marchand d'esprit à peine fut-il vu ;
Il vendoit une denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle :
« Messieurs, dit-il, messieurs, tournez ici vos pas :
« De quoi la mémoire sert-elle
« Quand l'esprit par malheur ne l'accompagne pas » ?
Il eut beau faire et beau dire,
Beau se plaindre et fulminer,
Apollon avec sa lyre
S'en alla sans étrenner.
Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa marchandise il n'eut point de débit ;

On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.

Si l'on tenoit encore une pareille foire
Vous iriez à grand pas vous fournir de mémoire,
Et, quelque bon marché qu'Apollon vous offrît,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'esprit.
Est-ce en avoir une once et le mettre en usage
Que de faire à la cour un si bas personnage?
Ceux dont vous observez les discours et les pas,
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas:
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide;
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincere que vous je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zele une autre récompense.

ÉSOPE.

Quand j'aurois un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire et l'oublieriez demain;
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

ÉSOPE, PLEXIPE, LICAS.

LICAS.

Dans votre appartement Rodope va se rendre:
Elle m'envoie ici vous le faire savoir.

ÉSOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisans tout ce qu'ils pourront faire,
Je sais par quel moyen on les force à se taire;
Et pour me venger d'eux je vais vivre si bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉSOPE, RODOPE.

ÉSOPE.

Vous me suivez en vain ; souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié dans mon juste courroux
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le conseil s'assemble;
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble :
J'ai mes raisons.

RODOPE.

Et moi j'ai les miennes aussi
Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ÉSOPE.

Le roi dans un moment vient ici.

RODOPE.

Qu'il y vienne;
Jusqu'à ce qu'il y soit je ne vous quitte pas.

ÉSOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas:
Tout difforme et hideux que vous paroisse Ésope,
Ne vous en flattez pas, infidele Rodope;
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu;
Je vous abuserois si je vous l'avois tû.
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de hain
Je ne sais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haïssez trop pour ne me plus aimer.

ÉSOPE.

Non; vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce:
Pensez-y bien, de grace, avant d'en venir là;
Et si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée:
Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée,
J'en jure...

ÉSOPE.

Épargnez-vous des sermens superflus:
Vous étiez vertueuse, et vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés
Par l'emploi qu'ils ont eu sont tous défigurés.

RODOPE.

Si c'est là mon portrait, et que je lui ressemble,

Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous le dire ;
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire,
Et partout où je vais les filles que je voi
A-peu-près de même âge ont même goût que moi.
C'est de vous que je tiens qu'une fille avisée
Doit avoir un air libre, une maniere aisée,
Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
Lorsqu'avec bienséance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous ? je suis votre doctrine ;
Veut-on rire ? je ris ; badiner ? je badine :
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ÉSOPE.

Ah ! Rodope, Rodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui sans tendresse auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite ;
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris ;
Qu'un air libre, enjoué, seyoit bien à votre âge :
Mais, Rodope, un air libre est-ce un libertinage ?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris,
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits ?

Si d'un remords au moins vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette fable,
Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur et de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

L'âne d'un jardinier fleuriste
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs
Une foule de gens le suivoit à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin;
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre:
Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
« Ne t'en étonne pas, lui dit le jardinier;
« Ces effets différens ont différentes causes:
« Ce matin tu portois des roses,
« Ce soir tu portes du fumier:
« Qui suivoit ce matin ta senteur agréable
« Ce soir fuit ta puanteur ».
Tant on devient effroyable
Quand on perd sa bonne odeur!

Vous reconnoissez-vous, Rodope, en cette fable?

RODOPE.

Non; l'application n'en est pas raisonnable:
Je veux bien ressembler à l'âne du matin;

Mais à celui du soir j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses
D'une aussi bonne odeur que les paniers de roses;
Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse et coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce et la vertu chagrine :
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remords,
Je ne prends aucun soin de sauver le dehors.
Il est vrai qu'on en parle, et que de vieilles dames
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les desirs d'un amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces femmes de bien qui le sont à huis clos;
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

ÉSOPE.

Que vous avez, traîtresse, et d'esprit et d'appas!
Quand le ciel vous forma sur un si beau modele,
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle!
Il vous a dénié le plus grand bien de tous:
Et je vais être foible autant et plus que vous.
Me trompé-je? êtes-vous fidele à votre gloire?
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire:

Vous aurez peu de peine à me persuader;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider;
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse:
Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse?
Combien d'injures...

ÉSOPE.

Trop pour d'innocens appas;
Trop peu, si j'ai raison et qu'ils ne le soient pas.
Mais adieu: le roi vient; retirez-vous de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est tems encore, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous,
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.

SCENE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRÉSUS.

Asseyez-vous.

ÉSOPE.

Seigneur, je ne suis pas d'un sang...

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée et vaut le plus haut rang.
Assis-toi, je le veux. Depuis plus d'une année

Mes sujets de leur roi souhaitent l'hyménée;
Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un fils s'estimeroient heureux.
Cotis, pere d'Argie, épuisé par les guerres
Qui fatiguent son peuple et désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille, et demander la paix;
Sa couronne, lui mort, appartient à sa fille:
Mais en vain à mes yeux cette couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux;
En s'assujettissant à mon pouvoir suprême
Elle m'a d'un coup-d'œil assujetti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon trône étant joint
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point:
Pour balancer mon choix cette raison est forte;
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte;
Et j'attends de vos soins une décision
En faveur de l'amour ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, et qu'un pur zele éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere est un peu délicate.
Vous aimez; il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix et flatter votre amour.
Une si vertueuse et si belle princesse
D'un monarque si grand mérite la tendresse;
Mais les raisons d'état qui par d'austeres lois
Sont toujours les raisons les plus fortes des rois,

M'obligent à vous dire avec un cœur sincere
Qu'à l'hymen d'un grand roi l'amour n'assiste guere;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur;
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchans qu'ils émeuvent, désarment:
Mais des yeux si charmans et des attraits si doux
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen ralentissent les flammes;
Et la vertu des grands n'est pas d'aimer leurs femmes.
Quelque appât que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une couronne en est un plus puissant:
En devenant l'époux de la princesse Argie
A de vastes états vous joignez la Phrygie;
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler?

TRASIBULE.

J'ose ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine;
Et que, las de la guerre et des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du sang de ses enfans assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux et les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux:
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespere;
Tel embrasse son fils qui regrette son frere,
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs,

Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'états, ne le sont pas d'eux-mêmes;
Et lors que de l'hymen ils subissent les lois,
C'est à la politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,
La Phrygie et la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'état me fait parler ainsi;
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS, *à Esope*.

Et le tien?

ÉSOPE.

Le voici.

Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

Un jeune coq des mieux huppés
En rôdant par son voisinage
D'une jeune poulette aussi belle que sage
Eut les yeux et le cœur également frappés.
Le coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle;
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessés,
Et tous deux pénétrés de la même tendresse:
Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse,
Et ne se voyoient pas assez.

Pendant que l'un et l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs séveres parens autrement en ordonnent.
Le pere du coq le contraint
A quitter sa chere poulette;
En vain de sa rigueur il gémit et se plaint,
Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
D'abord il va percher sur le toit le plus haut
De la plus déserte cabane,
Mais faute d'aliment il lui fallut bientôt
Épouser en pestant une poule faisanne.
Ces époux, dès le premier jour
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traiterent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le coq chantoit ou parloit
Sa faisanne eût juré que c'étoient des murmures;
Quand la faisanne l'appeloit
Il croyoit ouïr des injures;
En un mot leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'amour ait soin d'unir ce que l'hymen assemble:
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos desirs, seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le roi le plus heureux du monde?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi?
Les différentes mœurs, le différent langage,
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage;
Et sur celui des rois c'est faire un attentat
Que de l'assujettir aux maximes d'état.
Pour contenter le peuple et le roi de Phrygie
Accordez-lui la paix sans épouser Argie:
Vous auriez elle et vous des chagrins infinis;
Vos états seroient joints, et vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite
Que le bonheur du coq s'il eût eu sa poulette;
Sans cesse de l'hymen il se seroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé:
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible!
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le trône où je me sieds;
Et lui faire savoir par un récit fidele
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ÉSOPE.

TIRRENE.

Crésus à nos conseils préfere vos avis :
Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis.
Il ne sauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime ?
Vous le servez si bien que, d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrace
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place ?
Il en étoit indigne, et vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetés,
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal ;
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre,
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque autre
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je veux en un seul mot dire tous ses défauts;
Crésus avec raison l'extermine et l'assomme:
Il n'est pas sur la terre un plus malhonnête homme.
A vous en défier vous avez intérêt;
Il est fourbe, méchant...

ÉSOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une fable
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable?
Sa peinture et la vôtre y sont en raccourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie aussi:
J'en conçois par avance une idée agréable.

ÉSOPE.

N'en perdez pas un mot; tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

Près de Lesbos fut jadis un figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde;
Planté sur le bord d'un vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde;
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage,
Et tant que duroit le jour

Ils y chantoient leur amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais, comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un tems calme et serein
Il survint tout-à-coup un furieux orage;
Les vents en un moment agiterent les airs;
Il sembloit que la pluie inonderoit la terre;
Enfin après beaucoup d'éclairs
Le figuier malheureux fut frappé du tonnere.
Les oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asyle;
Et l'orage passé, chacun d'eux s'entresuit
Pour venir habiter son premier domicile:
Mais l'arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un milan, un autour,
Qui l'insulterent tour-à-tour,
Et pour ne le point voir à l'instant disparurent:
« Suivez-nous et vous ferez bien,
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables;
« Ce figuier, désormais au rang des misérables,
« Ne peut plus nous servir à rien. »
« Pour moi, dit une tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,

« Je prétends partager sa fortune cruelle
« Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur.
« Il m'a tant fait de bien, reprit une colombe,
« Que je m'en souviendrai toujours;
« Je veux être avec lui le reste de mes jours
« Dans quelque disgrace qu'il tombe.
« Plût au ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un rossignol habile,
« Lui rendre ses attraits, et forcer les méchans
« A revenir un jour lui demander asyle »!
Combien au tableau qui paroît
En voit-on qui sont tout semblables?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour;
Vous êtes, vous et lui, le milan et l'autour
Qui voyant du figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié:
Votre infidele cœur qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous?
Iphis... Mais je me trompe, ou c'est lui qui s'approche.
Adieu. De sa présence évitez le reproche:

Son faux discernement se connoît assez bien
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ÉSOPE.

IPHIS.

Jamais vit-on disgrace et plus prompte et plus forte?
Que mon sort, cher Tirrene, est cruel!

TIRRENE.

Que m'importe?

IPHIS.

Qu'entends-je? Trasibule aura plus de bonté.

TRASIBULE.

Quel que soit votre sort, vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste ciel! Trasibule et Tirrene me fuient!
Que d'affronts à la cour les malheureux essuient!

SCENE V.

IPHIS, ÉSOPE.

IPHIS.

Monsieur, je viens ici par un ordre du roi
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi:
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ÉSOPE.

Moi je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Crésus dussé-je m'exposer,
J'aime mieux le souffrir que de vous en causer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre:
Voyez auprès du roi ce que je puis pour vous.

IPHIS.

Respect, zele, remords, tout aigrit son courroux.
Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colere est aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement,
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance:
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence,
En voulant me servir vous déplairiez au roi.

ÉSOPE.

Eh! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chûte si haute
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute:
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui sans raison me le suis attiré.
De ma témérité je reçois le salaire.

ÉSOPE.

Crésus est trop bon roi pour garder sa colere.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois?

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux rois ?
Hier, dans un festin dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion en lui disant les siens
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand roi qui veut qu'on le renomme,
Jusque dans ses défauts doit avoir du grand homme;
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
Pour vous montrer, dit-il d'un air fier mais auguste,
Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
Lorsqu'un sujet s'oublie et trahit son devoir,
Je reprends mes bontés et ne veux plus le voir :
Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.
Retirez-vous.

ÉSOPE.

Eh quoi ! pour un vieux courtisan
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan ?
Pour reprendre les rois sans craindre leurs murmures
Il faut bien d'autres soins et bien d'autres mesures :
C'est un sentier étroit qui de chaque côté
Présente un précipice à la sincérité.

Les rois et les flatteurs étant de même date
Il n'est dans l'univers aucun roi qu'on ne flatte;
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art :
Il faut, plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, et non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du roi que pour vous je ne fasse;
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,
Qu'eussions-nous l'un et l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jetons que le roi fait valoir:
Comme souverain maître à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose, ou nous ne sommes rien.
Sur-tout souvenez-vous dans tout ce que vous faites
De n'abuser jamais de la place où vous êtes;
La fortune en aveugle ouvre ou ferme la main,
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale
J'y vais d'un apologue ajouter la morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

Un grand seigneur avoit une guenon
Qui lui sembloit si jolie
Qu'il l'aimoit à la folie:

A ce qu'elle vouloit on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table:
« Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux.
« Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
« Que donnant l'essor à mon zele
« Je saute quelquefois sur vous»?
Pour laisser un champ libre à ses badineries
Il consentit sans peine à ce manege-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela ;
Je dirai seulement que flattée, applaudie,
Qu'elle eût tort, ou qu'elle eût raison,
La guenon un peu trop hardie
Oublia qu'elle étoit guenon ;
Loin d'avoir pour son maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin en le baisant
Elle arracha la moustache
D'un maître si bienfaisant.
« Ah! perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître,
« J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt:
« Dans un moment tu sauras ce que c'est
« Que d'abuser des bontés de son maître.»
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour rentrer en grace employer les prieres,
Après vingt coups d'étrivieres
Elle fut mise dehors.

Comme en toute rencontre elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier:
Tel est auprès des rois, où la grandeur entête,
Le sort des favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire:
Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus et faire mon devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS.

Ésope ne suit pas?

UN GARDE.

Non, seigneur.

CRÉSUS.

Qu'on l'appelle.
Quel ministre à son roi fut jamais plus fidele!
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici: laissez-nous.

SCENE II.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Mon aspect t'embarrasse;

De l'indiscret Iphis tu demandes la grace.
Je sais que la clémence est la vertu des rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois.
Mais après les bienfaits dont il m'est redevable
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable?
Et sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grace, et peux-tu m'en presser?

ÉSOPE.

Je ne veux point, seigneur, pour avoir cette grace,
Par de vaines raisons excuser son audace;
Je vous l'ai déja dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité :
Mais quand votre justice a ce qu'elle souhaite
Votre bonté, seigneur, est-elle satisfaite?
Le trouble où je vous vois me fait connoître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez.
Quel plaisir ont les rois de pouvoir faire grace!

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place?
Puis je lui pardonner sans la lui rendre?

ÉSOPE.

Non.

Je remets en vos mains un si précieux don:
Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage;
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage,
Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
Les bienfaits excessifs font souvent qu'on raisonne

Contre qui les reçoit et contre qui les donne;
Et si j'osois, seigneur, prendre la liberté
De donner tout son lustre à cette vérité,
Je vous rapporterois un petit trait d'histoire
Digne qu'un grand monarque en garde la mémoire:
Peut-être à ce sujet cadre-t-il assez bien.

CRÉSUS.

Parle: j'écoute tout d'un zele égal au tien.

ÉSOPE.

En été, que la pluie est chaude et passagere,
Un des rois vos aïeux, chassant avec sa cour,
Vit pleuvoir dans une riviere,
Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
Comme il en témoignoit une surprise extrême;
Seigneur, dit à ce prince un de ses courtisans,
Voilà comme sont vos présens;
C'est de l'eau qui tombe en l'eau même:
Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits,
Semblent être accablés sous ce précieux faix;
Ils en sont si chargés qu'ils n'en savent que faire;
Pendant que tant de malheureux,
A qui votre bonté seroit si nécessaire,
Avec un zele égal n'attirent rien sur eux.
J'ai tort, lui dit le roi, d'en user de la sorte:
Cet avis est utile, et je veux m'en servir.
Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,
Je veux les contenter, et non les assouvir.
En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,

Mes bienfaits partagés deviendront plus communs:
J'en veux faire un peu moins aux uns
Pour en faire un peu plus aux autres.
Seigneur, vos sentimens sont conformes aux siens:
Non content d'enrichir vous accablez de biens ;
Par des soins prévenans votre ame bienfaisante
En répand sur un seul de quoi suffire à trente ;
Et ce qu'un seul obtient, répandu sur chacun,
Vous feriez trente heureux, et vous n'en faites qu'un
Qui de vos propres biens riche comme vous l'êtes,
Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui faites.
Par exemple, seigneur, trente braves guerriers
Qu'on a vus de leur sang arroser vos lauriers,
Au sentier de la gloire encor prêts à vous suivre,
D'un seul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
Par vos ordres exprès je vous parle sans fard ;
Vous le voulez.

CRÉSUS.

Pourquoi t'ai-je connu si tard?
Qu'un monarque est heureux quand un ami fidele
Joint un si grand respect avec un si grand zele !
Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal...

ÉSOPE.

Peut-être à sa maniere a-t-il un zele égal :
Il n'est pas à la cour le premier qui s'oublie,
Et qui devienne sage après une folie.
Combien en a-t-on vu de toutes qualités
Qui, pendant leur jeunesse, imprudens, emportés,

Dans un âge plus mûr dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, seigneur, de signalés services ?
Rendez-lui vos bontés : sensible à ce bienfait
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le ciel à ce propos me suggere une fable
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable :
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen ;
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien si ma fable est frivole.

CRÉSUS.

J'écoute, souviens-toi de me tenir parole.

ÉSOPE.

LE LION ET LE RAT.

Un lion endormi s'éveillant en sursaut
Rencontre un rat sous sa patte ;
Comme un lion est fier, et qu'il a le sang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour appaiser son courroux,
Le rat que la crainte glace
Se prosterne à ses genoux,
Et d'un ton suppliant lui demande sa grace :
L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi,
Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire ;
Et la clémence d'un roi
Éternise sa mémoire.
Si vous avez la bonté

De me conserver la vie,
La prodiguer partout pour votre majesté
Sera ma plus forte envie.
Le lion généreux, mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En poursuivant une proie
Trois ou quatre jours après,
Le lion pris en des rets
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie:
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe
En vain dans ce péril il attend du secours:
Quand le destin nous menace
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le rat seul d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail est le nœud gordien;
Et par bonheur tout succede si bien,
Tant de fortune à son zele s'accorde,
Que du lion captif il brise le lien

Pour le récompenser de sa miséricorde.
Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices:
Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.

Eh bien! seigneur, mes vœux seront-ils exaucés?
Vous ne répondez rien.

CRÉSUS.

C'est te répondre assez.
Le lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse:
Je dois, roi comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien,
Puisqu'il est ton ami je veux être le sien.

ÉSOPE.

Seigneur!...

CRÉSUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand trop long-tems attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.
Fais-moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
Iphicrate, autrefois l'ornement de la cour,
Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
Va te rendre visite, et les dieux te l'envoient.
Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru;

Mais apprends sa foiblesse; il n'a jamais rien cru :
C'est le cœur le mieux fait que le ciel ait vu naître,
L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître ;
Généreux, magnifique, affable, officieux;
Pour tout dire, accompli s'il pouvoit croire aux dieux.
Il vient: de son erreur fais-lui voir l'injustice.
Je l'aime, et c'est à moi que tu rendras service.

SCENE III.

IPHICRATE, ESOPE.

IPHICRATE.

Monsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin
Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
Après un long service en différentes guerres,
Relégué par la paix dans une de mes terres
Où, sans ambition, sans amour, sans desir,
Je préfere l'étude à tout autre plaisir;
Tout ce que j'ai d'amis qui m'y rendent visite
M'ont tant parlé de vous et de votre mérite,
Qu'ayant vu ce matin qu'il faisoit un beau jour,
J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour;
Et je suis si content d'avoir cet avantage
Que mon plaisir paroît jusque sur mon visage.

ÉSOPE.

Si vous en exceptez la rareté du fait,
J'ignore quel plaisir ma figure vous fait;

Pour me bien définir je ne sais point de phrase.

IPHICRATE.

Je viens pour la liqueur, et non pas pour le vase.
Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui;
Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui;
Et je croirois lui faire une injustice extrême
Si je ne le voyois par son mérite même.

ÉSOPE.

Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
Ne le devrois-je pas à la bonté des dieux?

IPHICRATE.

Des dieux? bon!

ÉSOPE.

Comment bon?

IPHICRATE.

Eh quoi! vous qu'on renomme,
Vous avez la foiblesse et l'erreur d'un autre homme!
Vous croyez donc devoir votre mérite aux dieux?

ÉSOPE.

Avant que vous et moi nous nous expliquions mieux,
Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être?

IPHICRATE.

On me nomme Iphicrate, et vous m'allez connoître:
Je ne sais ici bas d'autre félicité
Que dans une flatteuse et douce volupté;
Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête,
Et qui pour des plaisirs peu durables et faux,

Cause presque toujours de véritables maux.
J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme;
Appuyer l'innocent contre l'iniquité;
Briller moins par l'esprit que par la probité;
Du mérite opprimé réparer l'injustice;
Ne souhaiter du bien que pour rendre service;
Être accessible à tous par son humanité:
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ÉSOPE.

Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
A suivre une si juste et si charmante route:
Je ne vous cele point que je suis enchanté
De cette délicate et pure volupté;
Je rends graces aux dieux...

IPHICRATE.

Eh quoi! les dieux encore?
Laissez là ces beaux noms que le vulgaire adore;
Peut-on être si foible avec tant de raison?

ÉSOPE.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des dieux?

IPHICRATE.

Moi! non;
Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense.

ÉSOPE.

Vous le conjecturez avec peu d'apparence:
Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire?

IPHICRATE.

Moi?

Sur quoi vous fondez-vous pour en croire?

ÉSOPE.

Sur quoi

J'ai, vous n'en doutez pas, pour moi le plus grand nom

IPHICRATE.

Il est vrai; mais qui marche à tâtons et dans l'ombre,
Qui bronche à chaque pas, chancelle à chaque point,
Et qui les craint si peu, que c'est n'en croire point.
Les dieux doivent leur être aux foiblesses des hommes

ÉSOPE.

Ne convenez-vous pas que vous et moi nous sommes?

IPHICRATE.

Sans doute.

ÉSOPE.

Croyez-vous que nous venions de rien?
Mon pere avoit son pere, et son pere le sien;
Et que nous parcourions mes aïeux ou les vôtres
Il en faut un premier d'où soient venus les autres:
Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
Eh! qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là?
Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ÉSOPE.

Peut-il être éternel et sujet au trépas?

Il commence et finit, vous ne l'ignorez pas :
Tout être dépendant vient d'un être suprême;
Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
Jetez les yeux partout, l'air, la terre, les eaux,
Le ciel où jour et nuit brillent des feux si beaux;
L'ordre toujours égal des saisons, des planetes,
Prouve par quelles mains elles ont été faites.
Vous qui paroissez être homme ferme, esprit-fort,
Parceque d'un peu loin vous croyez voir la mort,
Si par quelque accident, maladie ou blessure,
Dans une heure au plus tard votre mort étoit sûre,
Penseriez-vous des dieux ce que vous en pensez?
Et pour n'y croire pas seriez-vous ferme assez?
Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

Si je devois mourir dans une heure?

ÉSOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
Est un peu délicate, et je ne sais pas bien...

ÉSOPE.

Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous rien?
Vous et tous vos pareils qui semblez intrépides,
A l'aspect de la mort vous êtes si timides,
Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
Mille de cris perçans importunent les dieux:

S'il vous falloit mourir que croiriez-vous?

IPHICRATE.

Peut-être
Que mon cœur combattu par la peur du non-être...

ÉSOPE.

Eh! monsieur, le non-être est ce qu'on craint le moins
La peur d'être toujours cause bien d'autres soins:
Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
Mais, sans nous écarter, répondez-moi, de grace:
Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard
Que croiriez-vous? parlez sans énigme et sans fard.

IPHICRATE.

Sans énigme et sans fard! Je ne suis pas un homme
Qui par le nom d'athée aime qu'on me renomme;
Je ne dispute point pour vouloir disputer;
Je cherche à m'éclaircir et non pas à douter.
Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
A flotter dans le trouble et dans l'incertitude;
Et chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille;
Je l'ai vue à l'assaut de plus d'une muraille,
Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer
Ni de croire des dieux, ni de les implorer.
Peut-être ma carriere approchant de son terme,
Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme,
Et que si dans une heure au plus tard je mourois,
Plus juste, ou plus craintif, je les implorerois.

Eh ! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure?

ÉSOPE.

Votre raison alors sera-t-elle meilleure?
Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez?
Saurez-vous sur ce point plus que vous ne savez?
Seront-ce d'autres dieux? ou sera-ce un autre homme?
Pouvez-vous ne rien croire et dormir d'un bon somme?
De la vie à la mort il s'agit d'un instant:
Et que peut-on risquer qui soit plus important?
Qui dit dieux dit vengeurs; et leur foudre...

IPHICRATE.

Au contraire,
Qui dit dieux dit clémens; un remords bien sincere
Arrête en expirant leur foudre prête à choir.

ÉSOPE.

Eh ! ce remords sincere est-on sûr de l'avoir?
Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
Le repentir est foible autant que le malade.
Je vais, non vous prouver, mais vous faire entrevoir
Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir;
Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent
Ne sont pas assurés que les dieux les écoutent.
Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin?

IPHICRATE.

Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin?
Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire
C'est de m'ouvrir votre ame et de ne me rien taire.

ÉSOPE.

LE FAUCON MALADE.

Un faucon qui croyoit les dieux muets et sourds,
Étant à son heure derniere,
D'un lamentable ton sollicita sa mere
D'aller en sa faveur implorer leur secours.
Mon enfant, lui dit-elle en mere habile et sage,
Pendant que tu te portois bien
Tu disois qu'ils ne pouvoient rien;
Ils ne peuvent pas davantage.

C'est presque ainsi que l'homme en use envers les dieux
Pour en croire il attend qu'il soit malade, ou vieux:
Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive
Il les croit impuissans, voyant leur foudre oisive;
Et pour les appaiser fait des cris éclatans
Quand ils sont fatigués et qu'il n'en est plus tems.
La clémence des dieux, dont on voit tant de preuves,
Est semblable à-peu-près à ces paisibles fleuves
Qui n'ont pu résister au tems rude et fatal
Qui tient leurs flots captifs sous un mur de crystal;
Jusques à certain poids, qu'on y passe et repasse,
On est en sûreté sur leur épaisse glace:
Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous nos pas;
Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.
Voilà ce que je croi.

IPHICRATE.

Monsieur, cessons, de grace;
Ce discours vous fatigue autant qu'il m'embarrasse.
A lutter contre vous j'applique en vain mes soins:
Si vous ne m'abattez vous m'ébranlez au moins.
Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire?
Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce croire?
A parler sans contrainte et d'un cœur ingénu,
Quel dieu, hors la Fortune, à la cour est connu?
Pour peu que l'on y prie on est toujours en garde;
On observe avec soin si le prince y regarde;
Et lorsque par hasard on rencontre ses yeux,
C'est lui que l'on invoque encor plus que les dieux.
Adieu. Je sors d'ici plein de votre mérite.
Souffrez que je vous rende encore une visite.
Je crois, par les efforts que vos bontés feront,
Si mes yeux sont fermés qu'enfin ils s'ouvriront.
Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ÉSOPE.

Non, monsieur, je saurai vous en sauver la peine;
Et je vous promets bien, pour vous faire ma cour,
Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

Vous, monsieur? plût aux dieux, que je commence à croire
Que vous me voulussiez accorder cette gloire!
C'est un endroit riant dans la belle saison;
Les ondes du Pactole entourent la maison;
On y voit d'un-coup d'œil le printems et l'automne,

Les richesses de Flore et les dons de Pomone;
Et je ne vous dis pas le plaisir que j'aurai
De vous y recevoir le mieux que je pourrai.
Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
Adieu.

SCENE IV.

ESOPE.

Que de clartés, hors la plus nécessaire!
Et que d'honnêtes gens à la cour aujourd'hui
Ont la même foiblesse éclairés comme lui!

SCENE V.

ÉSOPE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Bon jour, monsieur.

ÉSOPE.

Bon jour; que voulez-vous, madame?

LÉONIDE.

Eh! monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni sœur,
Qui jamais aient été madame, ni monsieur.
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave;
La Thrace est mon pays, et j'y suis née esclave:
Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,

Qu'en m'appelant madame on se moque de moi.

ÉSOPE.

Eh bien ! ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile?
Qui vous fait de si loin venir en cette ville?
J'écoute les raisons sans distinguer les rangs,
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands :
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence;
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-tems?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma disgrace
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace;
J'ai bien pris de la peine et bien fait du chemin
Pour ne trouver au bout que mépris et chagrin.

ÉSOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure?

LÉONIDE.

Oui, monsieur, et sans doute une qui m'est bien dure.

ÉSOPE.

Et de qui?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu;
De Rodope.

ÉSOPE.

Rodope! elle qui plaît, qui brille;

Rodope, dites-vous?

LÉONIDE.

Eh! bons dieux, quelle fille!
Elle vient de me faire un si cruel affront...

ÉSOPE.

Elle? Rodope?

LÉONIDE.

Un jour les dieux l'en puniront;
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ÉSOPE.

Holà! quelqu'un.

SCENE VI.

ÉSOPE, LÉONIDE, LICAS.

ÉSOPE, *à Licas.*

Voyez si Rodope est chez elle:
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder;
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

SCENE VII.

ÉSOPE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Cachez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,

Mon cher monsieur; je l'aime, et quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisois tort j'en aurois du regret,
Je le sens bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chere?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue en suis-je moins sa mere?

ÉSOPE.

Vous, sa mere?

LÉONIDE.

Oui, monsieur; si cet aveu lui nuit,
Je consens avec joie à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée et cru sa mort certaine,
Un marchand de Sardis qui vint à Clazomene,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours, j'arrive, et fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoît sa mere;
Et contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin.
Pardon si jusqu'à vous ma douleur est venue.

ÉSOPE.

Rodope est votre fille et vous a méconnue!
Est-il bien vrai? vos yeux en sont-ils les témoins?
Et n'y mêlez-vous rien ou du plus ou du moins?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage?

LÉONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche; en faut-il davantage?

Elle a peur que ma vue infecte sa maison:
C'est tout.

ÉSOPE.

La pauvre femme a peut-être raison.
Rodope n'est pas seule en sa bonne fortune
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait ennobli sa race,
En l'avouant pour pere on croit lui faire grace;
Et qu'un riche marchand fasse un fils conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encannailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.
Ce n'est pas envers vous tout-à-fait même chose;
Rodope de son sort elle seule est la cause;
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LÉONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir?

ÉSOPE.

Non:
Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie;
Eh! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie!
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

ESOPE, LÉONIDE, LICAS.

LICAS.

Rodope suit mes pas, et va se rendre ici;
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ÉSOPE, *à Licas.*

Conduisez cette femme à la chambre prochaine,
Et sur-tout ayez soin de la placer si bien
Que de tous nos discours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entends de Rodope m'étonne.

SCENE IX.

ESOPE, RODOPE.

RODOPE.

Je viens savoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ÉSOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sûre que vos momens sont plus chers que les miens.
Que vous plait-il?

ÉSOPE.

Vous dire une fable nouvelle,

Que bien des courtisans m'ont paru trouver belle;
Mais étant la plupart ou flatteurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une fable instruise, plaise, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche:
Si le vôtre s'émeut je serai satisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait,
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ÉSOPE.

C'est ce que je demande et de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET LA SOURCE.

Un fleuve, enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la source
Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
Ingrat! lui dit la source, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnois mal ma tendresse et mes soins!
Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins.

Eh bien! de cette fable avez-vous l'ame émue?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue?
Vous pleurez!

RODOPE.

Est-ce à tort? je suis au désespoir!

J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à des chimeres vaines,
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines.
Semblable au fleuve ingrat, né d'un foible ruisseau,
Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une esclave étrangere,
Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mere.

ÉSOPE.

Vous Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas,
Eh bien ! m'a-t-elle dit en versant quelques larmes,
Rassurez-vous, Rodope, et n'ayez point d'alarmes:
Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres aïeux
Je venois vous prier de me fermer les yeux,
Et croyois que le sort, lassé de me poursuivre,
Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre:
Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
Tout ce que je demande est de mourir en paix.
Adieu. La pauvre femme à l'instant est sortie,
Et pour s'en retourner est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des dieux, qu'on me rende ma mere,
Plus elle est malheureuse, et plus elle m'est chere:
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.

Calmez l'émotion où me met votre fable.

ÉSOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, est-il croyable?

RODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mere ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême:
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-tems.

ÉSOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends?
Ne me faites-vous point une promesse vaine?

RODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours.
Ma mere à qui tout manque a besoin de secours;
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ÉSOPE.

J'entrevois dans ce zele un peu de bienséance,
Un amour tendre et pur ne vous fait point agir;
C'est la crainte du blâme et la peur de rougir:
Votre faute est secrete, et deviendroit publique;
Et la nature agit moins que la politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris désespéré, confus,
Quelque rudes qu'ils soient, en mérite encor plus;
Soupçonnez d'artifice un repentir sincere,
Je ne me plains de rien que des maux de ma mere;

Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours:
Ce que je sens pour elle est si pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture et le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funérailles.
Adieu.

SCENE X.

RODOPE, ÉSOPE, LÉONIDE, LICAS.

LÉONIDE, *à part.*

Ce que j'entends me perce les entrailles;
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.
(*haut.*)
Venez, ma chere fille...

RODOPE.

Eh! ma mere, est-ce vous?
Après ce que j'ai fait puis-je vous être chere?
Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa mere?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour!

ÉSOPE.

Je vous ai fait pleurer, et je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rodope; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte:
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.

Dans votre appartement conduisez-la vous-même.
Ayez pour votre fille une tendresse extrême.
Et vous, à l'avenir soumise à son aspect,
Ayez pour votre mere un extrême respect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zele
Ce soir je vous convie à souper avec elle;
Satisfait de l'entendre et ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, LAÏS.

LAÏS.

Au plus riche des rois vous voilà presque unie ;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie,
Et dans un beau fauteuil assise à son côté
Votre altesse demain deviendra majesté.
Le ciel à votre sang devoit ce privilege ;
Mais moi, madame, moi, demain que deviendrai-je ?
Je voudrois bien...

ARSINOÉ.

J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien ;
Mais j'y vois un obstacle...

LAÏS.

Eh ! quel est-il ?

ARSINOÉ.

Rodope.

Elle a fait ce matin sa paix avec Ésope :
Tu sais en quelle estime il est auprès du roi ;
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAÏS.

Qui ? lui, madame ?

ARSINOÉ.

Ésope est né dans l'indigence;
Mais , Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui?
Ésope sans naissance est dans une posture...

LAÏS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure ?
Je renonce à vos biens si le plus grand de tous
Consiste à me donner Ésope pour époux :
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connois-tu bien Ésope?

LAÏS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope;
De son hideux aspect on est d'abord frappé :
Hors l'esprit qu'il a droit il a tout éclopé ;
Et quoique sa morale ait des traits admirables ,
L'hymen n'est pas un dieu qu'on repaisse de fables.
En un mot , quelque époux qui me soit destiné ,
Je le veux , si je puis, bien conditionné,
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Ésope a l'esprit net, affable.

LAÏS.

L'esprit net, il est vrai; le corps indéchiffrable :
C'est d'une fort belle ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi ? Que ferois-je de lui ?
Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre :
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre;
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie,
De la contagion elle s'est garantie :
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien ;
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente.
Le voici. Justes dieux, détournez un tel coup !
J'aime mieux mourir fille ; et c'est dire beaucoup.

SCENE II.

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAÏS.

ÉSOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec respect me rendre:
Mais enfermé, madame, au cabinet du roi...

ARSINOÉ.

Eh ! qui de vos bontés sait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'hymen du plus grand des monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés qu'à mes foibles appas;
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ÉSOPE.

Eh! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance?
La qualité de reine est due à vos vertus ;
Mais plût aux dieux, madame, avoir pu faire plus!
Je n'oublierai jamais qu'à la premiere vue
Crésus de ma présence eut d'abord l'ame émue,
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible;
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

La colombe qui s'égayoit
Au bord d'une fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien
Que la fourmi l'attrape et regagne la rive.

Quand elle fut hors de danger
Sur le mur le plus près la colombe s'envole;
Un manant à pieds nuds qui la voit s'y ranger
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa fleche la plus fidele
Il alloit lui donner une atteinte mortelle;
Mais la fourmi qui le guettoit,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.

Par la foible fourmi ce service rendu
A la colombe bienfaisante
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eût-on que le plaisir que l'on goûte à le faire.
Épouse de Crésus que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même:
Demain associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

ÉSOPE, *arrêtant Laïs.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit:

Tantôt d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux:
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAÏS.

Moi, monsieur, de Rodope enlever la conquête!
Que diroit-elle? Non, je rends grace à vos soins:
Vous lui convenez plus, et je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincere;
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inspirez guere;
Et vous savez le sort de quantité d'époux
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que vous:
S'il vous faut comme un autre éprouver ce supplice
Je vous honore trop pour en être complice.

ÉSOPE.

Allez: c'est être sage et l'être au dernier point
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez et qu'on vous aime, et vous vivrez contente;
C'est le sort le plus doux.

SCENE III.

ÉSOPE, CLÉON.

CLÉON.

Eh! bonjour, mon patron:

Baisez-moi, je vous prie, encore une fois; bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde:
Vous ferez, j'en suis sûr, l'épitaphe du monde;
Jamais homme à mon gré ne se porta si bien.

ÉSOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLÉON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter et me rendre justice?
M'en offrir un moyen c'est flatter mon desir:
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause:
Rien ne m'est plus sensible et ne me touche tant
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLÉON.

J'ai tablé là-dessus, et viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, et j'en sais la manœuvre;
Expert en ce métier je distingue d'abord
D'une armée ennemie et le foible et le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille;
Et pour m'aider sous-main à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon patron, que je jette les yeux.
Je vous préfere à tous, tant je vous crois fidele.

ÉSOPE.

Pour le couler à fond? la préférence est belle:

Pourquoi chercher à nuire à ce brigadier-là?

CLÉON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a.
J'en sais un, avec vous je m'explique sans feindre,
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre:
Fier sans être orgueilleux, doux sans être soumis,
Estimé des soldats et craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vus de long-tems à la cour où nous sommes:
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au roi.

ÉSOPE.

Eh! quel est, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLÉON.

Moi.

ÉSOPE.

Vous?

CLÉON.

Oui: je vous surprends de ce que je me nomme?
Eh! qui sait mieux que moi que je suis habile homme?
La modestie est belle enchâssée à propos;
Mais hors de son endroit c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi; je sais un peu la carte:
Quand on a mes talens rarement on s'écarte;
Me proposer au roi ce sera le ravir.

ÉSOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir;
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie.

Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet officier
Pour obliger Crésus à le disgracier?
Parlez-moi d'élever et non pas de détruire:
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLÉON.

Il est permis, parbleu, d'obliger ses amis;
Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ÉSOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux:
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLÉON.

Bon! c'est bien à la cour que l'on a du scrupule!
On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule.
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet
Pour y mettre à profit les faux-pas qu'on y fait;
Et pourvu qu'à son but un courtisan arrive,
On l'applaudit toujours quelque route qu'il suive.
Aller à la fortune est mon unique fin.

ÉSOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an j'ai dédié mes fables,
Se fait lire avec soin le matin et le soir
Celles que sans foiblesse un grand roi peut savoir;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,

Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur si les rois en usoient tous ainsi!
L'envie au désespoir honteusement réduite
De leurs paisibles cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez.

LE LION DÉCRÉPIT.

Le lion accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de courtisans
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zele.
Le loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé renard, plus adroit que le loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au roi des animaux,
Et d'un ton assuré: « Vous voyez, dit-il, sire,
Des sujets de votre empire
Le plus sensible à vos maux;
Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles
Qui ne partent souvent que d'un zele affecté,
Je cherchois des secrets utiles
Pour le soulagement de votre majesté:
Elle est hors de péril, et l'état hors de crainte.

La peau d'un loup écorché vif
Est un remede aussi prompt qu'effectif
Pour ranimer votre chaleur éteinte ».
Son attente eut un plein effet :
On écorche le loup, on en couvre le sire ;
Et ceux qui du renard l'avoient ouï médire
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les courtisans qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire?
Si par la calomnie un homme a réussi,
Cent pour un tout au moins s'y sont perdus aussi.
Je sais bien qu'à la cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parens, maîtresses :
A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau ;
Mais je sais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître
On cherche à mériter le poste où l'on veut être;
Et si de vos aïeux vous avez les vertus
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus:
C'est la plus juste voie et la plus raisonnable.

CLÉON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une fable?
Le bon ami!

ÉSOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, et c'est vous qui criez.
Je ne murmure point que pour votre service

Vous me sollicitiez à faire une injustice;
Et vous murmurez, vous, qui me la proposez,
De ce qu'à vos desirs les miens sont opposés.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse?

CLÉON.

Vous ne voulez donc pas me servir?

ÉSOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLÉON.

Savez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître?

ÉSOPE.

Oui;
Vous avez des aïeux dont la gloire est insigne:
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne;
Tâchez...

CLÉON.

Point de leçons; je suis, graces aux dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ÉSOPE.

Je le crois: j'ai de l'âge et n'ai point de science;
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre et partout la générosité
Est ce qui sied le mieux aux gens de qualité;

Et quiconque est formé d'un sang comme le vôtre
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLÉON.

Parlons net: mon dessein est de perdre Ariston;
Voulez-vous m'y servir?

ÉSOPE.

Pour cela, monsieur, non:
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amene,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLÉON.

Eh! vous figurez-vous, mon cher petit monsieur,
Qu'un ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lorsqu'à vous encenser tant de monde travaille
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ÉSOPE.

Non; qui feroit ce projet
Auroit assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entiere
Je vous ai combattu d'une honnête maniere;
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde,
Je le sais; mais le ciel, propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les grands qui n'ont pas l'ame grande,

Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur sang
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands et les petits viennent par même voie;
Et souvent la naissance est comme la monnoie:
On ne peut l'altérer sans y faire du mal,
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un soldat comme vous s'imagine peut-être...

CLÉON.

Je ne suis point soldat et nul ne m'a vu l'être;
Je suis bon colonel, et qui sers bien l'état.

ÉSOPE.

Monsieur le colonel qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance et contre la justice.

CLÉON.

Adieu, monsieur: bientôt... je ne m'explique pas.

SCENE IV.

ÉSOPE.

Peut-on être si noble avec un cœur si bas!
On dit que la noblesse a la vertu pour mere;
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guere;
Et pour un qui l'imite et qui fait son devoir...
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir?

SCENE V.

ÉSOPE, M. GRIFFET.

M. GRIFFET.

Vous voyez un vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses aïeux sans pourtant avoir hâte;
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ÉSOPE.

Ah! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte.
(*à Licas.*)
Hola! s'il vient quelqu'un, on ne me parle point,
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait; point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les fermes;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise
Je me crois le mérite et la vertu requise;
Il ne me manque rien qu'un patron obligeant.

ÉSOPE.

Et quelle est la vertu d'un fermier?

M. GRIFFET.

De l'argent:

Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux, et des veilles stériles.
D'une voix unanime et d'un commun accord,
Les vertus d'un fermier sont dans son coffre-fort;
Et son zele est si grand pour des vertus si belles
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ÉSOPE.

Fort bien; mais croyez-vous y trouver votre compte?
Avez-vous calculé jusques où cela monte?
Toute charge payée y voyez-vous du bon?
Parlez en conscience.

M. GRIFFET.

En conscience? Non;
Mais un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix tant que dure le bail;
Quand il est expiré tout le passé s'oublie;
Avec sa conscience il se réconcilie;
Et libre de tous soins il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez, et que le roi me nomme,
Je doute que la ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit, et de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton vous en serez content;
Votre peine pour moi ne sera point perdue;

Je sais trop quelle offrande à cette grace est due:
Quoi que vous ordonniez tout me semblera bon.

ÉSOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton?
Je trouve cette phrase assez particuliere.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familiere;
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ÉSOPE.

Vous en avez regret, et moi j'en suis ravi.
Pour familiere, non; je vous en justifie:
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

M. GRIFFET.

Le tour du bâton?

ÉSOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'est un certain appas...
Un profit clandestin... Vous ne l'ignorez pas...

ÉSOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ÉSOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux?

M. GRIFFET.

C'est par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.

Que l'on aille d'un grand implorer une grace,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la fasse :
Pour avoir un emploi de quelque financier,
C'est le tour du bâton qui marche le premier ;
On ne veut rien prêter, quelques gages qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre ;
Il n'est point de coupable un peu riche et puissant
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent :
Point de femme qui joue, et s'en fasse une affaire,
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire :
Ministres de Thémis, et prêtres d'Apollon,
Ne font quoi que ce soit sans le tour du bâton :
Et tel paroît du roi le serviteur fidele,
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zele.
Vous êtes dans un poste à le savoir fort bien.

ÉSOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en savois rien.
Je vois par ces effets et ces métamorphoses,
Que le tour du bâton est propre à bien des choses ;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes :
Et pour ne point sortir de la ferme où nous sommes,
Lorsque l'on offre au roi la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point et l'on parle tout haut ;
Cent millions, dit-on ; plus ou moins, il n'importe :
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,

D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant,
Et pour notre patron une somme de tant;
Soit par reconnoissance, ou soit par politique,
C'est l'usage commun qui partout se pratique.
Il n'est point d'intendant en de grandes maisons,
Qui n'ait le même usage et les mêmes raisons;
Quand on y fait un bail de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon,
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton;
Son étymologie est sensible, palpable.

ÉSOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de fermiers, je crois, sont plus intelligens.

M. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens;
Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'état, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ÉSOPE.

Il est vrai: vous voulez le bien public tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon?

M. GRIFFET.

Je dévore.

ÉSOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi j'eus quatre-vingt-deux ans.

ÉSOPE.

Vous avez des enfans et des petits-enfans ?

M. GRIFFET.

Aucun ; je suis garçon. Le ciel m'a fait la grace,
De même qu'au phénix, d'être seul de ma race ;
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu ;
Si bien que ce matin, en consultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cent mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ÉSOPE.

Vous ?

M. GRIFFET.

Moi.

ÉSOPE.

Point d'enfans ?

M. GRIFFET.

Non.

ÉSOPE.

Peste soit du vieux fou !
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse
Pour passer en repos une heureuse vieillesse ;
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, et qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse ?

C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

M. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des fermes;
Directeur, reviseur, caissier, *et cætera:*
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultra;*
Etre fermier.

ÉSOPE.

Eh quoi! n'avez-vous rien à faire
Et de plus sérieux et de plus nécessaire?
La mort, toujours au guet avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre,
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera;
Et vous ne songez point à ce *non plus ultra.*
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable?
Voulez-vous là-dessus écouter une fable?

M. GRIFFET.

Volontiers.

ÉSOPE.

Elle est longue; aurez-vous le loisir?...

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir:
Une fable un peu longue est une double grace.

ÉSOPE.

Vous y verrez des fous dont vous suivez la trace,

Et vous en verrez tant de toutes qualités,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

A l'exemple d'Hercule, un certain téméraire
S'étant fait jour jusque dans les enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers:
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune diable à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conséquence)
Conduisit l'homme partout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tous rangs, de tout âge:
Il n'est profession, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros marchands drapiers, le teint livide et jaune,
Qui, par le calcul des enfers,
De trois quarts et demi faisoient toujours une aune?
Combien de merciers du palais,
Tourmentés d'autant de méthodes,
Que pour flatter le luxe ils lui prêtent d'attraits

Par la multitude des modes?
Que de coîffeuses en lieu chaud,
Pour avoir, au tems où nous sommes,
Coîffé les femmes aussi haut
Que les femmes coiffent les hommes!
Que de cabaretiers, cafetiers et traiteurs;
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente,
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoisonneurs!
Combien de financiers et de teneurs de banque,
Voulant compter le tems qu'ils seront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela!
Combien de grands seigneurs qui d'un devoir austere
D'une dette du jeu s'acquittoient sur le champ,
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'ouvrier ni le marchand!
Combien de magistrats, l'un bourru, l'autre avare,
Que jamais la main vide on n'osoit approcher,
Voyant que de leur tems la justice étoit rare,
Prenoient occasion de la vendre bien cher!
Combien d'avocats célebres,
Qui rendoient noir le blanc par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténebres
Leurs malheureuses clartés!
Si je voulois nommer les fragiles notaires,
Les dangereux greffiers, les subtils procureurs,
Les avides secrétaires

Des nonchalans rapporteurs ;
Et certains curieux galoppeurs d'inventaires,
Qui séduisent l'huissier pour tromper les mineurs:
Si je voulois parler de tant de commissaires
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison ou tort,
Des médecins sanguinaires
Et précurseurs de la mort ;
Enfin si je faisois une liste fidele
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune diable et l'homme
Qui voyoient de l'enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux.
Qui sont ceux-là, dit l'homme, et quel soin les agite?
« Nous sommes, répond l'un d'entre eux,
« Les affligés de mort subite.
« Taisez-vous, imposteur, ou parlez autrement,
Dit le jeune habitant du pays des ténebres;
« Vous mentez aussi hardiment
« Qu'un faiseur d'oraisons funebres.
« Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans,
« Et vous avez eu tout ce tems
« Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
« Vieux, cassé, décrépit, la mort vient et vous prend:
« Après un terme si grand

« Est-il étonnant qu'on meure ?
« Dans le moment que la mort vous surprit,
« Une vétille, un rien occupoit votre esprit ;
« Vous aviez l'œil à tout jusqu'à la moindre rente ;
« Et vous faisiez, quant au surplus,
« L'affaire la moins importante
« De celle qui l'étoit le plus.
« Allez pour jamais, misérable,
« Pleurer d'un tems si cher l'usage si fatal ».
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune diable
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu, vous et moi, quel usage
Vous avez fait du tems pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt-deux ans contiennent dans leur cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours ;
Et de ces jours usés pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au tombeau vous entrez dans la ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin ?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire.
Adieu. Quoique ma fable ait su vous faire rire,
Faites réflexion, en homme prévoyant,
Que c'est la vérité que je dis en riant.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Ésope me trahir ! lui qui me sert si bien !
J'en serois assuré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidele.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zele,
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison ;
Mais il se peut aussi, seigneur, qu'on ait raison:
Et de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui, moi?

Que je sois insensible à ce que je lui doi?
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable,
(Vice le plus honteux dont un roi soit capable)
Soit l'injuste salaire et du zele et des soins
Dont vos yeux et les miens ont été les témoins?
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de celer.
J'ai dû, comme sujet et fidele et sincere,
Vous avertir qu'Ésope avec son air austere,
Qui semble être ennemi de l'argent et de l'or,
A dans une cassette en secret un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries;
Quel argent il possede ou quelles pierreries;
Mais à parler sans haine et sans prévention,
Je crois dans sa cassette au moins un million.

TIRRENE.

Un million! seigneur, il supprime le reste;
Dans la place d'Ésope on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut on étend loin ses droits:
C'est peu d'un million, il en a plus de trois;
L'ambition, seigneur, n'a guere de limites.

CRÉSUS.

Pensez bien l'un et l'autre à ce que vous me dites.
Esope criminel, quels que soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors:

Mais Ésope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRENNE.

Je m'y soumets aussi, seigneur, et par avance
Je soutiens...

CRÉSUS.

Vous direz le reste en sa présence,
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient;
Je l'ai fait avertir, et je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se développe;
Laissez-moi lui parler; je vous l'ordonne.

SCENE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ésope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi:
Je t'en veux croire seul; me trompes-tu? dis.

ÉSOPE.

Moi!
Seigneur, de votre part ce soupçon m'est sensible.
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible:

Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper et vous tromper après ;
Mais d'aucune action je ne me sens capable
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

CRÉSUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu?

ÉSOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiete,
Moi, des secrets pour vous!

CRÉSUS.

Et dans une cassette
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sache pas?

ÉSOPE.

Eh! bons dieux! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin, et que j'en sois la cause?

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ÉSOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser :
J'ai mes raisons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je? et que puis-je penser?
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire?

TIRRENE.

Eh! n'est-ce pas, seigneur, assez vous en instruire?

Que voulez-vous de plus? Interdit et contraint,
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage ;
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une fable à propos ne lui manqueroit pas ;
Mais de sa trahison la preuve est si facile,
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuse, on t'insulte, et tu ne réponds rien.

ÉSOPE.

Que dirai-je, seigneur, que vous ne sachiez bien?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interprete;
L'innocence est timide, et non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ÉCHO.

D'où vient, dit un jour la Trompette,
Qu'il ne m'échappe rien qu'Écho ne le répete ;
Et que pendant l'été quand il tonne bien fort,
Loin de vouloir répondre il semble qu'elle dort?
Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre gronde,
Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner.
Écho de sa grotte profonde

L'entendant ainsi raisonner:
« A tort mon silence t'étonne;
« Je n'hésite jamais à répondre à tes sons:
« Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
« Pour ne répondre pas lorsque Jupiter tonne.
« Aux suprêmes divinités
« Jamais nos respects ne déplaisent;
« Et quand les grands sont irrités
« Il faut que les petits se taisent. »

CRÉSUS.

Parle; je ne suis point irrité contre toi;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi:
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En disant une fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits
Par sa fausse morale il en a tant surpris:
Pendant qu'à vos sujets il débite des fables,
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir!

ÉSOPE.

Eh bien! seigneur, eh bien! il la faut faire ouvrir.
Quoique jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingén. ment qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous:

Vous le voulez savoir, il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire,
Détourner les moyens de sa conviction,
Et peut-être en bijoux sauver un million :
Il peut en un moment faire tout disparoître.

ÉSOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le roi,
(Lui, qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter et qui l'ouvre lui-même.
Heureusement, seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet est celle que voici :
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie ;
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRÉSUS.

Holà !

(*il parle bas aux gardes.*)

Observez bien mon ordre, et ne touchez que là ;
Je vous attends.

TIRRENE.

Seigneur, souvenez-vous du pacte;
La parole des rois jamais ne se rétracte.

CRÉSUS.

Quand il en sera tems je m'en souviendrai bien:
Ésope criminel, c'est à vous tout son bien :

Et, pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre,
Vous calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puissance au moins trois millions.
Ne me déguise point ce que je puis connoître;
Es-tu riche?

ÉSOPE.

Moi, riche! Eh! demandé-je à l'être?
Loin que le bien, seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protege,
Tel que je suis venu tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé
Comme on voit un beau songe après être éveillé:
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur-le-champ découvrir le contraire;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche et vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.
LES GARDES, *qui reviennent.*

CRÉSUS.

C'est ton trésor, Ésope; avant qu'on l'ouvre,

Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais-m'en, je t'en conjure, un sincere détail:
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'est rude et me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence;
Et je ne puis, seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai:
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, seigneur, à nous tenir parole?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRÉSUS.

Eh bien! puisqu'on m'y force il y faut consentir.
Ouvrons. Ciel! quel spectacle est-ce ici que l'on m'off
Gardes.

UN GARDE.

Seigneur?

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

(*On n'y trouve que l'habit d'Esope quand il étoit esclave.*)

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

ÉSOPE.

Oui, seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher
C'est l'habit que j'avois, quand par un sort propic
Il vous plut me choisir pour me rendre service;
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité;

Qu'inventa la pudeur, et non la vanité;
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie;
Et que je redemande à votre majesté
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasibule et Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens:
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout tems.
Quelque soin qu'il se donne, et quelque bien qu'il fasse,
Quel ministre est aimé pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carriere il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite.
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la cour, moi qui ne suis, seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flatteur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non; tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit? et qu'en voulois-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être
De ma foible raison je n'étois pas le maître;
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,

Je gardois ce témoin de ma misere extrême;
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor: quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor, sans doute,
Puisque lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.
Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, seigneur, s'ils faisoient même chose,
Sachant ce qu'ils étoient, et voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont!

CRÉSUS.

Eh bien! mes vrais amis que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole?
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent;
Mais de vous pardonner je me sens incapable
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité.
Ésope plus tranquille aura plus d'équité:
Sûr qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.

Aux gardes.

Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Ésope aucun n'entre ou ne sorte,
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

SCENE IV.

ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ÉSOPE.

A votre tour, messieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire
Qu'une fable à propos eût été nécessaire;
Je vous ai crus. Voyons pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire?

TIRRENE.

Et que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire?
Plus tous vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abattus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie;
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès:
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse?

ÉSOPE.

Il est vrai, j'oubliois à vous en rendre grace;
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son roi?
Ayant su qu'un trésor que l'on disoit immense
Pouvoit de ce monarque affoiblir la puissance,

Pour ne le pas trahir nous avons cru devoir
En fideles sujets le lui faire savoir:
Par bonheur pour l'état ce sont des impostures;
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être à l'envi
Par tous vos successeurs exactement suivi!
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre:
Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre.
Par une loi sévere entre Crésus et nous
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous;
Mais c'est un foible appât pour une ame si haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'est pas grand ce n'est pas votre faute;
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

Par un homme en courroux la puce un jour surprise,
Touchant pour ainsi dire à son moment fatal,
Lui demanda sa grace, et d'une voix soumise,
« Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal ».
« Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
« Dit l'homme; cependant n'espere aucun pardon;
« Tu m'as fait peu de mal; mais j'en sais la raison,
« C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable et que j'eusse eu du bien,

Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande;
Et mon honneur...

SCENE V.

ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, UN GARDE.

UN GARDE.

Rodope est là qui vous demande;
Nous n'avons sans votre ordre osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer:
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

ÉSOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

Ma mere attend votre ordre, et je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous:
Il est tard.

ÉSOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux:

Mais qu'à la cour, Rodope, on est près du naufrage!
Trasibule et Tirrene, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, et nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi-bien que la vôtre;
Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux:
Une faute impunie en fait commettre deux;
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course:
Et, pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRÉSUS, ÉSOPE, ARSINOÉ, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Eh bien! Esope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craind
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, seigneur, encor rien prononcé.

Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense
Sous le nom de justice useroit de vengeance;
Et que, de ma rigueur bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRÉSUS.

Te désavouer! moi? qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi-même?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ÉSOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, seigneur, je les y pousse.
Un outrage est sensible, et la vengeance est douce.

CRÉSUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ÉSOPE.

Me la permettez-vous?

CRÉSUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi; tu le peux, tu le dois; je l'ordonne.

ÉSOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussé-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, seigneur, à le reprendre:
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie

De l'emploi que j'occupe une imprudente envie.
Un ministre honnête homme et qui fait son devoir
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir :
Quoiqu'avant le soleil tous les jours il se leve,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix ni treve ;
Et durant la nuit même attentif à prévoir,
Le repos de l'état l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur ;
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRÉSUS.

Non, je prétends au moins que leurs biens t'appartiennent.

ÉSOPE.

Que voulez-vous, seigneur, que sans biens ils deviennent?
Être de qualité sans du bien, c'est un sort
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable.
La vengeance facile est honteuse et blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien
De pouvoir me venger et de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les rois, comme les dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah ! c'en est trop. Seigneur, quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Esope étonnés et confus,

Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, seigneur; de son bien avides l'un et l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ÉSOPE.

Non, laissez-moi, seigneur, acquérir deux amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, seigneur, leur grace pour salaire:
C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un roi doit toujours récompenser en roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes,
Leur crime n'est-il pas expié?

CRÉSUS.

Tu me charmes.
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.
Trasibule, Tirrene, Esope vous pardonne,
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne:
Quel sujet fut jamais plus utile à son roi?
(*à Arsinoé.*)
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zele me donne
De vous sacrifier Argie et sa couronne;
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens,
Que de me voir un jour maître des Phrygiens.

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice!
D'Esope à qui je dois cet important service,

Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Eh! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne sais qu'un plaisir que je lui puisse faire.
Comme à toute ma cour Rodope a su lui plaire,
Et je veux que demain au même autel que nous...

ÉSOPE.

Nous avons, elle et moi, trop de respect pour vous;
Et le ciel entre nous, seigneur, met trop d'espace
Pour oser accepter une pareille grace:
Ce seroit un orgueil inexcusable à moi
De joindre mon hymen à celui de mon roi.
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rodope...

SCENE VIII.

CRÉSUS, ÉSOPE, ARSINOÉ, RODOPE, ATIS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le peuple ému demande à voir Esope.
On répand dans Sardis des bruits confus et sourds,
Que pour sa récompense on attente à ses jours.

CRÉSUS.

A ce peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton hymen je te laisse le maître;
Mais pour moi, c'est un terme assez long que demain.

ÉSOPE.

Unissez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puissiez-vous, tout un siecle oubliés par les Parques,
De la faveur des dieux sans cesse avoir des marques !
Et puissent vos enfans, aimés et craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands rois que vous !

FIN D'ÉSOPE A LA COUR.

EXAMEN

D'ÉSOPE A LA COUR.

Cette comédie étoit d'un genre absolument nouveau, et l'auteur avoit à surmonter deux grandes difficultés. D'abord, pour exécuter le projet de développer un caractere tel que celui d'Ésope il falloit inventer une espece d'intrigue qui n'eût rien de compliqué, et qui laissât les moyens de présenter l'ensemble de la doctrine du fabuliste. La crainte de fatiguer le spectateur, qui, dans l'art dramatique, cherche beaucoup plus son plaisir que son instruction, devoit rendre le poëte très réservé sur les leçons qu'il vouloit lui donner. Il ne pouvoit trop s'appliquer à déguiser l'aridité de la morale par l'amusement qui résulte de la variété des caracteres et de la maniere de les offrir: son plan, quoique très simple, devoit inspirer assez d'intérêt pour qu'on ne s'apperçût pas de la multitude des digressions et du retour continuel des mêmes moyens. La seconde difficulté, beaucoup plus forte, étoit de composer des fables et de les faire réciter au théâtre au moment où celles de La Fontaine commençoient à se graver dans la mémoire de tous les amateurs de la poésie françoise.

Boursault eut le bonheur de surmonter ces obstacles. Esope à la cour se trouve en butte aux intrigues de ceux

qui veulent lui faire perdre la faveur dont l'honore Crésus; dans la place éminente qu'il occupe il est entouré d'une foule de petits ambitieux qui cherchent à le faire servir d'instrument à leur élévation: il n'oppose aux premiers qu'une conduite irréprochable, une noble franchise, et une fermeté qui se cache sous les traits de la plus douce indulgence; il éconduit les autres sans dureté, et leur donne dans ses apologues des leçons dont il s'efforce de les faire profiter. Le danger qu'il court à la fin de la piece, la maniere dont il se justifie, sa bonté à l'égard de ses dénonciateurs, forment le dénouement le plus intéressant que l'auteur pouvoit donner à un ouvrage de ce genre.

Boursault sentit que dans sa piece les fables d'Ésope devoient avoir un tour particulier. La Fontaine, travaillant pour tous les lecteurs, s'applique à tirer de l'apologue des maximes générales qui sont d'une utilité égale pour les différentes classes de la société; il varie à l'infini les moyens d'amuser et d'instruire: tous les tons lui sont permis; il ne craint pas les détails et les digressions; sa narration attache sans cesse, soit par la naïveté qui dérobe l'austérité de la doctrine, soit par la vérité inimitable des peintures, soit par l'importance comique donnée aux caracteres des animaux: outre l'impossibilité où se trouvoit Boursault de marcher avec succès sur les traces du fabuliste, il avoit encore un autre motif de ne pas le prendre pour modele; l'apologue dans une comédie devoit moins renfermer une moralité applicable à tout le monde, qu'une leçon directe pour l'interlocuteur; une leçon aussi claire que

précise; et tous les ornemens que le génie peut donner à cette sorte de poëme eussent été déplacés dans un ouvrage dramatique: Boursault choisit donc très judicieusement le parti que lui suggéroit sa modestie, et que les regles de la comédie lui prescrivoient; il n'affecta aucune prétention de lutter avec La Fontaine, et donna aux fables d'Ésope un ton particulier qui éloigne toute idée de comparaison.

Ésope à la ville présente plus de scenes comiques qu'Ésope à la cour, et pourroit sous plus d'un rapport lui être préféré. Comme nous l'avons déja observé, le public aime que l'on offre sur la scene les vices et les disgraces de ceux qui occupent les premiers rangs dans la société; il éprouve une certaine satisfaction à étudier le jeu des intrigues que la politique dérobe aux yeux; et, par un retour sur lui-même, il jouit plus en voyant les revers qui ne sauroient l'atteindre, que les malheurs dont il peut être frappé à chaque instant: c'est ce qui explique l'avantage qu'a toujours obtenu Ésope à la cour sur Ésope à la ville.

Une action plus intéressante a peut-être aussi déterminé cette préférence: le public ne perd pas un instant de vue les intrigues tramées par les courtisans pour perdre Ésope. Cette attention soutient sa curiosité. L'épisode de Rodope est extrêmement touchant; le retour de cette femme à des sentimens qu'Ésope a su réveiller en elle fait couler les larmes, et produit une émotion douce qui n'est pas étrangere à la bonne comédie: Terence en avoit donné l'exemple. Toutes les fois que le poëte comique trouve dans la situation

de ses personnages et dans le fond de leurs caracteres les moyens d'attendrir, il ne sort point du genre : c'est ainsi que Moliere a peint les adieux d'Orgon à sa famille lorsque la trahison de Tartuffe l'oblige de fuir ; c'est ainsi que Destouches a représenté le Pere respectable du Glorieux.

Ésope à la cour est écrit avec beaucoup de soin ; la la versification en est élégante et facile. Cette piece reparoît souvent sur la scene, et le succès ne s'en est jamais démenti.

FIN DE L'EXAMEN D'ÉSOPE A LA COUR.

LE MUET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE BRUEYS,

Représentée pour la premiere fois
le 22 juin 1691.

[illegible] personnages et dans le fond de leurs caractères [illegible] l'attendrir, il ne soit point du genre : c'est [illegible] que Molière a peint les adieux d'Orgon à sa [illegible] que la trahison de Tartuffe l'oblige de fuir [illegible] que Destouches a représenté le Père respectable du Glorieux.

Esope à la cour est écrit avec beaucoup de soin ; la [illegible] en est élégante et facile. Cette pièce [illegible] et le succès ne s'en est [illegible]

NOTICE
SUR BRUEYS.

David Augustin de Brueys, naquit à Aix en 1640. Sa famille très ancienne, et dont la noblesse remontoit au regne de Louis XI, avoit embrassé la religion calviniste ; ce qui l'avoit empêchée d'obtenir les honneurs auxquels ses services lui donnoient des droits. Brueys, élevé dans cette religion, se livra avec ardeur à l'étude de la théologie, et cultiva en même tems la belle littérature : ces deux goûts, rarement unis, l'entraînerent à des recherches qui firent bientôt de lui un des hommes les plus savans de son siecle. L'état d'avocat lui parut le plus convenable à sa situation et à ses penchans ; quoique le barreau françois n'offrît pas des occasions fréquentes d'employer les ressources de la grande éloquence, il pouvoit s'en présenter qui fournissent au jeune Brueys le moyen de déployer les talens qu'il avoit cultivés avec tant de soin. Son espoir fut trompé :

il ne trouva que des épines dans la carriere qu'il commençoit à parcourir; et le dégoût qui s'empara de lui le fit renoncer à un travail dont aucun encouragement ne compensoit l'aridité. Une autre cause contribua peut-être encore plus à cette détermination qui décida de son sort.

Une inclination très forte l'attacha à une demoiselle d'Aix; la violence d'un premier amour l'emporta sur l'opposition que ses parens voulurent mettre à une liaison disproportionnée: il se maria malgré eux; et cette imprudence le contraignit à quitter la ville qui en avoit été témoin. Retiré à Montpellier, il mit à profit les vastes connoissances qu'il avoit acquises dans la théologie: son talent pour l'attaque et pour la réplique le fit distinguer dans sa secte; il devint bientôt le membre le plus influent d'un des premiers consistoires de France. A cette époque Bossuet publia son livre de *l'Exposition de la Doctrine de l'église.* Cet ouvrage fameux où toutes les ressources de l'éloquence et du raisonnement se trouvoient employées à la défense de la vérité accabla les protestans. Après le premier mouvement d'admiration

et d'étonnement que produisit ce chef-d'œuvre les ministres reprirent courage, et chargerent Brueys de répondre. Dans l'écrit de son adversaire l'évêque de Meaux crut reconnoître la bonne foi d'un homme qui ne persisteroit pas dans son erreur si l'on parvenoit à l'éclairer. L'estime que lui avoit inspirée la sincérité du jeune théologien détermina donc Bossuet à tenter tous les moyens de le convaincre; ce grand homme préféra généreusement la satisfaction de résoudre en particulier les doutes de Brueys, à la gloire qu'il auroit obtenue par une réponse publique. Dans une correspondance qui s'établit entre eux, les dogmes fondamentaux furent débattus: la victoire ne fut pas long-tems indécise; et le disciple de Bossuet non seulement abjura le calvinisme, mais prit l'engagement de combattre les opinions dont il venoit de reconnoître la fausseté.

L'intérêt n'entra nullement dans la conversion de Brueys. Louis XIV, par une politique respectable puisqu'elle avoit pour but de rétablir la paix dans l'église, mais quelquefois dangereuse dans son application parcequ'elle pouvoit favo-

riser l'hypocrisie, répandoit des graces et des bienfaits sur ceux qui abjuroient la religion protestante. Brueys déclara qu'il ne vouloit avoir part à aucune faveur de la cour. Quoique son peu d'aisance et l'importance de son nom dans le parti qu'il avoit quitté lui donnassent plus qu'à tout autre des droits à la libéralité du monarque, il pria l'évêque de Meaux de refuser tout ce que l'on avoit dessein de faire pour sa fortune et son avancement.

La promesse qu'il avoit faite de défendre l'église catholique ne tarda pas à s'accomplir : dès l'année même de son abjuration il publia deux ouvrages, dont l'un sur-tout intitulé *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestans*, produisit la plus grande sensation. Loin de suivre l'exemple des nouveaux convertis qui portent quelquefois dans les opinions qu'ils viennent d'adopter une exagération blâmable, il combattit les protestans avec beaucoup de modération; le desir de les éclairer parut seul le guider : plein des leçons de son illustre maître, il évita de les irriter par des invectives, et par la révélation des secrets de la secte ; il voulut produire sur eux le

même effet que les instructions de l'évêque de Meaux avoient produit sur lui. On peut considérer comme une singularité bien honorable pour Brueys que les calvinistes ne cesserent pas de l'estimer: ils lui répondirent, mais avec les ménagemens qu'ils crurent devoir à la pureté de ses intentions, et à la modération de son caractere: « Si le livre « que M. de Brueys vient de mettre au jour, dit « Bayle, étoit un de ces livres qu'ont coutume de « faire ceux qui quittent notre communion pour « embrasser celle de l'église romaine, on pourroit « fort justement s'abstenir d'y répondre; car quel « intérêt a-t-on à de simples apologies de quelques « particuliers, et qui ne sont que les raisons des « missionnaires auxquels notre peuple sait ce qu'il « faut répondre? mais ce livre de M. Brueys est « tout autre chose; c'est l'ouvrage d'un homme « éclairé, et qui s'est même rendu célebre parmi « nous en défendant notre parti; outre cela, son « livre est écrit d'une maniere douce, insinuante « et délicate: il est donc de notre intérêt d'exa- « miner si les raisons de M. Brueys ont autant « de réalité qu'elles ont de vraisemblance. »

Peu de tems après sa conversion, Brueys perdit sa femme. Le profond chagrin qu'il éprouva, l'isolement dans lequel il fut plongé, augmenterent son goût pour les études théologiques, qui devenoient pour lui des moyens de distraction. N'ayant point d'enfans, il prit le parti d'embrasser l'état ecclésiastique, qui lui parut le plus conforme à ses occupations habituelles: il reçut de Bossuet l'ordination en 1685, et composa ensuite plusieurs ouvrages de controverse.

Cependant son goût pour la littérature ne s'étoit point affoibli: pendant qu'il étoit laïc, il avoit fréquenté le théâtre françois; et les chefs-d'œuvre de Moliere avoient fait une vive impression sur son esprit. Dans la solitude il essaya de composer des comédies, et ne regarda d'abord ce travail que comme un délassement. Les encouragemens de ses amis lui inspirerent bientôt le desir de faire paroître ses pieces au grand jour; mais son état, ses occupations précédentes, lui prescrivoient une grande réserve. Dans un siecle où les convenances étoient scrupuleusement observées, il eût paru trop singulier qu'un grave théologien com-

posât des ouvrages dramatiques. L'abbé Genêt n'avoit évité le scandale que par l'espece de dignité attachée au genre tragique auquel il s'étoit borné, et par l'extrême décence de ses combinaisons. Brueys, dont le talent étoit porté principalement au genre comique, n'auroit pas été aussi heureux. Il falloit donc que l'auteur trouvât quelqu'un qui consentît à prêter son nom à des ouvrages qu'il ne pouvoit avouer. Palaprat, Toulousain, plein de présomption et de vanité, s'offrit de lui-même pour tirer Brueys de cet embarras.

Ses comédies obtinrent presque toutes beaucoup de succès. Sans avoir le naturel profond et la vigueur comique de Moliere, l'agrément et la facilité de style de Regnard, la vivacité d'intrigue et de dialogue de Dancourt, Brueys se distingua par des peintures vraies, par des caracteres habilement combinés, et par une pureté de morale qui ne s'allie pas toujours avec l'art de la comédie. Fréquentant peu la société, il n'offrit point sur la scene les ridicules du jour; il puisa ses conceptions dans les travers généraux des hom-

mes; et l'étude approfondie qu'il fut obligé d'en faire rendit l'effet de ses pieces plus durable que s'il s'étoit borné à tracer des portraits dont les originaux auroient bientôt disparu. Le Muet, dont Térence lui fournit l'idée, le Grondeur, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, l'Avocat patelin, qu'il tira d'une ancienne comédie, et qui dans un plan très resserré présente des caracteres parfaitement tracés, enfin l'Opiniâtre, piece qui n'est pas restée au théâtre, et que l'on peut regretter, justifient l'idée que nous avons essayé de donner du talent de Brueys.

Lorsque le succès de ses pieces fut décidé, lorsque l'on commença à regarder leur auteur comme un poëte comique distingué, Brueys parut se repentir d'en avoir laissé l'honneur à Palaprat. On n'aura pas de peine à expliquer cette contradiction dans sa conduite; elle résulte de la foiblesse naturelle à l'homme dans tout ce qui peut intéresser son amour-propre; d'ailleurs elle peut paroître excusable si l'on réfléchit à la position où se trouvoit l'auteur: il n'avoit pas été assez discret pour ne confier ses pieces qu'à Pa-

laprat; plusieurs personnes les lui avoient vu composer; tout le mal que devoit lui causer cette infraction aux devoirs de son état étoit fait: il eût été injuste de le priver de la gloire qui pouvoit seule l'en dédommager.

Palaprat eut assez peu de délicatesse pour soutenir qu'il avoit la plus grande part aux pieces de Brueys: sa conduite occasionna dans les journaux quelques éclaircissemens peu favorables pour lui; et quoique l'auteur parlât avec beaucoup de ménagement d'un homme qu'il avoit regardé comme son ami, on ne douta point de la vérité de ses allégations. « Palaprat, « dit un fameux critique, s'étoit autrefois paré « des meilleurs ouvrages de l'abbé Brueys, son « ami: c'est aujourd'hui la corneille dépouillée « de ses plumes postiches; il n'a réellement com- « posé que le Ballet extravagant, le Secret révélé, « le Concert ridicule, les Sifflets, prologue du « Grondeur, et la Perte du tems: ces pieces sont « aujourd'hui abandonnées des comédiens, quoi- « qu'il y en ait deux que le jeu des acteurs a au- « trefois fait un peu réussir ». Les préfaces que

Palaprat a mises au-devant des pieces de Brueys suffiroient seules pour prouver qu'il n'en étoit pas l'auteur; elles sont écrites d'un style boursouflé, et remplies de digressions inutiles. Voici comme il justifie ce dernier défaut: « Sans doute, « dit Palaprat, qu'il y avoit à Toulouse quand « j'y naquis, justement au milieu du dernier « siecle, quelques restes dans l'air de ce nitre, « de ce salpêtre volatil qui formerent l'esprit « d'indépendance et de liberté des anciens Tecto« sages: j'ai l'idée d'avoir lu dans un ouvrage de « notre savant Case-Neuve que cet esprit de li« berté originaire des Pyrénées nous avoit été « porté à Toulouse sur les eaux de la Garonne. « Voilà la source de mon amour pour les digres« sions ». Il y a loin de cet emphase ridicule au naturel et à l'agrément qui distinguent les pieces de Brueys.

Cet auteur s'exerça aussi dans le genre tragique: sa meilleure tragédie est celle de Gabinie; quoiqu'elle soit écrite foiblement elle inspire un grand intérêt: les combats entre l'amour et la religion en forment la partie dramatique, et la conception

principale présente une grande idée ; l'auteur a voulu prouver que la religion chrétienne, s'établissant miraculeusement, n'a eu besoin d'aucun secours humain. Cette idée est développée dans le caractere de Dioclétien, qui, las de persécuter les chrétiens, ne pouvant résister à leur ascendant quoiqu'il ait tout pouvoir sur eux, se retire à Salone pour y trouver un bonheur dont il n'a pu jouir sur le trône. Les tragédies d'Asba et de Lisimachus sont très inférieures à Gabinie.

Brueys mourut à Montpellier, âgé de 83 ans, en 1723.

ACTEURS.

LE BARON D'OTIGNI, pere de Timante et du Chevalier.

LE MARQUIS DE SARDAN.

TIMANTE, amant de la Comtesse.

LE CHEVALIER, amant de Zaïde.

LA COMTESSE.

ZAÏDE, fille inconnue.

UN CAPITAINE DE VAISSEAU.

GUSMAN, valet du Capitaine.

FRONTIN, valet de Timante.

MARINE, suivante de la Comtesse.

LISETTE, suivante de Zaïde.

SIMON.

La scene est à Naples.



LE MUET.

Monsieur, il en retient la moitié.

Acte IV, scene VII. Tome IX.

LE MUET,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN.

OUAIS! mon maître seroit-il déja rentré chez la Comtesse? Il n'y a point d'apparence: il est encore un peu jour, et il n'y veut entrer que de nuit. Il faut l'attendre ici, et faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre les pieds chez cette infidele. Son honneur y est trop intéressé, et l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais. J'entends quelqu'un. Le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long-tems.

SCENE II.

SIMON, FRONTIN.

SIMON.

Bon soir, Frontin; je t'ai vu entrer dans ce palais, et je t'ai suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi? Je n'ai pu encore vendre ta chaîne d'or: crains-tu que je ne te la vole? veux-tu que je te la rende? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc? N'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile!

FRONTIN.

Il faut avouer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure: je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler?

SIMON.

Oui, difficile, Frontin, et plus difficile que tu ne crois.

FRONTIN.

Pécore !

SIMON.

Tiens, déja dans l'hôtellerie où tu m'as mis en attendant que ton maître me prenne, j'ai voulu faire le muet pour m'exercer ; je m'y attrape à tous momens.

FRONTIN.

Butor !

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ses gens ; je ne pus m'empêcher de l'aller quérir moi-même.

FRONTIN.

Ivrogne !

SIMON.

Ce matin encore une servante m'a surpris comptant les heures, parceque j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand !

SIMON.

Si tu savois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie, et puis tout-à-coup ne parler plus !

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup, et que tu as de belles choses à dire !

SIMON.

Oh ! franchement tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ah ! voici tes sots raisonnemens de l'autre jour. Eh ! ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet ; qu'il y a huit jours que je lui en cherchois un ; que n'en trouvant point, je me suis avisé de me servir de toi, à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile, et que personne ne te connoît encore dans Naples ; qu'enfin, par son ordre, je t'ai fait faire l'habit que tu portes ?

SIMON.

Morbleu ! je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sais ce que c'est, mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas comme il a accoutumé de me tenter ; et faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment, si tu avois le sens commun. Entre nous, les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton pays, et les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les orfevres ne disent rien de bon pour toi. Ainsi, quoique ta fausse barbe te déguise

beaucoup, tu ne saurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, et en changeant d'habit comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom et d'habit sont des choses plus aisées à faire que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ah! mon enfant, de toutes les manieres de s'énoncer c'est la plus courte, la meilleure, et la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer, pour le repos de nos oreilles! Vois-tu? les signes ont cela d'excellent, ils sont comme les choses, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé!

FRONTIN.

Courage! Ça, tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis: il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre, par signes, quelles sortes de gens l'auront demandé. Comprends-tu?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah! voyons un peu : quand un homme de robe, un de nos sénateurs, par exemple, aura été au logis, comment le lui feras-tu entendre? (*Simon copie un homme de robe.*) Fort bien, fort bien! Vive Simon. Et un homme d'épée, là, un cavalier d'un bel air? (*Simon copie un homme d'épée.*) Fort mal, fort mal : ce n'est pas ainsi que je t'ai dit. Fi ! on diroit à ton action que ce seroit un archer du prévôt qui l'auroit demandé, et non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut prendre ..(*il lui montre, et Simon l'imite.*) Oui dà, oui dà ; cela n'est pas déja trop mal. Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vu faire; je te l'ai montré. (*Simon imite les révérences d'une femme.*) Oh! fi, fi! Que diantre fais-tu ! voilà des révérences de crieuses de vieux chapeaux. Regarde-moi bien ; remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps. Allons, à toi. (*Simon tâche à l'imiter.*) Eh ! pas mal, pas mal: cela viendra, avec un peu d'exercice. En voilà assez pour le coup : retire-toi. Je ne veux point que mon maître te voie encore. Il ne t'a jamais vu ; mais il te connoîtroit à l'habit. Quand il en sera tems je t'irai quérir. Adieu.

SIMON, *s'en allant.*

Serviteur.

FRONTIN.

Voilà un drôle qui n'est pas encore stylé; si par hasard...

SIMON, *revenant.*

A propos, Frontin, je savois bien que j'avois quelque chose à te demander.

FRONTIN.

Eh! quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, les muets rient, imbécille!

SIMON, *s'en allant.*

C'est assez; je te remercie.

FRONTIN.

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot. Si ma fourberie venoit à être découverte. (*voyant Simon.*) Encore?

SIMON.

Eh! dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets? je n'en ai jamais vu rire?

FRONTIN.

Ah! voici une belle question! Et comment veux-tu qu'ils rient, nigaud? Ils rient comme les autres hommes. (*à part.*) Peste soit du questionneur! Il a tant fait que voici mon maître.

(*à Simon.*) Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voie : au moins, prends bien garde à toi.

SCENE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE.

Ah ! te voilà, Frontin.

FRONTIN.

Oui, monsieur ; il y a même long-tems.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la comtesse m'a donnée. Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé ? (*Simon fait la révérence.*) Ouais ! il marque entendre ce qu'on dit ?

FRONTIN.

Oh ! point, monsieur ; c'est que les bons muets, au mouvement des levres, comprennent ce qu'on veut dire. (*Simon fait une inclination de tête.*) Voilà-t-il pas ? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là...

FRONTIN.

Oh ! je vous le garantis muet, et des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer. Sache

seulement où il sera après soupé pour l'aller quérir, et le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, monsieur ?

TIMANTE.

Non; je te dirai pour qui c'est : j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

SCENE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Eh bien ! monsieur, malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la Comtesse ?

TIMANTE.

Je ne sais.

FRONTIN.

Voilà pourtant cette même porte qu'on vous ferma hier au nez !

TIMANTE.

Hélas !

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir, un moment après, à votre rival !

TIMANTE.

La perfide !

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût cru ce matin? « Oui, « Frontin, dis que Timante est le dernier des « hommes, si je revois jamais cette infidele; si je « remets le pied chez elle, que la foudre, que le « ciel, que la terre...» et cætera. Un petit laquais, pas plus haut que cela, vient vous dire un mot à l'oreille de la part de cette infidele... Adieu mon courroux!... Vous êtes un homme d'une grande résolution !

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi?

TIMANTE.

Non, toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de sentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir que pour lui reprocher sa perfidie.

FRONTIN.

Oh! oh!

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeste!

TIMANTE.

Et ne la revoir jamais après cela.

FRONTIN.

Tudieu!

TIMANTE.

Tu ne le crois point? tu le verras. Elle me fait rappeler; elle voit le tort qu'elle a ; elle veut se justifier: je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira; mais je lui ferai bien voir qui je suis. Hélas! j'ai perdu pour elle les bonnes graces de mon pere; il a tourné toute son affection du côté de mon frere: je risque tout pour elle; mais assurément je ne serai plus sa dupe.

FRONTIN.

Tenez, monsieur, plus vous raisonnerez, plus vous pesterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépêtrer d'elle. Vous savez que je ne suis pas nouveau en ces sortes d'affaires. Je sais qu'en amour ce n'est que soupçons, brouilleries, raccommode-

mens : aujourd'hui guerre, demain treve ; puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé, comme le vôtre, la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire ; mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raison.

TIMANTE.

Va, va, je saurai bien accorder mon amour avec ma raison : mon conseil est pris.

FRONTIN.

Eh ! monsieur, il y a long-tems que l'amour et la raison sont brouillés ensemble : ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préférence?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur : je crois que vous vous plaindrez, que vous vous lamenterez ; mais je crois aussi que puisqu'elle vous fait rappeler, elle compte, à coup sûr, qu'elle vous appaisera.

TIMANTE.

Elle ?

FRONTIN.

Oui, elle.

TIMANTE.

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte ?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment après chez elle ce capitaine de vaisseau, qui ne la quitte point depuis quelques jours?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien! que pourra-t-elle me dire?

FRONTIN.

Je ne sais; mais ce sera elle qui le dira, et vous qui l'écouterez. Tenez, monsieur, figurez-vous qu'elle est présentement devant vous avec tous ses charmes, et qu'elle se justifie; que sa bouche vous parle, que vous oyez le son de sa voix, et que ses yeux vous regardent: n'est-il pas vrai qu'elle a raison?

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Avec cela, si elle s'avise de laisser tomber quelques feintes larmes, en conscience, croyez-vous tenir un seul moment devant elle?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet?

TIMANTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Ne la voyez point; vous y êtes encore à tems; personne ne vous a vu entrer. En tout cas, c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine qui viennent à Naples; vous direz que vous alliez voir le marquis de Sardan : aussi bien cette salle sépare son appartement de celui de la Comtesse. Allons, courage; prenez une belle résolution; n'irritez pas davantage monsieur votre pere : il est si colere de ce que vous refusez la fille du Marquis qu'il est résolu de donner cette même fille, avec tout son bien, à votre frere le chevalier. N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable et d'un beau nom comme le vôtre? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur qu'on ne sauroit faire parler qu'avec des machines, et de qui l'on ne sauroit arracher quatre paroles de suite; un imbécille enfin que votre pere ne vous préféreroit jamais si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout.

TIMANTE.

Je le veux bien; retournons-nous-en sur nos pas.

FRONTIN.

Mais si vous voulez vous en retourner, c'est par-là qu'il faut aller, et non pas par-là. Vous vous approchez toujours de la porte de la Comtesse.

TIMANTE.

Hélas! je ne sais ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis: je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages; je le vois, je le sais, je le sens; cependant je meurs d'amour, et je ne sais à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme! Mais j'entends votre pere: il parle assurément au Chevalier. Cachons-nous dans ce coin; ils ne nous verront point: écoutons ce qu'il lui dit; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER; TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au Chevalier.*

Venez, venez, mon fils; votre frere s'est rendu indigne de mon affection; je l'ai tournée toute vers vous, et avec une belle fille je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sou de mon bien; vous êtes toute ma

consolation... Vous ne répondez rien, mon fils? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect, et je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite; mais je voudrois vous voir plus gai: votre mélancolie m'afflige; vous la perdrez sans doute devant la fille que je vous donne; elle est jeune, elle est belle, et son pere est mon ancien ami. Vous allez voir l'accueil qu'il nous fera: n'allez pas au moins être si triste devant lui. Mais le voici tout à propos.

(*le Chevalier s'enfuit dès que le Marquis paroît.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON; TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au Marquis.*

Vous avez toujours prévenu mes desirs, Marquis; et il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez su que j'allois chez vous?

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amene mon fils, le Chevalier. C'est un fils obéissant, celui-ci, qui n'a jamais été gâté par

Frontin, et qui par sa soumission me console de toutes les extravagances de son frere... Approchez, mon fils. (*appelant.*) Chevalier... (*à part.*) Qu'est-il devenu?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Voilà son fils l'obéissant!

LE BARON, *appelant.*

Holà! Chevalier!...

FRONTIN, *à part.*

Il est déja bien loin.

LE BARON, *au Marquis.*

Il faut sans doute qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelques jours qu'il est d'une langueur et d'un abattement qui m'affligent : mais la vue d'une jolie personne lui fera revenir ses forces : nous pouvons toujours les accorder dès ce soir, quitte pour différer les noces de quelques jours, si son indisposition continue. Mais tenons les choses secretes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déja débauché Timante, et qui pourroit encore gâter le bon naturel du Chevalier, dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai : un agneau n'est pas plus doux. C'est tout le contraire de ce pendard de Timante; aussi va-t-il servir d'exemple de la maniere dont on doit punir les fils désobéissans!

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, il faut que je vous aime

comme je fais pour consentir à ce mariage avec votre second fils, et le procédé de Timante suffisoit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment souhaitée.

LE BARON.

Votre fille au moins voudra bien accepter le Chevalier en la place de Timante?

LE MARQUIS.

Je suis assuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne; et vous savez que depuis que je perdis sa sœur aînée dans l'enfance, par ce funeste accident qui me fit quitter Messine pour venir demeurer à Naples, toute ma consolation a été de trouver en celle qui me reste un naturel complaisant et porté à tout ce que je veux... Mais entrons chez moi, nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez; je reviens vous trouver dans un moment. Je vais voir ce qui est arrivé au Chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de son arrivée, m'a toujours paru tout languissant et tout malade.

SCENE VII.

LE BARON, FRONTIN, TIMANTE, *caché.*

LE BARON, *rencontrant Frontin.*

Qui est là?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui est là?

FRONTIN, *bâillant.*

C'est moi, c'est moi : qu'est-ce?

LE BARON.

Ah! coquin, c'est toi?

FRONTIN.

Je vous demande pardon; je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là?

FRONTIN.

Je dormois, monsieur.

LE BARON.

Tu dormois?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant ouï parler.

FRONTIN.

C'est, monsieur... c'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant, et je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante?

FRONTIN.

Oh! non, monsieur. Je vous jure que je ne suis ici que pour mon compte. Ne suis-je pas du bois dont on fait les gens à bonne fortune?

LE BARON.

Ce maraud!... Oh! bien, que tu sois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'est indifférent; après ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui, qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que sa Comtesse. Mais, écoute: je sais par expérience que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah! monsieur, quelle injure me faites-vous là?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, monsieur?

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ah! monsieur!

LE BARON.

Je consens que tu acheves de le perdre.

FRONTIN.

Eh ! monsieur, mon maître...

LE BARON.

Je ne compte plus sur lui; mais au moins prends bien garde de ne point te mêler de son frere. Je ne doute point que tu n'aies entendu ce que je viens de dire ici au marquis de Sardan ; je te déclare que si le Chevalier refuse de m'obéir, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, monsieur ?

LE BARON.

Oui, à toi. Écoute : de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un; il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre.

FRONTIN.

Eh ! monsieur, croyez-vous...

LE BARON.

Si tu es sage, prends-y bien garde. Tu sais combien de fripponneries tu m'as faites, et que j'ai en main de quoi te faire pendre : je ne t'en dis pas davantage.

SCENE VIII.

FRONTIN, TIMANTE.

FRONTIN, *à part.*

Il a, par ma foi! quelque raison... Cependant ils machinent là une terrible affaire contre mon maître!... (*à Timante, qui paroît.*) Eh bien! monsieur, vous l'avez entendu: vous voilà deshérité, si nous ne songeons à appaiser votre pere.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche; je ne suis sensible qu'à sa colere! je l'ai encourue; et pour qui? pour une infidele!

FRONTIN.

Vous avez raison, monsieur; croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons... Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh! non, monsieur, on n'ouvre point; c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle: sortons.

TIMANTE.

Eh! si fait, te dis-je; on ouvre chez la Comtesse.

FRONTIN, *à part.*

Ah! tout est perdu! voici le maudit aimant qui le retenoit devant cette porte.

SCENE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Que veut dire ceci, Timante? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entends votre voix dans cette salle. On vous fait dire qu'on a à vous parler; on vous attend : vous venez, et au lieu d'entrer, il semble que vous faites le fier. Je crois même que si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

FRONTIN.

Oh! point, madame; nous n'avions garde! c'est... c'est que mon maître...

LA COMTESSE.

Vous ne me dites rien, Timante. Seriez-vous assez fou pour être en colere de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidele! puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh, oh! c'est donc tout de bon? Voilà vraiment bien de quoi, pour faire tant de bruit!

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, et ouverte un moment après à l'autre, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler!

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir que pour vous en apprendre les raisons avant votre départ; car je suis informée que le vice-roi vous a nommé du voyage... (*montrant Frontin.*) Mais auparavant, dites-moi, ce garçon sait-il se taire?

FRONTIN.

Oui, madame, fort bien; mais je vous avertis d'une chose: si ce que j'entends dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi; si ce qu'on dit est faux et supposé, je ne l'ai pas plutôt ouï que je meurs d'envie de l'aller redire. Je suis percé comme un crible, et le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tout côté: je vous confesse mon foible, madame; c'est à vous à en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit très véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté: on vous écoute.

LA COMTESSE.

Vous savez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine; que six mois après je vins à perdre mon époux?

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE.

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de

mes jours dans la retraite, et de ne songer plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE.

Vous étiez alors à Messine; vous me vîntes voir, Timante, vous me fîtes changer de résolution, et vous n'ignorez pas que depuis ce tems-là je vous ai confié avec plaisir tout ce que j'ai eu de plus secret.

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE.

Vous savez donc, Timante, que ce Capitaine qui vous donne aujourd'hui sans sujet cette jalousie, a ici, chez sa sœur qui loge près de ce palais, une jeune inconnue qu'on appelle Zaïde?

TIMANTE.

Je sais, madame, l'histoire de cette Zaïde; j'étois encore à Messine lorsque cette fille, âgée de deux ans, fut prise par ce Capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN.

Que fait cette fille à la porte fermée?

LA COMTESSE.

Eh bien! Timante, vous pouvez vous ressouvenir que ce Capitaine, étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je

lui donnai le nom de Zaïde, parceque personne ne connoissoit ni ses parens, ni sa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de soin, et que je l'ai toujours aimée aussi tendrement que si c'étoit ma propre sœur?

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle?

LA COMTESSE.

On a retiré cette fille d'entre mes mains depuis que nous sommes à Naples, et je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE.

Eh bien! madame, vous voulez qu'on vous la rende?

LA COMTESSE.

Oui, Timante; et j'aurois couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce Capitaine.

FRONTIN.

Ah! nous y voici!

LA COMTESSE.

Il part au premier jour: je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile, et peu complaisante; je crus donc avoir besoin d'une conversation en particulier où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes per-

suasions : je l'attendois enfin quand vous vîntes; et comme je n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde, et que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres qui cependant n'étoient pas pour vous, on eut l'indiscrétion de vous renvoyer, en quoi je n'ai commis autre faute que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, madame, que ce que je viens d'entendre n'est pas une défaite pour me chasser, et pour recevoir mon rival?

FRONTIN.

Courage, monsieur!

LA COMTESSE.

Votre rival! pouvez-vous vous le persuader? un homme comme celui-là? riche et brave, à ce qu'on dit, mais brutal comme un corsaire qu'il est. Eh bien! Timante, puisque ce que je vous dis ne vous persuade point, n'en parlons pas davantage. Le Capitaine n'entrera plus chez moi; et quoique je souhaite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi?

FRONTIN, *à part.*

Le voilà rendu!

TIMANTE.

Ah! madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincèrement.

LA COMTESSE.

Moi ! je ne vous parlerois pas sincèrement? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chere, et vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux, si vous me dites vrai, madame.

FRONTIN, *bas.*

Vous voilà deshérité.

TIMANTE.

Que dans la nécessité où je suis de suivre le vice-roi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter si je pouvois être rassuré sur toutes mes alarmes !

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu : je vais voir la sœur de ce Capitaine, à laquelle je dois honnêtement une visite pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même après souper. Partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura guere jusqu'à votre retour.

SCENE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Eh ! bien, Frontin ?

FRONTIN.

Je le savois bien, moi, que dès qu'elle parleroit, toutes vos belles résolutions, zeste !

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe ?

FRONTIN.

A vous parler franchement ce sont de terribles animaux que les femmes ; et quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité, la chose est toujours problématique... Oh ! ça, en bonne foi, est-ce que tout de bon vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme ?

TIMANTE.

Eh ! le moyen que je puisse vivre sans elle ?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre ? Il me souvient d'avoir lu autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus.

Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
Il faut toujours manger et boire ;
Et c'est un incident nécessaire à l'histoire
Que de prendre un léger repas.

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer que sans dîner et sans souper; et je tiens une bonne cuisine plus nécessaire qu'une maîtresse.

TIMANTE.

Hélas! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant vous l'avez entendu : votre pere marie le Chevalier avec la fille que vous avez refusée? Passe pour cela; mais il le fait son héritier: voilà le diable! J'ai cela sur le cœur pour vous; et, quelque défense qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le Chevalier à faire quelque sottise qui mette votre pere en colere contre lui.

TIMANTE.

Oh! nous parlerons de cela quelque autre fois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie: il faut que ce soir même tu demeures ici pour épier si l'on menera cette fille à la comtesse. Après cela je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire: je partirai content; et, pour avoir l'esprit plus en repos durant mon voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, j'y reviendrai dès ce soir:

aussi-bien n'ai-je point vu d'aujourd'hui ma cruelle Marine: c'est ma comtesse à moi... Mais à propos, vous ne songez qu'à cette femme, et vous ne dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté ?

TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit tems : ce soir tu le meneras où je te dirai. Retirons-nous. Mon pere soupe chez le Marquis ; il pourroit nous trouver ici: sortons ; j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, monsieur ; Dieu veuille que tout aille mieux pour vous que Frontin ne pense !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE, *à part.*

QUELLE impatience de femme! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde sans m'y envoyer à l'heure qu'il est?

LA COMTESSE, *appelant.*

Marine, attends, Marine.

MARINE.

Me voici, madame.

LA COMTESSE.

Dis au Capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attends.

MARINE.

Fort bien, madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je le lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas au moins.

MARINE.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris?

MARINE.

Eh! oui, madame.

LA COMTESSE, *s'éloignant.*

Tu n'as que la rue à traverser; amene-la, si tu peux, avec toi.

MARINE, *à part.*

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut. Elle m'a déja dit chez elle dix fois la même chose; quand je sors elle me suit pour me le redire... Ah! la voici encore.

LA COMTESSE, *revenant.*

Écoute; j'avois oublié à te dire d'avertir le Capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-

même ce soir; je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh! madame, vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Oui; va, et reviens bientôt. (*elle rentre.*)

MARINE, *seule.*

Eh! Dieu soit loué!... Mais... ne m'appelle-t-elle pas encore?... Non... C'est quelqu'un qui monte l'escalier. Ne seroit-ce point qu'on lui amene Zaïde?... Attendons un moment. Ah! c'est ce diable de Frontin, qui me fait enrager avec son amour. Que diantre vient-il faire ici?

SCENE II.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Où vas-tu si tard, charmante Marine?

MARINE.

Où vas-tu toi-même à l'heure qu'il est, hibou?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle! et tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien affaire de toi ! adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine ; arrête un moment, ou tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triste, le désespéré Frontin.

MARINE.

Oh ! ça, m'aimes-tu autant que tu le dis?

FRONTIN.

Oui, la peste m'étouffe !

MARINE.

Veux-tu m'épouser ?

FRONTIN.

Oui, ou le diable m'emporte !

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve ; touche là. Je t'aime aussi : j'enrage de te l'avoir dit ; mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, et que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du ciel que l'industrie en partage ; chacun est obligé en conscience de faire valoir ses talens : je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelles-tu cela profession ?

FRONTIN.

Oui, Marine; et je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit.

FRONTIN.

Nullement; j'ai même fait dessein, quand nous serons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, et toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce seroit pour ne rien gagner: tu te moques de moi... Mais laissons cela: parle-moi franchement; que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par ordre de mon maître pour épier si l'on menera à la Comtesse cette Zaïde dont tu as sans doute ouï parler.

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout-à-l'heure; je vais la querir: adieu.

FRONTIN.

Attends; j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir quand tu ameneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui, ce muet? est-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment oui.

FRONTIN.

Eh! que diantre veut-elle faire d'un muet?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un More; dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, et que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux bourgeoises, elle n'en voulut plus, et prit un petit Turc: d'autres en eurent, elle le quitta; présentement elle s'est avisée d'avoir un muet, à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh! je te réponds qu'en cela elle sera bientôt suivie par les autres femmes; elles seront bien-aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point; et j'en sais plus de quatre qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amis?

MARINE.

Eh ! je t'en réponds; il y a long-tems que nous nous connoissons.

SCENE III.

ZAÏDE, LISETTE, MARINE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

ZAÏDE.

Bon soir, Marine. Ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit ?

MARINE.

Oui, mademoiselle ; je vous allois querir. Mais qui attendez-vous vous-même ?

ZAÏDE.

Ma fille de chambre qui s'est arrêtée sur la porte. La voici. Eh bien ! Lisette, qu'est-il devenu ? C'est lui-même ?

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vue ; mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres...

ZAÏDE.

C'est assez, c'est assez ; je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faisons pas attendre la Comtesse. (*elle entre chez la Comtesse avec Lisette et le laquais.*)

MARINE, *à Frontin.*

Adieu ; il faut que j'entre avec elle... Mais peste soit de toi ! tu es cause que je n'ai pas été dire au Capitaine de ne pas venir ce soir. Oh ! s'il vient je sais ce que je ferai. (*elle rentre chez la Comtesse.*)

SCENE IV.

FRONTIN.

Adieu, ma déesse... A ce que je viens d'entendre la Comtesse a dit vrai à Timante, et, après ce que Marine vient de me dire, nous voilà mon maître et moi assez heureux dans nos amours. Cependant du côté de l'intérêt nos affaires vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans ; s'il est privé des biens de son pere, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrois pour rien au monde avoir servi un maître deshérité ! Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son pere? Mais par où diable l'attaquer ? il est trop taciturne, et l'on ne sait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire. Eh ! parbleu, le voici tout à propos.

SCENE V.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Que cherche-t-il ici si tard et avec tant d'empressement?

LE CHEVALIER.

Où sera-t-elle allée? qu'est-elle devenue?... Ah! Frontin, que je suis heureux de te rencontrer! Ne m'en donneras-tu pas des nouvelles?

FRONTIN.

Et de qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce palais; mais dans quel appartement sera-ce? Je suis mort si je ne la trouve.

FRONTIN, *à part.*

La peste, comme il jase.

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche partout; elle ne sera pas surprise de me voir. Hélas! peut-être ne la reverrai-je jamais!

FRONTIN, *à part.*

Ce n'est plus le même homme. Et de qui parlez-vous, monsieur?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux aient jamais vue. Enseigne-moi où elle est.

FRONTIN.

Et que puis-je savoir si vous ne parlez plus clairement?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu si je ne la retrouve. Grands dieux! qu'elle a de charmes! et je ne la verrois plus? Non, il n'est pas possible; elle est trop belle. Quelque part qu'elle soit elle n'y peut être long-tems cachée.

FRONTIN, *à part.*

S'il parloit de Zaïde, quel bonheur! Qu'avez-vous donc, monsieur?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au désespoir.

FRONTIN.

Et de quoi?

LE CHEVALIER.

Je suis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux?

LE CHEVALIER.

Oui, amoureux, mais éperduement, et il faut que tu me serves.

FRONTIN.

Moi?

LE CHEVALIER.

Oui, toi. Tu sais les bons offices que je t'ai rendus auprès de mon pere, et que tu me disois toujours: «Chevalier, cherchez seulement une maî« tresse, et vous verrez ce que je ferai pour vous.»

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie; j'ai trouvé ce que tu me disois de chercher, et tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu savois... qu'elle est belle!

FRONTIN.

Ah! je n'en doute point... Courage.

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas comme la plupart des filles qui gâtent leur beauté à force de soins; elle n'a rien que de naturel. Si tu l'avois vue!

FRONTIN, *à part.*

Sachons si c'est Zaïde... (*au Chevalier.*) Comment est-elle faite?

LE CHEVALIER.

Comment? une taille faite exprès pour l'amour, un teint! une douceur! je ne puis te l'exprimer; un tour de visage qui touche et qui enchante! les yeux... ah! Frontin, quels yeux!

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites me voilà

aussi savant que je l'étois; mais de quel âge à-peu-près?

LE CHEVALIER.

D'environ seize ans.

FRONTIN.

Quelle est donc cette fille?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien.

FRONTIN.

Son nom?

LE CHEVALIER.

Je le sais encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit! je vous servirai assurément!

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler ou par priere ou par adresse, n'importe, pourvu que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire il n'est rien de plus aisé. (*à part.*) Mais il le faut faire mieux expliquer. (*au Chevalier.*) Où l'avez-vous vue?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre, vis-à-vis de chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN, *à part.*

C'est elle. (*au Chevalier.*) Elle répondoit aux signes ?

LE CHEVALIER.

D'une maniere dont j'étois charmé.

FRONTIN, *à part.*

Fort bien. (*au Chevalier.*) Ne l'avez-vous jamais vue ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout-à-l'heure, dans la rue.

FRONTIN, *à part.*

La voilà. (*au Chevalier.*) Qu'est-elle devenue?

LE CHEVALIER.

Je ne sais.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le commandeur m'a arrêté, et j'en suis inconsolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre et un laquais qui les éclairoit : je jurerois qu'elles sont entrées dans ce palais ; je les ai perdues de vue sur la porte.

FRONTIN.

Je sais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux! Et comment s'appelle-t-elle?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parens?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sait point: elle fut prise par des corsaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre... Mais où est-elle présentement? dis-le-moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici; là, chez la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle! j'entrerois tout-à-l'heure. On dit que cette Comtesse est une belle personne?

FRONTIN.

Très belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre.

FRONTIN.

Oh! que non.

LE CHEVALIER.

Ah! Frontin...

FRONTIN.

Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER.

Où vas-tu donc?

FRONTIN.

Trouver mon maître qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point que tu ne m'aies rendu quelques services.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour vous à Zaïde : je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire?

FRONTIN.

Pour mener à la Comtesse un muet que votre frere lui envoie.

LE CHEVALIER.

Quoi ! ce muet dont j'ai ouï parler est pour elle?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux ! il verra à tout moment la charmante Zaïde ; il la servira... Quel plaisir seulement d'être auprès d'elle !

FRONTIN, *à part.*

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux !

FRONTIN.

Et si vous étiez aujourd'hui cet heureux-là?

LE CHEVALIER.

Qui ! moi ?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment?

FRONTIN.

Que vous prissiez ses habits?

LE CHEVALIER.

Et après ?

FRONTIN.

Que je vous menasse chez la Comtesse ?

LE CHEVALIER.

J'entends.

FRONTIN.

Et que je dise que vous êtes le muet que Timante lui envoie

LE CHEVALIER.

Ah ! que cela est bien imaginé !

FRONTIN.

Personne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non assurément... Que tu es habile, mon cher Frontin ! Allons, déguise-moi, tout-à-l'heure,

comme tu voudras: mene-moi au plus vîte... Qu'il me tarde d'y être!

FRONTIN.

Bon! à quoi pensez-vous? est-ce que vous ne voyez pas que je ris?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas moi: tu le feras puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sauriez pas faire le muet.

LE CHEVALIER.

Moi?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune et ne pas parler, cela n'est pas possible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira: l'amour fait jouer toute sorte de personnages.

FRONTIN.

Mais, monsieur votre pere?

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde, je n'aime que Zaïde, je mourai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frere, et je serai trop riche si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin, vous le voulez?

LE CHEVALIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le demande, je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là-dedans, n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de respect pour Zaïde. Je ne veux que lui déclarer les sentimens de mon cœur, tâcher de découvrir les siens, et l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la rue. Le muet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez tandis que j'irai rendre réponse à votre frere de

ce qu'il attend de moi; ensuite je vous amenerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de pere à Zaïde doit venir ce soir: il a un valet qui n'est pas grue; s'il nous voyoit ensemble, il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre, viens vîte, au moins!

(*il sort.*)

SCENE VI.

FRONTIN.

Allez, vous dis-je... Bon! voilà justement ce que je cherchois. Mais, la peste! voici ce que je ne cherchois point. Ce maudit Capitaine pourroit bien nous embarrasser. Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce soir.

SCENE VII.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à Frontin.*

Ah! te voilà, mon brave? viens-tu voir si cette porte est encore fermée?

FRONTIN.

Eh! monsieur, je sais qu'elle ne s'ouvre que pour vous, je cede aux amans heureux.

(*il sort.*)

SCENE VIII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe... Où vas-tu donc?

GUSMAN.

Chez le marquis de Sardan, monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la Comtesse, étourdi! frappe donc.

GUSMAN.

Mais, monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si-tôt?...

LE CAPITAINE.

C'est pour cela même, coquin! je veux lui dire

qu'elle prenne garde à ce jeune drôle qui de sa fenetre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Eh! monsieur, vous lui direz cela demain; on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraud, à la fin?

GUSMAN.

Eh! monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.

(*il frappe.*)

SCENE IX.

LE CAPITAINE, GUSMAN, MARINE.

MARINE, *à Gusman.*

Que viens-tu faire ici?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est. Va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà; tu peux le lui dire toi-même.

MARINE, *au Capitaine.*

Monsieur, je vous demande pardon; je ne vous croyois pas si près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon soir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah ! monsieur, elle a une migraine si terrible qu'elle a été obligée de se coucher, après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort ; mais puisque c'est vous, monsieur, si vous voulez je l'éveillerai ?

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN, *à part.*

Si mon maître n'est fou...

LE CAPITAINE, *à Marine.*

Mais, non : va seulement écouter si elle dort, et si elle ne dort point...

MARINE.

Elle dormira, monsieur, assurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici ; si je ne reviens point, vous pourrez vous en aller... Monsieur, je suis votre très-humble servante... Adieu, Gusman.

GUSMAN.

Bon soir, Marine.

SCENE X.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

Je vous le disois bien, monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine?...

GUSMAN.

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc?

GUSMAN.

Elle a, monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qu'il faut pour être vue.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour, et qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit à t'entendre qu'on prend un teint comme un bonnet...... Mais Marine ne revient point: sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

GUSMAN.

Allons, monsieur ; c'est fort bien fait.

(*il sort avec le Capitaine.*)

SCENE XI.

LE CHEVALIER, *en habit de muet*, FRONTIN.

FRONTIN.

N'entrons pas encore chez elle : laissons sortir le Capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti ; allons.

FRONTIN.

N'allons pas si vîte, et entendons-nous bien avant que de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire ?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même votre pere de votre amour pour Zaïde ; aussi-bien faut-il qu'il le sache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me soupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y consens : entrons.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout. Depuis que je me suis avisé de vous faire muet, il m'est venu dans l'esprit de me servir de votre muétisme pour obliger votre pere à consentir que vous épousiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Vous savez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes, et que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut a tellement augmenté par la foiblesse de son âge, qu'on lui persuaderoit qu'il est nuit en plein jour.

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi, et tu l'as si souvent trompé...

FRONTIN.

Je le tromperai bien encore. Je sais son foible sur les sortileges : songez, vous, seulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule, lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déja recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine ; elle est fille ; elle pourroit parler, et le stratagême que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est asssez.

FRONTIN.

Entrons à présent. Prenez ces hardes et cachez-les quelque part là-dedans ; j'en aurai peut-être besoin.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE.

MARINE.

Ah ! c'est toi, Frontin?

FRONTIN.

Oui, mon ange, et voici le muet que je mene à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air !

FRONTIN.

Eh ! eh ! c'est un muet fait exprès pour elle... Je vais le présenter.

MARINE.

Non, l'ordre est ce soir de ne laisser entrer personne... Adieu ; je ferai à madame les complimens de ton maître. (*Elle rentre avec le Chevalier.*)

FRONTIN, *seul.*

Adieu, ma princesse... Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon stratagême peut réussir, voilà le dessein du Baron

rompu ; mon maître ne sera point deshérité, et je serai payé de mes gages. Allons appaiser notre autre muet. J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais ; mais la confidence qu'il m'a faite de ses fripponneries, et la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me sont d'assurés garans qu'il gardera mon secret. Quand on se mêle du métier que je fais, on ne sauroit prendre trop de précautions. Oui, encore est-on toujours à la veille de la prison ou de la bastonnade. Les dieux nous gardent de l'un et de l'autre !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZAÏDE.

Que deviendrai-je, hélas! dans une conjoncture si embarrassante? demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous momens aux plus violens troubles de la vie? Il n'est jamais le maître de ses regards, tous ses mouvemens marquent sa passion, et déja tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous. Je tremble à tous momens que la Comtesse ne s'en apperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler. Comment soutiendrai-je une conversation si hardie. Le plus sûr est de sortir d'ici... Mais je n'en ai pas la force, et je crains bien que l'amitié que j'ai pour la Comtesse ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCENE II.

ZAÏDE, MARINE.

MARINE.

Vous fuyez tout le monde, Zaïde?

ZAÏDE.

Laisse-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAÏDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous?

ZAÏDE.

Je ne sais.

MARINE.

J'ai vu le tems que vous n'aviez rien de secret pour moi.

ZAÏDE.

Je n'ai aucun secret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je désobligée en quelque chose?

ZAÏDE.

Non, tu m'es toujours chere.

MARINE.

La Comtesse ne vous fit-elle pas bon accueil?

ZAÏDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

MARINE.

D'où vient donc cette inquiétude?

ZAÏDE.

Hélas! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse qui ne connoît ni ses parens ni sa patrie?

MARINE.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier. Il y a ici quelque chose de nouveau.

ZAÏDE.

Que veux-tu qu'il y ait?

MARINE.

Je ne sais; mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joie, et le muet que Timante a envoyé à madame réjouit tous ceux du logis; vous seule ne rîtes point. Chacun lui fit des signes, auxquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé: vous ne daignâtes pas lui en faire; et, dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir, vous vous retirâtes brusquement dans votre chambre. Le pauvre garçon en parut tout triste, et il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur après que vous fûtes sortie.

ZAÏDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les muets vous font pitié ?

ZAÏDE.

Oui, Marine.

MARINE.

Bon ! et pourquoi celui-ci paroît-il si content de son sort ? Allez, mademoiselle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAÏDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez, qu'il a bon air !

ZAÏDE.

Que vient-il faire ici ?

SCENE III.

LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

MARINE.

Je crois qu'il nous cherche... Ah ! tenez, mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fîtes hier.

ZAÏDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi ! mademoiselle, je n'en aurois pas le

courage ; il y auroit de la cruauté : laissez-le un peu se réjouir. Voyez comme il vous regarde ! Je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAÏDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle ! Pourquoi ne voulez-vous pas jeter seulement les yeux sur lui ?

ZAÏDE.

Je ne l'ai que trop vu !

MARINE.

Ah ! mademoiselle, il ne parle pas ; mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAÏDE.

Hélas !

MARINE.

Je crois, dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi. Que diantre veut dire tout ceci ?

ZAÏDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez... Hum... il y a ici quelque chose... (*elle les prend par le bras et se met entre eux deux.*) Ça que je vous envisage un peu l'un et l'autre : voyons... Vous vous troublez ! il pâlit, il se déconcerte !

ZAÏDE.

Que tu es violente ! On se troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui, seroit-il si en désordre s'il n'entendoit pas ce que je dis? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je ; j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vu depuis hier. Plus fine que moi n'est pas bête, et je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAÏDE.

Oh! laisse-moi donc en repos; tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, si vous me faites encore un secret de ce qui se passe : ou mettez-moi dans votre confidence, ou je vais tout-à-l'heure dire mes soupçons à madame.

ZAÏDE.

Garde-t-en bien! Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules?

MARINE.

Voyez-vous ses alarmes? Je veux que vous me confessiez tout, et tout-à-l'heure. Vous avez tort de vous défier de moi : suis-je d'un naturel si farouche? Parlez donc, si vous ne voulez pas que je parle.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, ZAÏDE, FRONTIN, MARINE.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! que vois-je ? mon muet entre les pattes de Marine ! Tirons-le de cet embarras. (*à Marine.*) Ah ! méchante fille ! ah ! traîtresse ! trahir Timante et Frontin ! O ciel ! ô terre ! ô mœurs ! tout est perdu, tout est corrompu : à qui se fier désormais ?

MARINE.

A qui en as-tu ? que dis-tu ? que veux-tu ?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidele, si Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vase de sincérité...

MARINE.

Qu'as-tu bu ? qu'as-tu mangé ? es-tu devenu fou ?

FRONTIN.

Plût à dieu l'être devenu, et avoir toujours ignoré l'action la plus noire !

MARINE.

Quelle extravagance ! que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée ? comme si je n'étois pas informé de tout !

MARINE.

Et de quoi?

FRONTIN.

Et que fait à l'heure qu'il est le valet du Capitaine dans ta chambre?

MARINE.

Dans ma chambre? Gusman?

FRONTIN.

Y est-il pour lui ou pour son maître? qui trompes-tu de Timante ou de moi? Mais tu nous trompes tous deux; car qui touche l'un touche l'autre.

MARINE.

Quelle vision! es-tu ivre, ou furieux?

FRONTIN.

Oui, je suis furieux, perfide! et je veux que tu viennes tout-à-l'heure me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux.

MARINE.

Va-t'en cuver ton vin, ivrogne! j'ai bien d'autres choses en tête, et tu me déclareras toi-même qui est ce beau muet-là que tu nous as amené, ou...

FRONTIN.

Tu cherches à m'échapper; mais tu me suivras tout-à-l'heure.

MARINE.

Eh bien! je te suivrai quand tu m'auras dit...

FRONTIN.

Non, tu viendras tout-à l'heure, te dis-je. Je veux te prendre en flagrant délit, te confondre. (*il l'entraîne.*)

MARINE, *à Zaïde.*

Cet enragé m'entraîne; mais vous, ne croyez pas être quitte de mes persécutions.

SCENE V.

ZAÏDE, LE CHEVALIER, *et peu après* LE CAPITAINE.

ZAÏDE, *à part.*

Je mourrois si je me trouvois dans un pareil embarras; il faut m'en délivrer à quel prix que ce soit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi...

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Bonjour, ma fille: je viens vous dire adieu; j'ai ordre de partir demain.

ZAÏDE.

Demain, monsieur?

LE CAPITAINE.

Oui, demain... (*voyant les signes du Chevalier.*) Quel drôle est-ce là?... (*au Chevalier.*) Que de-

mandes-tu?... (*à Zaïde.*) Oh! oh! c'est un muet. Que fait-il ici?

ZAÏDE.

Il est à la Comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendard-là est bien fait. Je ne l'avois pas encore vu chez elle: d'où l'a-t-elle eu?

ZAÏDE.

Timante le lui a donné.

LE CHEVALIER.

Timante feroit bien d'aller chercher son frere le Chevalier. Le baron d'Otigny est fort en peine de ce frippon-là; on ne sait depuis hier au soir où il est allé.

(*le Chevalier voyant arriver son pere s'enfuit.*)

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAÏDE.

LE BARON, *au Capitaine.*

Ah! monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils le Chevalier?

LE CAPITAINE.

Moi! monsieur?

LE BARON.

Mon frere le Commandeur vient de me dire

qu'il le vit hier dans la rue, sur les neuf heures du soir, et qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles: en voilà déja une; mais pour votre Chevalier, je ne l'ai jamais vu.

LE MARQUIS.

Et vous, mademoiselle?

ZAÏDE.

Moi! monsieur?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires. Entrons chez la Comtesse; je viens dîner avec elle... (*au Baron et au Marquis.*) Serviteur, messieurs; jusques au revoir.

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Que sera devenu mon fils?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayiez sujet de vous tant alarmer. Le Chevalier a passé la nuit dehors, et n'est pas encore revenu: voilà bien de quoi?

LE BARON.

Mais la maniere brusque dont il me quitta hier en ce même endroit m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse, et qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier mon frere le Commandeur le rencontra deux fois: la premiere fois il couroit après deux *filles*, comme je vous ai dit; une heure après il le vit encore passer: il ne put l'arrêter; et il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque !

LE BARON.

Oui, Marquis.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Écoutons sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frere voulut lui demander pourquoi ce déguisement hors de saison : le Chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout in-

terdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, et le quitta brusquement.

FRONTIN, *à part.*

Bon ! l'alarme est au quartier.

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON.

Tous, excepté ce fourbe de Frontin qui m'a toujours trompé.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà !

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN, *à part.*

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN, *à part.*

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre je le ferai pendre !

FRONTIN, *à part.*

Cela est un peu fort !

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN, *à part.*

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner ?

LE BARON.

Si vous saviez combien de fois il m'a trompé !

FRONTIN, *à part.*

N'est-ce que cela ? Il est tems que je lui serve un plat de mon métier... (*au Baron.*) Monsieur, je vous cherche partout.

LE BARON.

Te voilà donc, scélérat ! tu as enlevé le Chevalier ; qu'en as-tu fait ?

FRONTIN.

Ah ! monsieur, que vous connoissez mal les soins que je viens de prendre !

LE BARON.

Et quels soins, fourbe ?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en secret ?

LE BARON.

Tu veux me tromper ?

FRONTIN.

Moi ! monsieur ?

LE MARQUIS.

Écoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh bien ! parle.

FRONTIN, *à part.*

Cet homme-là m'embarrasse... (*au Baron.*) Monsieur, il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant...

LE BARON.

Parle, te dis-je, et parle haut; je n'ai rien de secret pour le Marquis.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, quand je vis les alarmes où vous étiez hier pour la fuite du Chevalier, et que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sais-tu?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples sans rien découvrir. J'étois au désespoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois savoir. D'abord je vous ai cherché partout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vîte ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, monsieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que depuis que le Chevalier est arrivé il ne sortoit point, et qu'il étoit continuel-

lement à la fenêtre de sa chambre, triste, rêveur, et mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entieres à parler par signes à une très belle fille, qui étoit aussi à la fenètre de l'autre côté de la rue.

LE BARON.

Ah! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille, et j'ai su qu'on l'appeloit Ma .. za... sa...

LE BARON.

Zaïde?

FRONTIN.

Justement, Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille: on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le sais: je la viens de voir ici... Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous savez donc, monsieur, qu'elle est chez la Comtesse?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Qui diriez-vous, monsieur, que j'ai trouvé?

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Le Chevalier.

LE BARON.

Le Chevalier!

FRONTIN.

Oui, monsieur le Chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON, *au Marquis.*

Voilà qui se rapporte à ce que le Commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, monsieur, si je vous dis la vérité?

LE MARQUIS, *au Baron.*

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah! monsieur, cela m'arrive tous les jours!

LE BARON.

Il faut tout-à-l'heure que j'aille chez la Comtesse.

FRONTIN.

Attendez, monsieur, que je vous aie tout dit, et puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au Chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit?

FRONTIN.

Ah! monsieur, j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai!

LE BARON.

Comment?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point!

FRONTIN.

Non, monsieur.

LE BARON.

Est-il mort?

FRONTIN.

Non, monsieur.

LE BARON.

Est-il malade?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point?

FRONTIN.

Je ne saurois dire, monsieur, si c'est qu'on ait

jeté quelque sort sur lui, ou s'il seroit tombé dans une espece de mélancolie ; mais je n'ai pu l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah ! ciel ! quelle extravagance ! L'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit ?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mystere.

FRONTIN.

Cela pourroit être, monsieur. Mais pourquoi ne se seroit-il pas ouvert à moi ? Je lui ai dit, pour le faire parler, que je savois son amour, et que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Eh bien ! à cela ?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juste ciel ! que sera ceci ?

LE MARQUIS.

Bagatelle ! le Chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, monsieur ; mais être éperduement amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes, monsieur... Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages ! et puis s'il y avoit là quelques charmes?

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! marquis !

LE MARQUIS.

Chansons, vous dis-je ; c'est un jeu concerté entre eux.

FRONTIN, *à part.*

Le maudit homme !

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils !

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous là vous imaginer ?

FRONTIN.

Cette vieille Juive, qui passe pour sorciere, vint l'autre jour au logis, et parla long-tems au Chevalier.

LE BARON.

Ah ! la maudite femme !

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe ?

LE MARQUIS.

Non ; pour ce garçon-là, oh ! puisqu'il vient de son propre mouvement vous dire ce qu'il sait, je ne doute point qu'il ne parle sincèrement.

FRONTIN.

Si je parle sincèrement ! Je n'ai qu'un défaut, monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le Chevalier, et que tout-à-l'heure...

FRONTIN.

Gardez-vous en bien, monsieur! Personne ne le connoît chez la Comtesse: il passe là-dedans pour un muet de naissance; je crois qu'il vaut mieux le tirer de là sans éclat. Aussi-bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Oh! pour cela, Frontin a raison. Ce que fait le Chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là; on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON.

Eh bien! Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, monsieur, j'espere que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS.

Adieu, Baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de votre fils: j'espere qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN, *à part.*

Oh! à cette heure j'en aurai bon marché.

SCENE IX.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

Que j'avois tort de te soupçonner!

FRONTIN.

Oh! oh! monsieur.

LE BARON.

Hélas! mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas, monsieur, vous affliger: quoique le Chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah! Frontin, j'ai observé que depuis quelques jours il étoit tout changé, et parloit moins que de coutume.

FRONTIN.

En effet, monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela: il y a là quelque sortilege.

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que

commencer, et il y a des médecins qui en savent guérir.

LE BARON.

Oui; mais je voudrois les consulter si secrètement que je ne publiasse pas la folie de mon fils: ces sortes d'accidens déshonorent une maison.

FRONTIN.

Oh! monsieur, j'ai ouï dire que les folies qui viennent de l'amour ne déshonorent personne: toutes les familles seroient déshonorées.

LE BARON.

Je suis si connu de tous les médecins de Naples.

FRONTIN.

Attendez, monsieur. Il y a depuis deux jours dans ce palais un des plus grands hommes du monde pour la médecine.

LE BARON.

Eh! qui?

FRONTIN.

Diable! c'est un médecin françois!

LE BARON.

Et si c'étoit un habile homme seroit-il sorti de son pays? les bons médecins y sont si rares!

FRONTIN.

Peste! c'est un député de la faculté de Montpellier qui va conférer avec l'école de Salerne sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire: suffit qu'il loge dans ce palais, et que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu?

FRONTIN.

Comme il est étranger, et que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, tandis qu'on dîne chez la Comtesse, je vais le prier de descendre dans cette salle, où je ferai venir votre fils. Je dirai au médecin que le Chevalier n'a ni pere ni mere; il l'examinera sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entends.

LE BARON.

Mais comment ferai-je? je n'entends pas le françois.

FRONTIN.

Il vous parlera comme vous voudrez... Latin?

LE BARON.

Je l'entends encore moins.

FRONTIN.

Eh bien! grec, hébreu, chaldéen, syriaque, allemand, espagnol, italien, languedocien? Comme il a fort voyagé, il possede toutes les langues.

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais à propos, avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner?

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir et en quantité; il ne feroit rien sans cela. Jugez s'il est âpre à l'argent, il est médecin et Gascon.

LE BARON.

J'y vais de ce pas; attends-moi. (*il sort.*)

FRONTIN.

Ah! par ma foi! voilà un homme bien facile à duper! il a pris l'alarme bien chaudement! Je n'en suis pas trop surpris, il commence à radoter, et il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

J'ai entendu ce que tu viens de dire à mon pere; j'ai compris ton dessein: mais où trouveras-tu le médecin dont tu as besoin?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon! de la maniere dont je serai travesti, et avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie. Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet où personne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette alarme à mon pere; je devrois savoir auparavant comment ma passion est reçue de Zaïde. Je vais peut-être encourir à la fois l'in-

dignation de deux personnes que je respecte et que j'adore.

FRONTIN.

Quoi! vous n'avez pas encore parlé à Zaïde?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obstacle; et si tu n'étois venu tantôt j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos; vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas risquer que ceci vienne à la connoissance de la Comtesse: elle est glorieuse, délicate, et hautaine, et ne voudroit pour rien au monde être soupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attends donc que j'aie pu savoir si Zaïde approuve...

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile; gagnons votre pere: puisque Zaïde vous connoît, je la tiens déja rendue.

LE CHEVALIER.

Comment l'oser espérer?

FRONTIN.

Vous moquez-vous? vous ne connoissez pas votre mérite: vous êtes un trésor au moins pour être aimé du sexe; et seroit-il quelque prude qui

résistât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois persuadée qu'il pût s'empêcher de parler? Rendons-nous seulement maîtres du bon vieillard; et puis de votre côté tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de mon maître: il ne consentiroit jamais qu'on jouât ce tour à son pere... Je vais querir le médecin; adieu... J'entends votre pere qui revient: tenez-vous là, et jouez bien votre rôle.

SCENE XI.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

En vérité, voilà un accident bien étrange!... Ah! ah! voici ce pauvre garçon... Frontin est sans doute allé querir le médecin. Voyons un peu... Mon fils... (*à part.*) Il ne me voit point... il voudroit me parler... cela n'est que trop vrai!... cet enfant m'aime bien!... voilà qui fait fendre le cœur!... (*au Chevalier.*) Chevalier... (*à part.*) Ah! maudit amour! maudits sorciers! Mais je crois que voici ce grand médecin: il ne faut pas qu'il sache qui je suis.

SCENE XII.

LE BARON, LE CHEVALIER, FRONTIN *en médecin.*

FRONTIN.

Frontinus, Frontinus non est hìc; in las y plegui ego m'en retourno: io me ne vo.

LE BARON.

Monsieur, monsieur, ne vous en allez point; voilà ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est mutus, aqueste?

LE BARON.

Oui, monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus.

LE BARON.

Dites-vous, monsieur, qu'il n'est pas muet?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbus, fourbissimus!

LE BARON, *à part.*

Il a bien raison!

FRONTIN.

Certenamente non est mutus, ma veritablemente non potest parlare.

LE BARON, *à part.*

Il a d'abord connu son mal.

FRONTIN.

Bota crispo, boui pecaire, à balisco, quante fourberie de Frontino! mihi dixit que iste, lui, non habet ni patrem ni matrem, et vos, tu, vos vestra merce. Vo seignoria estil son padre?

LE BARON, *à part.*

Oh! le grand homme! il a connu que je suis son pere. (*à Frontin.*) Eh bien! oui, monsieur, c'est mon fils; je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher. Que faut-il faire pour le guérir?

FRONTIN.

Dicam tibi: ho, ho, mouchachou friponello, campis vos sete inamoratus.

LE BARON, *à part.*

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringairo, vostra mestressa, vostra inamorata non cognoscit sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sunt nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure!

FRONTIN.

Et la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit ; mais qu'ordonnez-vous, monsieur, pour tirer mon fils de cet accident ?

FRONTIN, *tendant les deux mains.*

Io lo diro tibi, egovi lo dirai.

LE BARON, *à part.*

Il veut être payé ; c'est un vrai médecin... (*en lui donnant de l'argent.*) Tenez, monsieur.

FRONTIN, *prenant l'argent.*

Fases me li prendre prenere, et vitamente fatte li pigliar è presto.

LE BARON.

Et quoi, monsieur ?

FRONTIN.

A quelo drouleto per mouille, quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille ?

FRONTIN.

Ouci metis hodie, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui ?

FRONTIN.

E presto ; si lascate inveterare lo malo...

LE BARON.

Eh bien ! si l'on laisse invétérer le mal ?...

FRONTIN.

Causatum per amorem et per magiam...

LE BARON.

Causé par amour et par magie?...

FRONTIN.

Noun sera pas houro; non erit tempus, non sara pu tempo.

LE BARON.

Il ne sera plus tems?

FRONTIN.

Ille lui sara semper mutus.

LE BARON.

Il sera toujours muet?

FRONTIN.

Et in fine vo seignoria paralytica.

LE BARON.

Et moi je deviendrai paralytique?

FRONTIN.

Per contagionem et per sympathiam.

LE BARON.

Ah! dieux!

FRONTIN.

Ni sabi pas d'autre remedi; alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remede.

(*le Chevalier sort.*)

FRONTIN.

No, ne, ne signore, no, allez, courez prestare, preparare, accomodare, per un remedio che non ti fara male: servitor a vo seignoria.

(*il sort.*)

LE BARON, *seul.*

Allons, puisque les parens de cette fille sont nobles et riches, qu'elle sera un jour reconnue, et qu'il n'y a point d'autre remede, j'aime mieux, pour ne rien risquer, consentir à tout que de voir plus long-tems en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCENE XIII.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce médecin n'est pas encore venu?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déja?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le Chevalier?

LE BARON.

Il l'a vu.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, êtes-vous content de lui?

LE BARON.

Oh! le grand homme!

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas su que vous soyiez son pere?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a d'abord deviné.

FRONTIN.

Le sorcier!

LE BARON.

Viens, Frontin; allons songer à ce qu'il faut faire: il n'y a pas de tems à perdre.

FRONTIN, *à part.*

Vivat!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAÏDE, *seule d'abord*, LE CHEVALIER.

ZAÏDE.

Ne balançons plus, fuyons-le pour jamais; retournons chez la sœur du Capitaine.

LE CHEVALIER.

De grace, écoutez-moi, Zaïde! suspendez pour un moment une si cruelle résolution.

ZAÏDE.

Je ne saurois assez tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, et je n'avois que ce moyen pour vous voir, et pour vous le dire.

ZAÏDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre pere, des personnes de qui je dépends? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce

que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent?

LE CHEVALIER.

Partout ailleurs qu'ils soient que dans votre cœur, mon amour sera plus fort que tous les obstacles : c'est un si grand bonheur pour moi d'avoir pu vous dire que je vous aime, que je ne désespere plus désormais de ma fortune.

ZAÏDE.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse: j'ai commencé à l'être dès l'enfance; je le serai toujours.

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle.

ZAÏDE.

Hélas, je ne vous ai déja que trop fait connoître... Ne m'obligez pas à vous en dire davantage... Malheureuse! c'est bien à moi... Sortez, ou laissez-moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

MARINE, *criant à haute voix et appelant la Comtesse.*

Madame ! venez voir ; notre muet parle ! voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAÏDE, *à part.*

Ah ciel ! je suis perdue !

LE CHEVALIER.

Ma pauvre Marine !

MARINE, *appelant.*

Eh ! venez voir, madame, venez voir.

ZAÏDE, *à part.*

Que pensera-t-elle !

LE CHEVALIER.

Au nom de dieu, Marine !

MARINE, *appelant.*

Madame !... eh ! eh ! madame !...

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, te voilà maîtresse de ma vie, puisque tu l'es de mon secret. Je suis frere de Timante, j'adore Zaïde, et il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir. Si tu me découvres tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah ! le fourbe !

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violens effets du ressentiment de mon pere : si tu ne me découvres pas, je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre, et d'envelopper Zaïde dans ma disgrace, Zaïde qui t'est chere, Zaïde qui est innocente, et de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? me veux-tu voir expirer à tes pieds? me veux-tu voir les noyer de larmes?

MARINE.

Levez-vous; vous me faites pitié : je suis naturellement tendre ; je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine !

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée, vous ne pouvez long-tems tromper la Comtesse ; elle ne se doute déja que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois, et qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose. Sotte que j'étois ! Mais il faut vîte finir ceci. Ça, voyons, que pouvons-nous faire ? Je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, que je te suis redevable! permets que dans les premiers transports de ma reconnoissance j'embrasse encore tes genoux.

MARINE.

Que faites-vous, malheureux? levez-vous, voici madame.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

LA COMTESSE, *à part.*

Que vois-je! Zaïde en larmes, Marine effrayée, le muet à ses pieds!... Je n'en dois plus douter... (*à Marine.*) Rentrez, Marine; faites signe à ce garçon de vous suivre. (*à Zaïde.*) Zaïde, demeurez avec moi. (*Marine et le Chevalier rentrent.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, ZAÏDE.

LA COMTESSE.

Je vous aime, Zaïde, et l'on ne peut guere donner plus de marques de tendresse que je vous en ai donné.

ZAÏDE.

Je sens comme je dois, madame...

LA COMTESSE.

Attendez à me remercier que je vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le muet que Timante m'a envoyé est entré chez nous.... Vous rougissez, Zaïde?

ZAÏDE.

Moi, madame?

LA COMTESSE.

Oui; et cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches; vous n'avez pu me cacher votre trouble : je vous avoue même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'attirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous doit depuis long-tems me l'avoir acquise.

ZAÏDE.

Madame...

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAÏDE.

Qui? moi! je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aie besoin de vous faire quelque

violence? veux-je entrer dans vos affaires que pour y prendre la part que je dois?

ZAÏDE.

Moi, madame, des affaires? une pauvre innocente!... oh! ciel!

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité que de ma tendresse! Je n'ai pas voulu, par discrétion, vous parler devant le Capitaine: vous savez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres? Tout ce que j'ai vu de notre muet me donne de violens soupçons que c'est ce même jeune homme. Avouez-le: pouvez vous vous cacher de moi, et connoître à quel point je vous aime? Vous ne dites rien, Zaïde?

ZAÏDE.

Que voulez-vous que je vous dise? je vous vois des soupçons; je n'y ai point la part que vous croyez... Je suis dans un trouble...

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois qui augmente ma curiosité, parceque vous m'êtes chere. Ne me déguisez plus rien; déclarez-moi un mystere que vous ne pouvez plus me cacher. Parlez; je serai peut-être en état de vous servir avant que le Capitaine parte... Quoi! toutes mes prieres ne servent qu'à augmenter votre silence?

ZAÏDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, madame? Pourquoi vous attachez-vous à me presser? Aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose?... Que je suis malheureuse!

LA COMTESSE.

Oh bien! puisque vous ne voulez rien m'avouer, je ne m'en prendrai plus qu'au muet, et je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attends pour cela que l'arrivée de Timante...Mais le voici plutôt que je ne l'attendois. (*Zaïde rentre.*)

SCENE V.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

Mon retour vous surprend, madame?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait guere plus de douze milles quand le vice-roi a reçu un courier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir, elle m'est agréable; mais sur-tout, dans la situation où je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir, madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le muet que vous m'avez envoyé....

TIMANTE.

Eh bien! madame?

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout-à-l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, madame, qu'il est tout des plus laids; mais on n'en trouve pas facilement, et, dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me résolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante; il n'est que trop bien fait et trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, madame, de mon mauvais choix; mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon dieu, monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison! Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que dans le tems que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayiez conservé

assez de sang-froid pour me jouer un pareil tour, et m'envoyer un muet comme celui-ci? A quel dessein l'avez-vous fait, Timante? ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde?

SCENE VI.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Que vois-je! mon maître de retour? (*bas à la Comtesse.*) Madame, je suis votre serviteur: ne pourrois-je pas vous dire un mot en particulier?

TIMANTE, *à Frontin.*

Patience... (*à la Comtesse.*) Qu'est-ce que tout ceci, madame? et qu'a de commun Zaïde, jeune et belle comme elle est, avec un misérable accablé des plus cruelles disgraces de la nature?

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, hum...

LA COMTESSE, *à Timante.*

Finissons ce jeu, je vous prie: ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parceque ce jeune homme que vous m'avez envoyé a les manieres nobles et galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayiez entrepris de l'introduire chez moi de cette maniere.

TIMANTE.

Les manieres nobles et galantes! Frontin, il ne me parut point tel hier lorsque tu me le fis voir?

FRONTIN.

Oh! pardonnez-moi, monsieur, vous ne l'avez pas bien remarqué. (*bas.*) Je me tue de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse-moi en repos. Madame, je commence à être inquiet à mon tour. Frontin, fais venir ce muet tout-à-l'heure, que j'éclaircisse tout ceci. Vîte donc! qu'attends-tu? va le querir... mais non, demeure. Le voici, madame, qui a déja changé d'habit pour s'en aller.

SCENE VII.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

FRONTIN, *à part.*

Ah! voici bien d'autres affaires!

TIMANTE.

On lui a fait entendre sans doute, madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui?

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, madame.

LA COMTESSE.

Devant moi? je ne le vois point.

FRONTIN, *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE, *prenant Simon par le bras.*

Eh! le voilà, madame.

LA COMTESSE.

Qui, ce vieil animal?

SIMON, *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE.

Ah! ciel! encore un muet!

TIMANTE.

Que veut dire ceci?

FRONTIN, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE, *appelant Frontin.*

Viens ça, toi... (*à la Comtesse.*) Voilà, madame, le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi, Timante! Holà! Marine, eh! Marine.

SCENE VIII.

TIMANTE, LA COMTESSE, FRONTIN, SIMON, MARINE.

MARINE.

Que vous plaît-il, madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet... non, demeurez; je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE.

Eh bien! Frontin, qu'as-tu à dire?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir.

TIMANTE.

Eh bien! maraud! quand je fus parti?

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir il étoit presque nuit, et...

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Oui, monsieur, mais...

TIMANTE.

Vous voyez bien, madame?

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vu cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE, *à Frontin.*

Parleras-tu, pendard ?

FRONTIN.

Mais, monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes... Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc ?

FRONTIN, *à Simon.*

Motus, toi, ou... (*à Timante.*) Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir; mais comme depuis huit jours j'avois demandé partout des muets par votre ordre, un moment après que vous fûtes parti on m'en amena un autre : je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, et je le menai chez madame en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses.

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, madame, de cette bête-là?

TIMANTE.

Il me semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit...

LE MUET



Perin del. Gault de S. Germain direx

Monsieur, il en retient la moitié.

Acte IV. Sc. VIII.

FRONTIN.

J'ai voulu vous le dire, monsieur; mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler?

SIMON, *en colere.*

Ah! of! of! ah!

FRONTIN.

Ah! of! of! ah!... Tu as beau faire, nous n'avons plus besoin de toi. (*à Timante.*) Il en est en colere, comme vous voyez: il faut lui donner quelque chose pour sa peine; c'est ce qu'il veut dire. Il est bon garçon.

TIMANTE, *tirant sa bourse.*

Volontiers; donne-lui ces dix pistoles, et qu'il s'en aille.

FRONTIN, *ne donnant que cinq pistoles à Simon.*

Tiens, retire-toi.

SIMON, *à Timante.*

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh! oh! qu'est ceci? voici vraiment un plaisant miracle!

MARINE.

C'est la force de l'or.

LA COMTESSE, *à Timante.*

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner?

TIMANTE.

Frontin, quelle piece avois-tu dessein de me jouer? Voilà ta fourberie découverte : quel étoit ton dessein? parle, coquin! réponds... Tu ne dis mot?

FRONTIN.

Vous me voyez, monsieur, dans un si grand étonnement que je ne puis parler : la parole de cet homme-là a étouffé la mienne. (*à Simon.*) Sauve-toi.

TIMANTE, *à Simon.*

Non, tu ne t'en iras pas... Marine, empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux savoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement! Je tremble, monsieur; et il faut regarder cela comme un grand prodige.

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur notre simplicité pour te flatter que nous croyions que cet homme a été muet?

FRONTIN.

Voyez, je l'ai cru moi.

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Il faut confondre ce coquin. (*à Simon.*) Parle tout-à-l'heure.

FRONTIN, *bas, à Simon.*

Garde-t-en bien!

MARINE, *bas, à Simon.*

Frontin te roueroit de coups!

TIMANTE, *à Simon.*

Parleras-tu?

FRONTIN.

Vous voyez bien, monsieur, cela est inutile.

TIMANTE.

Impudent! je t'apprendrai à te jouer de nous!

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante; il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux puisque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh! monsieur, c'est, vous dis-je, quelque grand prodige, assurément. N'a-t-on pas vu mille fois des choses surprenantes annoncer des évènemens extraordinaires? Qui sait si ce n'est pas quelque avis du ciel pour nos affaires? la mort de votre pere, la guerre de...

TIMANTE.

L'impudent!

FRONTIN.

Oh! monsieur, si c'étoit la premiere fois qu'un muet eût parlé je ne saurois que dire; mais n'avez-vous pas lu l'histoire de ce roi qui avoit un fils... ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé?... Ce n'étoit donc pas une fille?... c'étoit donc un fils?

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire, ce coquin?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout... Écoutez, madame; vous allez entendre un beau trait d'histoire, et qui est fort à propos... Ce roi avoit donc un fils qui étoit muet... Eh! mon dieu, comment s'appeloit ce roi?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraud, et qu'avons-nous affaire de l'histoire de Crésus?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire, il conte joliment... (*à Frontin.*) Eh bien?

FRONTIN.

Oui, Crésus, justement. Vive madame, elle aime l'histoire; c'est aussi une belle chose que l'histoire... Crésus donc étant dans sa ville de Sarde, qui venoit d'être prise d'assaut... Voulez-vous que je vous fasse une brieve description du siege?

LA COMTESSE.

Oh! pour cela, non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer sans le connoître, quand son fils qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche : la crainte qu'il eut pour son pere lui fit faire un si grand effort, que tout-à-coup, (admirez l'effet du sang!) les cataractes du gosier s'ouvrirent... les membranes du son se rompirent... les palissades de la parole se briserent... cette épiderme qui enveloppe la prononciation se fendit... l'obstruction de la voix s'amolit... les omoplates des syllabes s'écarterent, et laisserent aux mots un passage libre... les esquinancies auparavant enflées s'applatirent... la luette s'échauffa... les lignes de la taciturnité furent forcées... la nature conduisit de sa propre main l'articulation jusques dans les retranchemens du silence... sa langue se délia, et il s'écria : sauvez le roi!... (*bas à Simon*) Eh! sauve-toi... (*à la Comtesse.*) Sauve-toi donc, disoit-il à son pere! (*Simon se sauve.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, MARINE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Voilà, en vérité, un beau récit !

TIMANTE.

Eh ! madame, vous avez trop de complaisance pour ce coquin ; et moi, sans tant de miracle, je ferai parler son muet à coups de bâton... (*cherchant Simon.*) Mais, qu'est-il devenu ?

MARINE.

Il s'est sauvé sans que je l'en aie pu empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas ?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, je courrai après lui ? je le rattraperai, assurément.

TIMANTE.

Non. Il me tombera quelque jour en main. J'aime mieux voir tout-à-l'heure l'autre muet... (*à Marine.*) Holà ! Marine, va le querir, puisque madame veut qu'il sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Encore?

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends... (*à Timante.*) Monsieur, cet autre muet est un garçon de famille qui est venu ici de nuit, et sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*à la Comtesse.*) Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte ; si ses parens...

TIMANTE.

Je le menerai dans mon carrosse ; personne ne le verra.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez vîte, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*à Timante.*) Ce muet, au moins, ne sauroit aller en carrosse sans s'évanouir: il craint terriblement cette voiture!

MARINE, *à Timante.*

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt?...

TIMANTE.

Non, non; ce que madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir : va le querir.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez le faire venir.

FRONTIN, *bas, à Marine.*

Garde-t-en bien!

MARINE, *bas.*

Ne crains pas cela. (*à la Comtesse.*) Je vais vous l'amener.

SCENE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Avez-vous su, Timante, ce qui s'est passé chez vous en votre absence?

TIMANTE.

Non, madame; je n'ai vu encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frere le chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE, *à Frontin.*

Mon frere, Frontin!

FRONTIN.

Oui, monsieur; je sais ce que c'est.

LA COMTESSE.

Votre pere en est extrêmement alarmé.

TIMANTE, *à Frontin.*

Tu sais ce qu'il est devenu?

FRONTIN.

Oui, monsieur; le Chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout, en tems et lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN, *bas.*

Cela se pourroit, monsieur; pour votre service, pourtant.

SCENE XI.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN, MARINE.

MARINE.

Je ne vous amene point le muet, madame; le Capitaine s'en divertit, et j'ai cru qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter sans incivilité.

FRONTIN, *à part.*

Voilà la reine des filles pour entendre parfaitement bien son monde!

MARINE.

Au reste, de nos fenêtres j'ai vu entrer ici le pere de monsieur, avec ce Marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Il ne faut pas qu'ils me voient.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement; nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE, *à Frontin.*

Suis-moi; j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi, j'ai à parler à monsieur votre pere et au Marquis. Entrez vîte. Je les entends: je vous informerai de tout.

(*La Comtesse et Marine rentrent avec Timante.*)

FRONTIN, *seul.*

La peste! me voilà sorti d'un terrible embarras! Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la Comtesse: cependant le voilà chez elle; je ne puis plus éviter qu'il ne la sache. S'il est sage, il m'en saura bon gré.

SCENE XII.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Quelle foiblesse de croire si légèrement !

LE BARON.

Ah! Marquis, si vous étiez son pere, vous feriez comme moi.

FRONTIN, *au Marquis.*

L'amour et les sorciers, monsieur, sont de terribles gens !

LE MARQUIS, *au Baron.*

Mais avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien.

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous l'allez marier sans consulter vos amis ?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme assurément.

LE BARON.

Il n'y a pas de tems à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, as-tu revu le Chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Eh bien! sa mélancolie?

FRONTIN.

Elle continue toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon!

FRONTIN.

Depuis tantôt, monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté!

FRONTIN.

Oui, monsieur, présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable!

LE MARQUIS.

Quelles chimeres!

LE BARON.

Ah! Marquis, je l'ai vu moi-même; il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh! monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie!

FRONTIN.

Oui, monsieur, et très fort.

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la Comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi! monsieur, en cet état vous voulez le marier.

LE BARON.

C'est ce grand médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan!

LE BARON.

Point; il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, et qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau!

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah! monsieur, je le connois mieux que vous!

LE BARON.

Il assure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oui, monsieur; mais voilà pour vous une terrible ordonnance!

LE BARON.

Le pauvre garçon me plaint! Je ne te croyois pas d'un si bon naturel.

FRONTIN.

Ah! monsieur.

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le Chevalier.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin. (*au Baron.*) Croyez-moi, Baron, venez vous reposer un moment chez moi: je ne songe plus à combattre vos sentimens; mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par en parler au Capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez de lui parler: je crois qu'il est chez la Comtesse.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Eh bien! allons attendre chez nous qu'il en sorte: c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse

d'un pere pour son fils... Frontin, trouve-toi ici dans un moment; nous pourrons avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

(*le Baron et le Marquis sortent.*)

Voilà ma dupe tout du long dans mes panneaux... Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon : l'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarrasser : il vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles; ensuite j'irai parler au Capitaine... Pour ce qui est d'éclaircir mon maître et la Comtesse, j'ai du tems de reste : quand ils sont ensemble ils ne se séparent pas sitôt. Ils s'aiment; j'ai agi pour leurs intérêts : ils me pardonneront tous deux l'un pour l'amour de l'autre.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *peu après* TIMANTE.

Je n'ai pu trouver ce pendard de Simon; ce maraud se fait bien chercher.

TIMANTE.

Ah! malheureux! falloit-il avoir recours à cet expédient? Si j'avois été ici je t'en aurois bien empêché.

FRONTIN.

Oh! monsieur, il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être deshérité.

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon pere!

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violens il faut des remedes de même.

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon pere exerce contre

moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, et je ne voudrois point pour toutes choses au monde qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie : s'il vient à savoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi.

FRONTIN.

Allez, monsieur, il n'a garde de m'en soupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon ! je suis à présent de son conseil secret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge, la vérité se fait sentir, malgré qu'on en ait, et les fourberies les mieux concertées se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvu à tout.

TIMANTE.

Cependant, je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la Comtesse ?

FRONTIN.

Vos affaires ! puis-je mieux les avancer ? et la Comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme deshérité ?

TIMANTE.

Mais enfin, comment obliger mon pere à consentir à mon bonheur ?

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du Chevalier, nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point au moins me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement ? Un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un notaire. Y dit-on jamais de part et d'autre la vérité, et n'y fait-on pas au plus fin ?... Mais nous n'en sommes pas encore-là. Rentrez chez la Comtesse : je vais attendre ici que le Capitaine en sorte pour *l'a*vertir de tout... Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Voilà Frontin, tout-à-propos.

LE BARON.

Frontin, mon ami, va savoir chez la Comtesse

si je pourrois dire un mot en particulier au Capitaine.

FRONTIN.

Je vais, monsieur, le prier de votre part de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin... Le voici heureusement qui sort.

FRONTIN, *à part.*

Tant pis ; je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

Très humble, messieurs. Parbleu ! je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas !

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du Chevalier ? Je vous trouve triste : vous devriez aller voir ce muet ; il vous feroit passer votre mélancolie.

LE BARON.

Qu'entends-je, Marquis?

LE CAPITAINE.

Serviteur, messieurs; je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Ne pourrois-je pas, monsieur...

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous? Je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur, je suis venu ici tout exprès... Je sais que je devrois être allé chez vous.

LE CAPITAINE.

Eh! morbleu! point de cérémonies. Vous savez que je ne suis pas façonnier?

LE BARON.

Eh bien! monsieur... Marquis.

LE CAPITAINE.

Oh! ventrebleu! dépêchez-vous donc, ou je vous plante-là.

LE BARON.

Je vous prie, monsieur, de consentir que mon fils, le Chevalier, épouse cette Zaïde qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le Chevalier?

LE BARON.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne savez pas où il est?

LE MARQUIS.

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde! Ne vous moquez-vous point?

FRONTIN.

Oh! non, monsieur; c'est tout de bon.

LE BARON.

Oui, monsieur; je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une maniere bien lugubre.

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE, *au Baron.*

Oui-da, monsieur, je vous accorde ma fille, et tout mon bien avec elle... Eh! Marine, amene-moi Zaïde.

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

MARINE.

La voici, monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAÏDE.

Je vous prie, monsieur, de me ramener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voilà monsieur le Baron qui veut vous donner pour époux son fils le Chevalier.

ZAÏDE.

Le Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, mademoiselle.

ZAÏDE, *au Capitaine.*

Et le connoissez-vous ?

LE CAPITAINE.

Non, je ne l'ai jamais vu ; mais puisque monsieur est son pere, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, monsieur.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

Ah! voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire; il faut qu'il soit de la nôce.

FRONTIN.

Il en sera, monsieur... Hum!...

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui...

(*le Chevalier se jette aux pieds de son pere.*)

LE CAPITAINE.

Mais, qu'a-t-il fait au Baron? Il se met à genoux, il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde!

LE BARON, *au Chevalier.*

Levez-vous.

FRONTIN, *au Baron.*

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE BARON, *au Chevalier.*

Mon fils!

LE CAPITAINE, *à part.*

Son fils!

LE BARON, *au Chevalier.*

Levez-vous ; on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE, *à part.*

Zaïde !

FRONTIN, *à Marine.*

Voilà qui me va faire pleurer !

MARINE.

En effet, cela est touchant.

LE CAPITAINE, *au Baron.*

Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle comédie jouons-nous ici ?

LE BARON, *montrant son fils.*

Monsieur, vous voyez le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils, celui pour qui vous demandez Zaïde ?

LE BARON.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu ! vous me la donnez belle !

FRONTIN.

Mais...

LE CAPITAINE.

Il n'y a point de mais qui tienne : je ne donne point ma fille à un muet.

FRONTIN.

Eh ! monsieur ! les médecins ont assuré qu'il parlera, criera, pestera, donnera peut-être sa femme au diable, dès qu'il sera marié.

MARINE, *au Capitaine.*

Sérieusement, monsieur, les médecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh ! bien, va-t'en dire de ma part à tes médecins qu'ils lui donnent leurs filles pour le guérir.

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis ! il n'y consentira jamais ?

FRONTIN, *parlant à l'oreille du Capitaine.*

Vous m'entendez bien ?

LE CAPITAINE.

Va te promener ! je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE, *bas.*

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son pere...

LE CAPITAINE.

Tais-toi : je crois qu'il seroit encore plus facile de le faire parler que de te rendre muette. (*au Baron.*) Têtebleu ! monsieur, pour qui me prenez-vous ? Savez-vous que quand le Chevalier seroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire ? Qu'il parle, et j'y consentirai.

FRONTIN, *au Chevalier qui veut parler.*

St, st !

LE MARQUIS, *au Capitaine.*

Vraiment, s'il parloit, monsieur peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point s'il ne parle.

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres !

MARINE, *bas.*

Fiez-vous à ce qu'il vous dit : je vous en réponds aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu ! deux bonnes cautions..... Zaïde, point de muets, je vous prie.

LE BARON.

Ah ! Marquis !

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Je vais dire à la Comtesse de se donner bien de garde d'y consentir en mon absence. Attendez-moi, je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

(*il rentre chez la Comtesse.*)

LE BARON, *à Frontin.*

C'en est fait, Frontin !

FRONTIN.

Je vais le suivre : ces pestes de marins sont durs d'oreille ; mais il ne faut pas encore désespérer.

(il entre chez la Comtesse.)

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *au Baron.*

Monsieur, il y a un homme là-bas, dans la cour, qui demande à vous parler en particulier, et tout-à-l'heure, pour une chose de la derniere conséquence.

LE BARON, *au Marquis.*

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi ; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis : nous reviendrons ici dans un moment.

(il s'en va avec le Marquis et le Laquais.)

MARINE, *au Chevalier.*

Hâtez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au Capitaine : personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire! je sors du plus violent état où jamais un amant puisse être... Je perdois Zaïde si je parlois, si je ne parlois pas je la perdois aussi... Mais allons.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CAPITAINE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, MARINE, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à la Comtesse.*

En effet, il parle; si je l'avois su plutôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE, *à Frontin.*

Tu peux bien rendre graces à ton maître, sans lui tu te serois mal trouvé de m'avoir joué cette piece.

LE CHEVALIER.

Madame... Monsieur... l'amour... Vous connoissez Zaïde; pourrez-vous ne point pardonner tout ce que j'ai entrepris?

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, et je considere Timante. Vous aimez Zaïde; nous savons qu'elle ne vous hait point: nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance!...

FRONTIN.

Laissons là votre reconnoissance. Nous n'avons pas de tems à perdre ; le Baron va revenir : songeons à rajuster toutes choses. Secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah ! parbleu ! je vais lui dire que j'y consens ; ne te mets point en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez. (*au Chevalier.*) Continuez, vous, à faire le muet ; et laissez-moi conduire le reste... Le voici.

SCENE VIII.

LE BARON, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN, *au Baron.*

Monsieur, j'ai tant fait qu'enfin j'ai obligé monsieur à consentir...

LE BARON.

Ah ! traître ! me jouer de la sorte.

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, scélérat !

MARINE, *bas, à Frontin.*

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON, *au Chevalier.*

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte?
(*le Chevalier se jette à genoux.*)

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Nous ne donnons plus, monsieur, dans ces panneaux; monsieur votre pere vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, monsieur?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme!... je suis si en colere que je ne puis parler!

MARINE, *bas, à Frontin.*

Il sait tout.

FRONTIN, *bas.*

J'en tremble.

MARINE, *bas.*

Je te le disois bien.

LE BARON, *à Frontin.*

Tu paieras cher l'alarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, monsieur, qu'on vous aura fait entendre...

LE BARON.

Qu'on fasse venir Simon.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! je suis perdu !

LE CAPITAINE, *à part.*

Le voilà muet à son tour.

FRONTIN, *à part.*

J'ai de quoi me venger de ce voleur !

SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE, SIMON.

LE BARON, *à Simon.*

Avance, avance : montre-toi. (*au Marquis.*) Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le muet, parceque Timante en avoit promis un à madame. Voilà l'homme enfin en la place duquel ce traître a fait entrer le Chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse il nous a tous joués !

MARINE, *bas, à Frontin.*

Tu as besoin d'un coup de maître.

FRONTIN, *au Baron.*

Monsieur, je vais vous faire venir mon maître qui vous assurera...

LE BARON.

Tu ne sortiras point, infâme! demeure-là, et confesse que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

Vous ne connoissez pas, monsieur, le scélérat à qui vous ajoutez foi; c'est un coquin, un frippon qui a changé mille fois de nom, et qui porte une fausse barbe.

SIMON.

Eh bien! oui; que veux-tu dire? c'étoit moi qui devois être le muet de madame.

LE CAPITAINE, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce visage ne m'est pas inconnu.

LE CAPITAINE, *à Simon.*

Ah! voleur, je te trouve!

FRONTIN, *au Baron.*

Je vous l'avois bien dit, monsieur, que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaire.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Zaïde, c'est Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien !

ZAÏDE, *au Capitaine.*

Quoi, ce Griffon dont je vous ai entendu si souvent parler, qui nous vola dès que nous eûmes pris terre ?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frere de votre nourrice espagnole, qui mourut le jour de votre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice espagnole !...

FRONTIN, *au Baron.*

C'est un pendard, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS, *au Capitaine.*

Seroit-il possible ?

FRONTIN, *bas, au Capitaine.*

Monsieur, tirez-moi d'ici, je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

LE CAPITAINE.

Je l'entends bien ainsi.

FRONTIN, *lui donnant une chaîne d'or.*

Voilà déja une chaîne d'or qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS, *prenant la chaîne d'or.*

Donnez-la moi ; voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi?

FRONTIN.

Assurément.

LE MARQUIS, *examinant la chaîne d'or.*

Que vois-je? je n'en puis plus douter!

LE BARON.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS, *à Simon.*

Hélas! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage lorsque ma fille périt? Je te reconnois: tu étois avec elle lorsque je l'envoyai à sa mere qui étoit à Palerme; et j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon: votre fille ne périt point; nous la sauvâmes: nous fûmes pris par des corsaires, et (*montrant le Capitaine.*) le lendemain, monsieur nous reprit sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS.

Ah! Baron!

LE CAPITAINE.

Voilà assurément la même fille qui tomba alors entre mes mains, il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAÏDE.

Ah! ciel!

LE BARON.

Qu'entends-je !

LE MARQUIS.

Ah ! Zaïde, vous êtes ma fille. Ce que monsieur me dit, le tems de votre prise, la nourrice espagnole, Simon que voilà, cette chaîne que je reconnois ; tout me le confirme, et plus que tout encore les secrets mouvemens de la nature qui s'élevent au fond de mon cœur... Zaïde, vous êtes ma fille !

ZAÏDE.

Quel bonheur pour moi !

FRONTIN, *à part.*

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER.

Juste ciel !

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis, le ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant souhaitée.

LE MARQUIS.

Oui, Baron... (*au Capitaine.*) Monsieur, vous me rendez toute la joie de ma vie !

LE CAPITAINE.

Je vous la cede ; mais je veux qu'elle soit mon héritiere.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Que je m'estime heureuse, monsieur, de l'avoir toujours aimée tendrement !

SCENE X.

TIMANTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE, *au Baron.*

Que viens-je d'apprendre, mon pere? quel bonheur! n'y en aura-t-il pas aussi pour moi?

LE MARQUIS, *au Baron.*

Allons, mon cher ami; en faveur d'un si beau jour rendez tous vos enfans heureux.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Grace sur-tout à Frontin!

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur!... (*à la Comtesse.*) Mais, madame, si vous ne m'accordez Marine, il faut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubleu ! j'ai trop frisé la corde !

SIMON, *au Capitaine.*

Serai-je seul malheureux ?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

FIN DU MUET.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubleu ! j'ai trop frisé la corde !

SIMON, *au Capitaine.*

Serai-je seul malheureux ?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

FIN DU [illegible]

EXAMEN

DU MUET.

Depuis que l'excellent goût de Moliere avoit banni de la scene les imbroglio *espagnols*, on s'étoit peu occupé de la combinaison des intrigues, et l'on avoit plutôt cherché le comique dans les caracteres et dans les contrastes que dans les ressorts de l'action. Ce grand poëte lui-même a quelquefois négligé cette partie de l'art qu'il regardoit comme secondaire. Après avoir offert les développemens d'un caractere, après avoir épuisé tous les moyens d'en faire appercevoir les bizarreries, il dénouoit souvent sa piece par un évènement dont aucune préparation ne sauvoit l'invraisemblance : plusieurs critiques ont attaché une si grande importance à ce défaut, que la question mérite d'être examinée. Lorsque dans la tragédie on combine avec soin tous les ressorts, lorsqu'on calcule les effets d'une péripétie, lorsqu'on prépare le dénouement de maniere à ce qu'il paroisse le complément nécessaire de l'action, on remplit le but principal de l'art qui consiste à ne pas laisser languir un moment l'intérêt : c'est sur cet intérêt soutenu qu'est fondée la tragédie; la moindre invraisemblance en détruit l'illusion. Il n'en est pas ainsi de la comédie; l'intérêt n'a presque aucune part au plaisir qu'elle fait éprouver; pourvu que l'auteur ne perde jamais l'occasion de faire

ressortir le caractere qu'il peint, on se prête sans difficulté à ses combinaisons; quel qu'en soit le dénouement, on ne cherche point s'il pouvoit être mieux préparé. Aucun caractere ne doit se démentir; c'est une regle fondée sur la connoissance du cœur humain, et que jamais Moliere ne s'est permis d'enfreindre : pour l'observer il est souvent nécessaire de lui sacrifier des ressorts dont on auroit pu profiter dans la contexture de la piece. Les successeurs de Moliere, qui quelquefois ont eu la prétention de pousser plus loin que lui cette partie de l'art théâtral, n'y sont parvenus qu'en altérant les caracteres, ou en supposant des conversions peu vraisemblables, qui ne sont jamais que l'effet passager d'une leçon, et sur la durée desquelles il est impossible de compter. Il est inutile de faire remarquer que cette combinaison doit être plutôt considérée comme un défaut que comme un moyen de perfectionner l'art.

Lorsque dans une comédie les caracteres ne sont pas assez marqués pour que l'on puisse y trouver les sources du comique, il est nécessaire de suppléer par l'action aux moyens dont on est privé. Alors, sans se perdre dans les détours d'une intrigue compliquée, sans faire revivre les moyens usés des méprises et des déguisemens, on cherche à peindre des nuances de caractere, à les faire contraster agréablement[1], on répand le comique dans le style; et comme on n'est point retenu par l'obligation de saisir tous les côtés bizarres d'un caractere prononcé, on doit ne rien négliger pour combiner habilement les ressorts de la fable. La

comédie du Muet est dans ce dernier genre; elle peut être considérée comme une des meilleures pieces en cinq actes où l'absence d'un caractere soit rachetée par une intrigue qui n'a rien de romanesque ni rien de bouffon.

L'idée de cet ouvrage se trouve dans l'Eunuque de Térence. La Fontaine avoit essayé de traiter ce sujet; mais n'ayant pas observé que le titre seul de la comédie latine devoit l'éloigner du théâtre françois, il ne fit presque aucun changement à cette piece, et sa traduction n'eut point de succès. Brueys, qui connoissoit mieux la scene, substitua un muet à l'eunuque. Il lui parut très piquant de supposer qu'une jeune femme avoit eu l'idée de prendre un domestique muet; la certitude de n'être jamais trahie par ce valet, de pouvoir lui confier sans crainte les commissions les plus délicates, donnoit à la résolution de cette femme un genre de singularité absolument neuf au théâtre. D'un autre côté la situation d'un amant obligé de contrefaire le muet auprès de sa maîtresse, et, malgré la vivacité de son caractere, contraint à ne lui parler que par ses regards, offroit des ressources inépuisables de comique: l'auteur, outre cette combinaison, eut le soin de plier à la décence de nos mœurs les situations imaginées par Térence. Il donna au rôle de la comtesse une réserve et une modestie que la maîtresse de Phédria est loin d'avoir.

Frontin est un des meilleurs rôles de valet qui existent au théâtre. Dans ses fourberies il a toujours une présence d'esprit admirable: fécond en ressources,

il n'est jamais déconcerté par les plus grands obstacles : le Chevalier est-il prêt à se trahir ? Marine est-elle sur le point de le faire parler ? Frontin arrive, et sur-le-champ il imagine un moyen pour détourner la curiosité de la soubrette. « O ciel ! ô terre ! ô mœurs ! « s'écrie-t-il, tout est perdu, tout est corrompu, à « qui se fier désormais ! » Alors il fait à Marine la scene de jalousie la plus violente, et quoique la soubrette, aussi fine que lui, ne soit pas la dupe de sa fureur affectée, il parvient à tirer le jeune homme du mauvais pas où il étoit tombé. Les ruses de Frontin sont presque découvertes ; son maître sait qu'au lieu du muet qui lui a été présenté, il a mis un jeune homme chez la Comtesse. L'adroit valet a l'art d'éloigner la reconnoissance des deux freres ; mais au moment où l'on congédie le fourbe Simon, sa fripponnerie l'embarrasse de nouveau plus que jamais : on lui remet dix pistoles pour cet homme, il ne lui en donne que *cinq*, et le prétendu muet recouvre la parole pour s'écrier que Frontin retient la moitié de la somme. Comment se tirera-t-il de cette crise ? il a recours à l'érudition, il parle du fils de Crésus, rien ne peut arrêter la volubilité de sa langue, et ses interlocuteurs impatiens sont même obligés d'aider sa mémoire : cette scene est la plus comique de la piece. Le rôle du Baron est très bien tracé ; il offre l'aveugle foiblesse d'un pere pour ses enfans ; il fait rire sans être entièrement ridicule. Le capitaine de vaisseau, qui fait un contraste heureux avec la Comtesse, n'est peut-être pas assez développé. Zaïde a beaucoup de décence et de délicatesse : le

mystere qui cache sa naissance donne de l'intérêt à sa situation.

Après avoir épuisé presque tous les effets comiques qu'il pouvoit tirer de son sujet, l'auteur trouve encore le moyen de faire une scene très gaie à la fin du cinquieme acte. Le Baron croyant que son fils n'est devenu muet que par le chagrin de perdre sa maîtresse, consent à l'unir avec elle; mais le Capitaine, tuteur de Zaïde, ne veut point d'un muet pour époux de sa pupille. Le Chevalier s'il parle détrompe son pere, et s'il se tait provoque les refus du Capitaine. Le dénouement est peut-être un peu trop dans le goût de Térence; mais il est préparé dès le commencement de la piece, et conserve à peu près le degré de vraisemblance nécessaire au théâtre.

FIN DE L'EXAMEN DU MUET.

LE JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE CAMPISTRON,

Représentée pour la premiere fois le 13 décembre 1709.

ACTEURS.

DORANTE.

CÉLIE, son épouse.

JULIE, sœur de Dorante.

CLITANDRE, cousin de Célie, et amant de Julie.

ÉRASTE, ami de Dorante et de Clitandre.

DUBOIS, secrétaire de Dorante.

JUSTINE, suivante de Célie.

BABET, suivante de Julie.

CHAMPAGNE, valet de Clitandre.

La scene est à Paris, dans la maison de Dorante.



Perin del.

LE JALOUX DÉSABUSÉ.

Mais tout le monde rit ! suis-je si ridicule ?

Acte V, scene V. Tome IX.

LE JALOUX DÉSABUSÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue ? Approchez ; il est tems
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment, c'est une grace où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien ! Mais avant tout commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom ?

BABET.

Volontiers j'y consens.

L'on m'appelle Babet : j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah ! quel âge charmant ! Quel pays est le vôtre ?

BABET.

Paris ; et vous et moi n'en connoissons point d'autre :
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci,
De quel air on y vit, et quel homme est Dorante ?

BABET.

Je sais qu'il a du moins vingt mille écus de rente ;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et, sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément,
Et que de ses pareils l'austere économie
Exerce incessamment toute sa prud'hommie ?
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au palais,
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie ?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir ;
Méprisant ses égaux, et depuis son enfance
Nourri dans le repos, dans la magnificence ;
Cherchant les courtisans et les gens du bel air ;
Imitant leur exemple, et les traitant de pair :
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne ;

Aime le jeu, la table, et le vin de Champagne;
Décide et parle haut parmi les beaux-esprits;
Impose, plaît, commande aux belles de Paris;
D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien, en un mot, du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement?

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins.»

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite;
Cependant ils ont tort: mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame:
Elle a de la vertu; mais elle est belle et femme;
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant:
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil!

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance!

J'en ai vu qui flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée... Et la sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractere?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Qu'elle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre...
Dame!

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie et lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystere.

BABET.

Ne vous défendez pas et soyez plus sincere:
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi?

Dès ce jour l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah! vous n'en êtes point à votre apprentissage!

BABET.

J'espere par vos soins d'en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop! Mais croyez néanmoins
Que Clitandre en effet est digne de vos soins,
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends : éloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Éraste, son ami, qui suis toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont sans doute.
Mais voici le grand point. Vous rêvez?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si de gré, si par force il veut vous engager
A lui développer les secrets de madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien sur-tout...

BABET.

Vaine précaution!
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,

Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur
Qu'une qui trahiroit madame pour monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile:
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile;
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point!
Vous répondez à tout et ne balancez point...
Mais il est tard; allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coëffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

JUSTINE, *seule*.

Quelle rusée! O siecle! ô tems! ô mœurs!
Tremblez, hommes, tremblez! j'approuve vos terreurs;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours... Mais voici le valet de Clitandre.

SCENE II.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

CHAMPAGNE.

Bon jour, Justine.

JUSTINE.

Eh! bien, Champagne, que dit-on?
Ton maître est-il content de notre invention?
En attend-il l'effet que j'ose me promettre?

CHAMPAGNE, *tenant une lettre.*

Je ne sais; tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE.

Tiens, tu la rendras quand il en sera tems.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait!

JUSTINE.

Julie aime Clitandre et d'une ardeur fidele.

CHAMPAGNE.

Eh! morbleu! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci! mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frere y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante?
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cents mille francs?
On garde avec plaisir une pareille somme!
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentimens ne se connoissoit guere
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine:
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine?
Grace au ciel, mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le secours d'Éraste et celui de Célie;
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCENE III.

DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

DUBOIS, *dans la coulisse.*

Quand monsieur sera prêt je vous avertirai:
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, monsieur le secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au désespoir:
Il poursuit un arrêt qu'il ne sauroit avoir;
J'ai honte en vérité de le voir tant remettre.

JUSTINE, *bas, à Champagne.*

Songe à l'entretenir: je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE IV.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A ce qu'il me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit;
Franc messager d'amour, tu prétends...

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satyre;
Ils vantent leurs talens au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi me fâcher?
Ma foi! monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire, oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi;
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Notre patron, morbleu! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire;
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non; je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour: « Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez, monsieur, et de bien et de gloire!
Sans peine, sans travail, sans incommodité,
Que vous seriez bientôt un juge redouté!

Perdez votre air de cour, quittez ces cotteries
Où l'on ne pense rien que des badineries :
Un air plus sérieux convient à votre état ;
La mine fait souvent le quart d'un magistrat.
Réformez votre habit, rendez-le plus modeste ;
Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
De la main du greffier je prendrai les procès ;
Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits ;
J'aurai le soin sur-tout de vous les bien écrire,
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
Je ne vous trompe point. Regardez Ariston ;
On l'estime partout comme un autre Caton :
La province le craint, la cour le considere ;
Cependant son mérite est dans son secrétaire. »

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela ?

DUBOIS.

Rien : il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi, vous êtes mal, et je plains votre sort.

DUBOIS.

Ah ! si monsieur son pere, hélas ! vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix !

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme ?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.

Soigneux, entreprenant, avide, infatigable:
Je doute que le ciel en redonne un semblable.
Le palais retentit encor de ses exploits:
Il regagna le prix de sa charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas! si le bonhomme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur...
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être
Où vous verrez son fils...

SCENE V.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *à Champagne en lui donnant un billet.*

Adieu: dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, *d'abord à quelque distance l'un de l'autre.*

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le loue!
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoient donc là des vers? vous moquez-vous de moi?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit secrétaire!

DUBOIS.

Que marmottez-vous là, la belle?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire?
Secrétaire, greffier, procureur, ni sergent,
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent;
Seroit-il le premier?

DUBOIS, *à part.*

Fidele à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais

Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets !
Que lui dire?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille! parlons; je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons: un grand cœur ne doit jamais trembler!
(*ils s'avancent et se rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE.

Ah! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous dònc pressée?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez en secret puissamment agité;
De grace, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre!

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion;
Car vous devez savoir que j'excelle en morale:
Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
Qu'on ne trouve partout que contrariété?
Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit;
Tout le monde connoît ses talens, sa prudence:
S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs.
Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois: Se peut-il que Justine,
Que l'on vante partout, et que l'on croit si fine,
Juge assez mal des gens pour ne pas présumer

Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer?
Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience
M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux;
Sur-tout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage?

JUSTINE.

Il faut que je lui parle à ce monsieur Dubois,
Et que je sache au moins s'il entend le françois,
Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile:
L'emploi de secrétaire est mince chez monsieur;
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai; j'en réponds sur mon ame:
Il gagnera bien plus à l'être de madame.

DUBOIS.

C'en est trop, ai-je dit; changeons notre destin:
Allons trouver Justine; expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte;
Que pour en acquérir et pour la contenter
Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
Qu'en me formant le ciel m'inspira cette envie
Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions?

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raisonnions?

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste; et notre intelligence
Me donne désormais une entiere espérance.
Parle; car entre nous il n'est plus de façons.
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
Sur cet article seul il s'est encor caché:
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon, bon!

DUBOIS.

Non, la peste me tue!
De quelques soins pourtant son ame est combattue,
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs:
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes;
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends;
Et, pour t'instruire à fond de ce que je prétends,
Il faut que dès l'instant, sans aucun artifice,

De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse ;
Que ce qu'il aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi ?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment :
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses ; jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire;
Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots:
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi...
Touche là; jure-moi que tu seras fidele.

DUBOIS.

Oui, ma foi, tu peux tout attendre de mon zele.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter !
Toutefois sans frayeur je ne puis te quitter :
Je crois voir sur ton front, quand je le considere,
D'un hardi scélérat le parfait caractere.
Doit-on croire aux sermens d'un homme de palais ?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, *et peu après* DORANTE.

DUBOIS.

C'est assez, ce me semble, estimer mes paroles
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant !
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse !
Je renonce au palais qui m'occupoit sans cesse ;
Je ne veux de mes jours voir greffe ni procès...
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

DORANTE, *à part.*

Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*

Je l'entends... Qu'a-t-il dit ? Qu'il paroît agité !

DORANTE, *à part.*

Déplorable embarras ! fatale extrémité !

Ciel, daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse...
Hélas!

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux!
Il ne voit rien; il croit être seul en ces lieux.
Mais...

DORANTE.

Ah! c'est toi, Dubois?

DUBOIS.

Oui, monsieur, c'est moi-même,
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystere.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons; mon tourment se redouble à le taire:
Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts...
(*à Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non, et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon pere fit long-tems l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci ?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable sans cesse :
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs ;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran ou ce bourreau ?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, monsieur ?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter :
Elle me cause un mal que je ne puis domter.
Je suis désespéré !

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse ?

DORANTE.

Ah ! plût au ciel ! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé charmer ;
Et je ne souffre, hélas ! que pour la trop aimer !

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux ?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie.

DUBOIS.

Vous, monsieur, vous, frappé de cette fantaisie,
Vous, contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment!
Quand j'entrai dans le monde une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale:
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours;
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux tems les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
Quel est l'homme, disois-je en faisant l'agréable,
Qui garde pour sa femme un amour véritable?
C'est aux petites gens à nourrir de tels feux:
Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
Que je voudrois de bien aux amans de ma femme!
Que ne croirai-je point devoir à leur amour
S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour!

DUBOIS.

Eh! pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu! pour imiter les gens de haut étage
De qui les sentimens, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille

Je m'engage ; j'épouse une petite fille
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence;
Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance !
Sa beauté s'est accrue ; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame.
De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût charmé;
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis, leur aspect m'importune:
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage?
Sages Italiens, que vous avez raison !...
Vingt fainéans sans cesse assiegent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Célie :
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grace jamais ne se peut exprimer;
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable:
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable;

Et la fin d'un discours qui me perce le cœur
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace!
Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit;
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups-d'œil, et que minauderies:
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit
Les enfans de Paris me montreront au doigt,
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville...
Ah! François, qu'à bon droit les autres nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et, blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale!

DUBOIS.

Belle réflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout
Si je ne vois cesser les manieres d'Éraste:
Il cajole Célie, et le fait avec faste;
Il veut que je le voie, il paroît l'affecter.
Elle flatte ses vœux, loin de les rejeter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours
La honte que je sens m'en empêche toujours;
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse,
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrémité serai-je donc réduit,
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme,
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe; expliquez-vous, monsieur, avec Célie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre;
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui:
C'est cacher trop long-tems ma peine et mon ennui.
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette...
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
O ciel!... J'entends du bruit: je la vois; laisse-nous.

SCENE II.

CÉLIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, dieu le sait... Mais par où commencer?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!
Poursuivons toutefois... Allons... Bon jour, madame.

CÉLIE.

Bon jour, monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin...
Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin?

CÉLIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et dans le même tems je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir?

CÉLIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir?
Que tous mes sentimens puissent ici paroître?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter? n'êtes-vous pas le maître?

DORANTE.

Pendant notre entretien souvenez-vous au moins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle.

CÉLIE, *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui jusques à ce jour
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CÉLIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois l'on se livre à d'éternels regrets
Lorsqu'altérant la paix d'un heureux mariage,
(*à part.*)
On permet... Que je joue un triste personnage!

CÉLIE.

En vérité, monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point;
On se laisse à la fin séduire à l'apparence
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lorsqu'une femme a soin de son honneur
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur:
Elle agit au dehors avec tant de sagesse
Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse;
Et toujours attentive à ces soins importans,
Brave la calomnie et les discours du tems.

CÉLIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable, et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour.
Ils ne vous quittent point; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie:
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *en riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux.

DORANTE.

Comment?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître.

DORANTE.

Quoi! vous ne croyez pas?...

CÉLIE, *en riant.*

Non, cela ne peut être.

DORANTE.

Mais je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE.

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu! c'en est assez pour me mettre en furie:
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet!

CÉLIE, *avec fierté.*

Ah! c'est donc tout de bon?... Cependant qu'ai-je fait

Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons.

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais encor, qu'est-ce donc qu'on peut me reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Éraste, de Clitandre,
De Cléon.

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie,
Et le sang dont le nœud l'un et l'autre nous lie,
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux!
En un mot, leurs discours, leurs soins et leurs manieres,
Depuis un certain tems ne me conviennent gueres...
Ils sont toujours céans, vont vous voir dans le lit:
Est-ce entre nous, madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur,
Quand, dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,
Et que pour éviter leur vue et leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?...
Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere;
Vous êtes trop farouche et trop particuliere;
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi;
Rendez à mes amis ma maison agréable,
Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable.
En me parlant ainsi vous me les ameniez;
Jusqu'à mon cabinet vous les introduisiez:
Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez madame;
Je sors; excusez-moi, je vous laisse ma femme.
Sur cette confiance ils sont venus me voir:
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir;
Et pour vous obéir j'ai suivi vos maximes:
Si vous vous en plaignez, monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!...
Madame, j'avois tort, je le sais; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse?
Écartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur ; c'en est un sûr moyen.
Clitandre l'aime: il a du mérite et du bien ;
Pressez leur union. Bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre ame est gênée.
Julie est riche et belle : ils veulent l'épouser ;
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer ?
Et ne voyez-vous pas par l'hymen de Julie
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie ?
Différons ce malheur, gagnons encor du tems.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends;
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE.

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi ?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême ?

DORANTE.

Moi je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

CÉLIE.

Eh bien donc ! j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CÉLIE.

Eh quoi ! ne faut-il pas que je vous obéisse ?

DORANTE.

Oui, mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit.
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit!

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon!

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CÉLIE.

Ils apprendront vos résolutions;
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains.

CÉLIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter enfin sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient?

CÉLIE.

Je ne veux point qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur;
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces messieurs, et j'en suis trop contente;
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçus:
Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame...

CÉLIE.

Eh bien! monsieur?

DORANTE.

Voyez.

CÉLIE.

Je vois de reste.
Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur!
Morbleu!

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, monsieur?
Allez... loin de me faire une pareille offense
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance?

Mais malgré tout cela je ferai mon devoir :
Comptez que ces messieurs ne viendront plus me voir.
Les voici... Je leur vais expliquer ce mystere,
Leur dire que vous seul...

DORANTE.

O ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

Non, ne m'arrêtez point, je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre
Si vous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh bien! il faut donc me contraindre:
Pour vous plaire, monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE, *à part.*

La traîtresse!

SCENE III.

DORANTE, CÉLIE, ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Dorante en l'embrassant.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille!

Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits
On loua ta maison d'une commune voix;
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CÉLIE.

Vous nous flattez, messieurs.

CLITANDRE.

Non, madame.

ÉRASTE.

Pour moi
Quand je vous parle ainsi c'est de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ÉRASTE.

Mon ami, tu sais vivre;
Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ÉRASTE, *à Dorante.*

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux:
Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme;
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat!

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien bien fait!

CÉLIE, *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ÉRASTE.

Il faut quand on le peut le redoubler encore...
Je gage que Dorante est de mon sentiment...
Parle; ne doit-on pas le faire?

DORANTE, *avec embarras.*

Assurément...
(*à part.*)
Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête!

DORANTE, *à part.*

J'enrage!

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE, *à part.*

Je creve!

CÉLIE, *à Eraste, en riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE, *à part.*

La coquine! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CÉLIE.

Mais, Éraste, un jaloux ne peut-il se guérir?

ÉRASTE.

Oh! non, la jalousie est un mal incurable,
Et sans doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir!...
(*à Eraste et à Clitandre.*)
Serviteur.

ÉRASTE.

Quoi! tu sors?

DORANTE.

Non: je vais revenir.
(*il s'en va.*)

SCENE IV.

CÉLIE, ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE.

Où court-il?... Que penser de cette promptitude?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE.

Madame, vous riez?

CLITANDRE.

De grace, expliquez-vous?

CÉLIE.

Enfin nous le tenons.

ÉRASTE.

Comment?

CÉLIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont des vrais sacrifices;
Qu'Éraste, que Cléon m'aiment de bonne foi:
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE.

Eh bien! madame,
Mes conseils sont-ils bons? en doit-on faire cas?

CÉLIE.

Assurément.

JUSTINE.

Allons, ne nous relâchons pas;
Travaillons, redoublons la soupçonneuse crainte
Dont monsieur votre époux a déja l'ame atteinte;
Qu'Éraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour:
Paroissez avec lui toujours d'intelligence;
Employez de vos yeux l'éloquente science;
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux

Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que pour les chasser il faut qu'il la marie:
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE, *à Célie.*

Oui, sans doute, nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon sort est en vos mains, mon bonheur...

CÉLIE.

Mais, Clitandre,
L'amitié que le sang a formée entre nous,
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous;
Car, sans être perfide enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de maris, de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à sa place!
Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur?

CÉLIE.

C'est trop...

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Eh! d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule?
Votre mere et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous;
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante.

CÉLIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante;
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me désespérez !
Prenez pitié des maux qui me sont préparés,
Madame; je mourrai si votre bonté cesse.

CÉLIE.

Eh bien ! jusqu'à la fin servons votre tendresse...
Allons trouver Julie et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à mon espoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable:
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez, peut-être;
L'intérêt pour mon frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant;
Il ne soutiendra point une si rude atteinte.
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte:

Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité;
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage!
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage!

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien;
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frere?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non, c'est son secrétaire.

SCENE II.

CLITANDRE, JULIE, DUBOIS, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

Éloignez-vous d'ici, monsieur vous surprendroit:
Il me suit, et viendra sans doute en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE, *à Clitandre.*

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, DUBOIS, BABET.

DUBOIS.

Je commence assez bien, ce me semble;
Et pour être apprentif au métier que je fais
J'y suis grec et rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service
Je défends l'innocence et soutiens la justice;
Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire
De vouloir vous venger de votre injuste frere:
Nous en aurons raison dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr... Mais il vient... laissez-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois!

DUBOIS.

D'où venez-vous, monsieur?

DORANTE.

Je sors de table:
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé.
Ma femme m'assassine, et met tout en usage
Pour me faire crever de dépit et de rage!

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit:
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit;
Et, s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Notre entretien a très mal réussi.

DUBOIS.

Tant pis... Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sais-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide!
Pendant tout le dîner que n'a-t-elle point fait?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS, *à part.*

(*à Dorante.*)

Tant mieux!... La perfidie est donc considérable?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru;
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée
Pour en pouvoir douter voudroit être aveuglée.
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Éraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence

A lasser d'un martyr toute la patience.
Moins timide qu'Éraste elle l'embarrassoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais, vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage;
Enfin, puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table.
Pour punir l'infidele et pour me contenter,
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat flatteur autant qu'utile,
Les mains me démangeoient. Mais j'ai craint les brocards
Qu'on m'auroit aussitôt jeté de toutes parts...
Que vous êtes heureux, vous, en qui la nature
Agit sans aucun art et regne toute pure;
Qui, bravant le public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,

Et que l'usage enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme,
Gens du peuple, artisans, porte-faix, et vilains,
Vous de qui la vengeance est toujours dans vos mains!

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte!
On se soulage au moins en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos?

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos!
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste?
Prenons sans balancer le parti qui me reste;
Courons chez mon beau-pere, allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Eh! croyez-vous par là soulager votre ennui?
Ah! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à son pere
Des chagrins que vous cause une femme légere!
Il vous condamnera s'il est homme d'esprit,
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route?
Il soupire, il se plaint; personne ne l'écoute;
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin sont présens à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidele;
Après ce grand éclat il demeure avec elle.

Arcas sait le désordre, et passant plus avant,
Il menace la sienne et l'enferme au couvent;
Mais bientôt, à l'insu de toute sa famille,
Il va pour la revoir sangloter à la grille:
D'abord elle résiste et feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie, et l'extrême licence.
Valere, par la sienne offensé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'amour,
Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parens, et la reprend ensuite.
A ces pieges honteux il faut vous dérober:
Le plus sage s'aveugle et s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer et vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, monsieur, c'est le grand privilege.

DORANTE.

Je le casse, morbleu! Sans cela que ferai-je?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

SCENE V.

CÉLIE, DORANTE, DUBOIS.

CÉLIE.

Voulez-vous bien, monsieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade;
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surêne un excellent soupé.

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé.

CÉLIE.

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je suis, perfide?

CÉLIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

Non, c'est du meilleur sens dont je parlai jamais;
Je ne vous flatte point: craignez-moi désormais;
Vous perdez sans retour toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.
Comme vous me forcez à vous mésestimer,

Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CÉLIE, *à Dubois.*

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai.

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux!
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter
Quand mon ressentiment est tout près d'éclater!
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne:
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Éraste et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?

J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte.
(à part.)
Ventrebleu! que ne puis-je...

CÉLIE.

Ah! quel emportement!...
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement.
Je me meurs!...
(Dubois avance un fauteuil et Célie tombe dedans.)

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame...
Reprenez donc vos sens: m'entendez-vous, madame?
Hélas! que votre état m'inspire de frayeur!
Elle ne répond point... Vous avez tort, monsieur.
(à part.)
Fort bien! l'on ne peut mieux jouer son personnage.
(à Dorante.)
Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois en ce moment
Les funestes effets de mon emportement;
Et quand je la regarde... ah! Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que malgré moi mon cœur vole vers elle...
(à Célie, en se jetant à ses pieds.)
Madame, ouvrez les yeux et voyez votre époux,
Soumis et repentant, embrasser vos genoux.

CÉLIE, *ouvrant les yeux et les refermant aussitôt.*
Ah! quel objet!... Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie?

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi?

CÉLIE.

De grace, laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir.

CÉLIE.

Que je suis malheureuse!
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse!

DORANTE.

Madame, au nom du ciel, modérez ce courroux:
Voyez mon désespoir!

(*il se releve en voyant entrer Justine.*)

SCENE VI.

DORANTE, CÉLIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *à Célie.*

Eh bien! partirons nous,
Madame? Profitez de la belle journée;
On vous attend... Mais, ciel! que je suis étonnée!
Que dois-je présumer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, et vous pleurez tous deux?

CÉLIE.

Justine!

JUSTINE.

Eh bien, madame?

CÉLIE.

Ah! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte!

JUSTINE, *bas à Dorante.*

Qu'avez-vous fait, monsieur? Vous aurez tout gâté?

DORANTE, *bas.*

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE, *bas.*

Vous?

DORANTE, *bas.*

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse:
Je suis plein de soupçons, de crainte, et de tendresse.
J'ai pris dans ce désordre un violent parti.

JUSTINE, *à Dubois.*

Ah! Dubois!

DUBOIS, *bas.*

Il est vrai, monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer! me montrer une fureur extrême!
Contre moi, la douceur et l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports...:
Vous devez pardonner, madame, à ses remords.
Il vous aime une fois?

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE, *à Célie.*

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux ils ne sont qu'obligeans.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui, l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere loi que le contrat impose
De savoir tour-à-tour se passer quelque chose.

DUBOIS, *à Célie.*

C'est connoître le monde, et Justine a raison.

JUSTINE, *à Célie et à Dorante.*

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y regne en souveraine...
On vient; gardez tous deux que l'on ne vous surprenne!

SCENE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, DUBOIS, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

Madame, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez sans doute?

DORANTE, *à Célie.*

Allez vous divertir,
Madame.

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

(*à Dorante.*)

Elle fera, monsieur, tout ce qu'il vous plaira:
J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Veux-tu venir?

DORANTE.

Moi? non.

ÉRASTE.

As-tu quelqu'autre affaire?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Célie.*)
O ciel!... Chacun cherche ses gens;
Madame; vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, monsieur.

ÉRASTE.

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation!

Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme!
C'en est trop, et s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.

DUBOIS, *voulant le suivre.*

Vous suivrai-je, monsieur?

DORANTE.

Non.

SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Je ne sais que dire.
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux?...
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux!
Comme nous le menons!

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage?
Sa raison va céder à son premier transport:
Encore un nouveau trait, et le bonhomme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelle main que la chose se fasse,
Il n'importe : achevons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE.

Je sens, quoi que je fasse, une peine secrete.
Malgré tous mes efforts mon ame est inquiete.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche et la crains : cependant il n'importe ;
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet à qui je veux parler :
Elle me paroît propre à me tout révéler ;
Elle est jeune, sans art, et sans expérience :
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET, *à part.*

Je vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier :
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere?
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, monsieur?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux:
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous;
Et, sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, monsieur: cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti?

BABET.

Fort bien, assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-tems, apparemment?

BABET.

Oui, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toujours; tandis qu'Éraste étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Ah!...

BABET.

Nous les avons vu marcher de tous côtés;
Ensuite dans le bois ils se sont écartés:
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se dire;
Mais presque à tout moment nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi;

Tous vouloient être assis à côté de madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme.

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Éraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance!
(*à Babet.*)
Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Éraste en vérité sait agir galamment,
Il le faut avouer; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût que n'attrape personne.

DORANTE.

Oui, c'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat,
Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat;
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une musique exquise;
La fleur de l'Opera.

DORANTE, *d'un air contraint.*

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules:
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux, tous enfin ont été sur les rangs,
Et madame en a fait cent contes différens.

DORANTE.

Fort bien!

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je creve, et ma douleur ne fut jamais si forte!...
(*à Babet.*)
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous, monsieur? Seriez-vous en colere?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux?
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,

Sont toujours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire; je n'ai jamais tant de plaisir
Que de voir profiter d'un honnête loisir.
J'en fais ma seule étude et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres!
Ne feignez plus, monsieur : je le vois clairement,
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere;
Ma langue une autre fois sera plus réguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal : allez, ne craignez rien...
(*à part.*)
Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien!

BABET.

Eloignez-vous, monsieur, ou bien je suis perdue;
Justine, que je vois, peut m'avoir entendue :
On me soupçonnera; précipitez vos pas...
Fuyez... Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire, hélas!
(*il sort.*)

BABET, *seule.*

Je suis pour cette fois contente de moi-même :
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor je le traiterai mieux.

SCENE III.

JUSTINE, BABET.

BABET.

Ma foi ! tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie !

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur,
Ce mal les tient toujours. Par exemple, monsieur...
Mais qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire ;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin ;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit tems d'apprendre
Par quels moyens monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.
(*elle sort.*)

JUSTINE, *seule.*

Cette fille et ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos amans ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête ;

Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Éraste est un sot à qui je veux parler ;
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire...
Le voici.

SCENE IV.

ÉRASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi, quel est donc ce mystere ?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami,
Et pour lui votre zele est-il tout endormi ?

ERASTE.

Pourrois-tu le penser ? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante ?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois,
Vous ne bougez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîner que, bravant la colere
D'un mari qu'un coup-d'œil irrite et désespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.

Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Ah! ma chere Justine!

JUSTINE.

Rien n'est à mon avis si trompeur que la mine!
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour?
Mais à le voir agir c'est un franc imbécile...
Eh! morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas
A toute heure, en tous lieux, ne vous instruit-il pas?
Ne sauriez-vous enfin pour montrer votre flamme,
Dans les regles de l'art assiéger une femme?

ÉRASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement pour servir nos desseins
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains;
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler?

ÉRASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivie Célie et trop vu ses appas!

JUSTINE.

Comment?

ÉRASTE.

De ses beautés le charme inévitable
M'a fait sentir pour elle un amour véritable:
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence.
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus, si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur, lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi, je n'en suis plus; ceci devient tragique.

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux par un heureux effort
Soulager mes tourmens, prévenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal et ma maîtresse et moi;
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation?
Mais je suis un phénix dans ma profession.
Outre que me chargeant d'une telle ambassade
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade,
Célie est un dragon quand elle est en courroux:
Je ne vous trompe point, monsieur. M'en croirez-vous?
Épargnez-vous le soin d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne:
Cachez-les à Célie; ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne expliquez-vous vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot faut-il tant de façons?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante...
Je vois Célie. Adieu: je suis votre servante.

SCENE V.

CÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse... ô ciel! que vais-je devenir?

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir?
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée:
Vous vouliez être seul; mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre ame est charmée?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée:
Je vous l'ai dit cent fois; faut-il le répéter?

CÉLIE.

Fort bien! Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh quoi! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai, madame.

CÉLIE.

Encor ! Quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon ! bon !

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur:
J'aime, je vous adore, et je ne puis plus vivre
Accablé des tourmens où cet amour me livre.

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Éraste, et vous me le jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots: l'amour veut un salaire;
Et puisque vous m'aimez vous en attendez un ;
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage,
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage?

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE.

J'avouerai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux:
Cependant par malheur je ne suis point la mode,

Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi ! vous pouvez penser ?...

CÉLIE.

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas ;
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime,
Le mépris au contraire est son prix légitime ;
Et s'il en est beaucoup, et sur-tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs ames,
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez du moins...

CÉLIE.

Que pouvez-vous me dire ?
Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir pour servir deux amans
Sans doute autorisé de pareils sentimens,
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle ;
S'il duroit plus long-tems je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion :
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses ;
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses ;
Un homme tel que vous n'est pas à négliger ;

On briguera partout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE, *seul.*

Quelle froideur et quelle raillerie !
C'en est trop !...

SCENE VI.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE, *à part, en voyant Eraste.*

Quel objet !... il me met en furie !
Je ne sais...

ÉRASTE, *à part, en appercevant Dorante.*

C'est Dorante !... Évitons de le voir ;
Sa vue en ce moment comble mon désespoir.

SCENE VII.

DORANTE.

C'en est fait, pour le coup ma disgrace est certaine.
Elle fuit, l'infidele ! et la honte l'entraîne ;
Et lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie, et venir tête-à-tête
Se voir et se parler ! Non, non, rien ne m'arrête ;
Je ne balance plus et je cours me venger !...

Outrageons hardiment qui nous ose outrager !
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique...
Mais aussi donnerai-je une scene publique ?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris ?...
Ciel, dans cet embarras daigne éclairer mon ame !
J'aurois plutôt réglé tout l'état que ma femme.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE.

DORANTE.

Je marche, et je ne sais où s'adressent mes pas;
Dans ma propre maison je ne me connois pas:
Je cours de tous côtés et d'étage en étage
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel, as-tu de fléau plus cruel qu'une femme?
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais encore avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle femme! Ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons, que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
N'importe, sa laideur feroit ma sûreté!
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?

Que quand, par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille amans ne la toucheroient pas,
Quand sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,
Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siecle malin,
De paroître au public ridicule ou chagrin?

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi, monsieur?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE, *à part.*

Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous vois tous les jours, puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc: que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?
Nous sommes loin de l'heure où le coq doit chanter;
On songera peut-être alors à la retraite:
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer;
Ou bien que de concert la compagnie entiere
Ne veuille pas à fond traiter quelque matiere;
Ou que, de conte en conte égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers, et des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satyre,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin depuis deux ans que, sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître,
Sans voir en même tems le point du jour paroître.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle étrange vie!

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir;
A force de veiller je suis prêt à mourir.

Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un asyle
Quand je vous ai trouvé, monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison;
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir; je suis trop accablé!...
Pour sortir d'embarras démêlons quelque route,
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte!
L'on ne résiste point à des tourmens pareils!...
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.
(*il sort.*)

CHAMPAGNE.

Où va-t-il? et pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi dès qu'il m'a vu s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé! le diable le tourmente!
Mais Babet vient. Ma foi, je la trouve charmante.

SCENE III.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Tu me charmes, Babet; je le dis franchement.

Je t'aime... Tu m'as plu d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystere?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils se vont épouser:
Pour ton époux aussi je me viens proposer.
Aime-moi; nous ferons un double mariage;
Songes-y.

BABET.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage?
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment?

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal:
Célie a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice;
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.
Près d'en voir le succès répondre à notre attente
Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir!

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi!

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi...
Clitandre veut mourir; j'ai vu pleurer Julie;
Tout gémit: cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser?
Ah! c'est pour contredire et pour embarrasser.
On a beau la louer... Mais, je me donne au diable,
Elle est femme; il suffit, elle est déraisonnable...
Elle vient.

BABET.

Nos amans la suivent pas à pas.

SCENE IV.

CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE, *à Célie.*

Quoi! madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas?
Détruirez-vous ainsi toute notre espérance?...
Ciel!

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-tems le silence.
Je partage vos maux, et voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur;
Mais cette feinte auroit des suites si terribles
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.

Je prévois des malheurs que je dois prévenir.

(*à Justine.*)

Éraste viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas!

CLITANDRE.

Je suis perdu!

JUSTINE, *à part.*

Je n'en puis plus; je creve,
Et contre son projet tout mon cœur se souleve.

BABET, *à part.*

Étrange contre-tems!

CÉLIE.

Vous me maudissez tous:
Je vous l'ai déja dit, je souffre autant que vous;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'opposent tous ensemble à notre stratagême;
Dorante est furieux...Mais enfin le voici.

SCENE V.

DORANTE, CLITANDRE, CÉLIE, JULIE, DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE, BABET.

DORANTE, *à Dubois.*

Allons, fort à propos je les rencontre ici:

Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CÉLIE.

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez.
(*à Julie, en lui montrant Clitandre.*)
Ma sœur, monsieur vous aime, et vous l'épouserez;
J'y consens de bon cœur; et pour cet hyménée
Prenons sans différer cette même journée:
Le plutôt vaut le mieux.

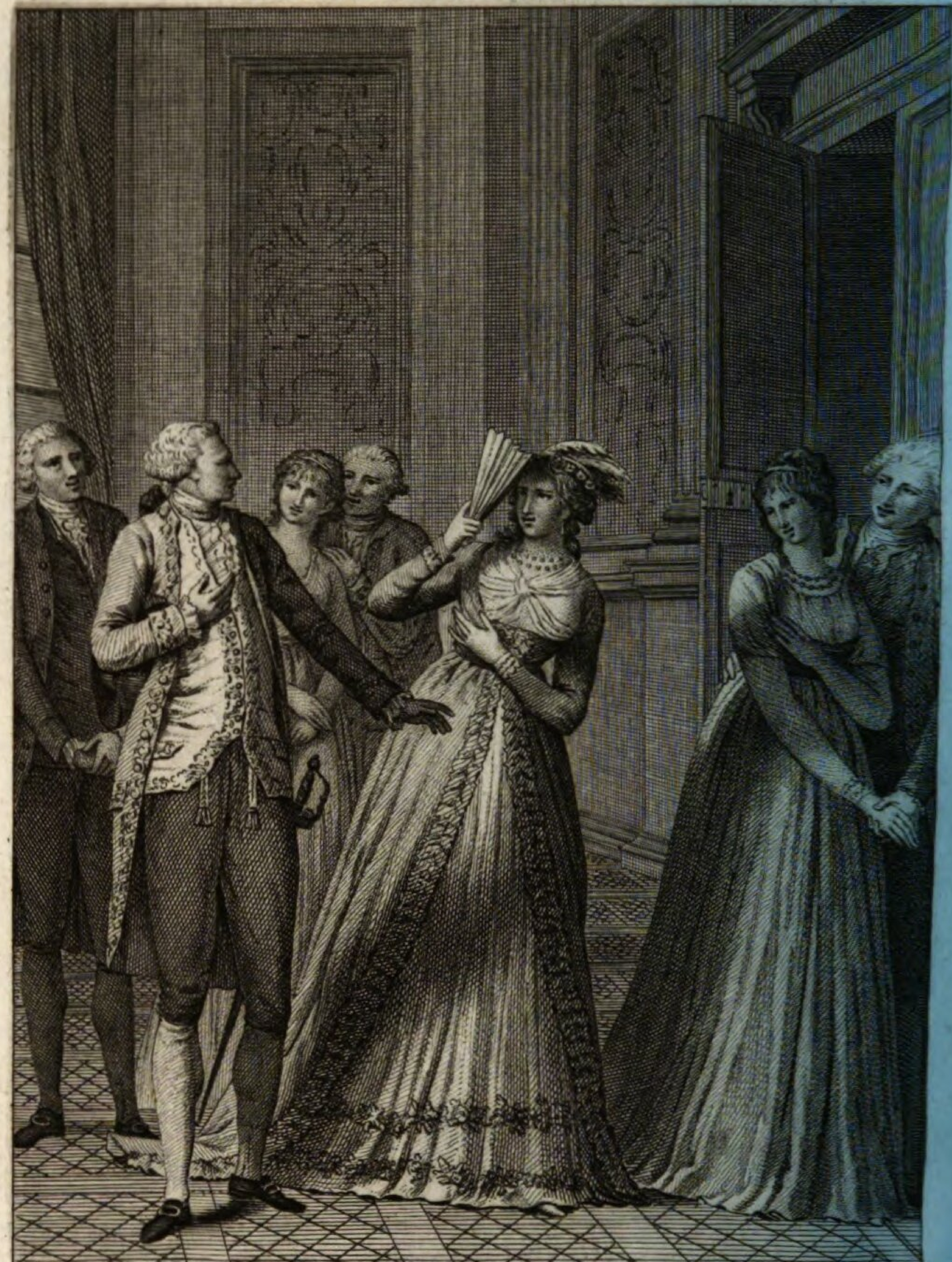
CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas!

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras;
Que l'hymen s'il se peut redouble votre flamme...
(*à Célie.*)
Je fais des vœux au ciel pour cela... Vous, madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces messieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.
J'en ai beaucoup souffert, je l'avoue à ma honte;
J'ai balancé long-tems sans me déterminer:
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner;
Mais je me rends enfin, et, quoi qu'on puisse dire,
(*voyant rire Célie.*)
Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité ce ris est rare et singulier!...

LE JALOUX DÉSABUSÉ.



Perin del. *Gault de St Germain direxit*

Mais tout le monde rit! Suis je si ridicule?

Acte V. Sc. VI.

Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris et vais à la campagne :
Choisissez seulement la Brie, ou la Champagne.
J'ai là deux bons châteaux; c'est à vous de choisir.
Vous y vivrez tranquille, et pourrez à loisir
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre.
Mais quoi! je vous vois rire encore?

CÉLIE.

Oui, oui, monsieur;
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

DORANTE.

Mais tout le monde rit! Suis-je si ridicule?
On se moque de moi sans crainte et sans scrupule:
Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

CÉLIE.

Nous vous avons, monsieur, fait une trahison;
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette légere offense.
Ma mere est du projet; votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie :
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie;
C'étoit notre dessein; nos soins ont réussi :
Calmez donc votre esprit; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Éraste va venir; et vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis!

JUSTINE, *à Clitandre.*

Eh bien! de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET, *à Julie.*

Pour mon apprentissage
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage?

JULIE.

Assurément.

DORANTE, *à Dubois.*

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi! toi-même es entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui, sans doute; et j'ai cru vous rendre un grand service.
Dans la réflexion vous-même en conviendrez;
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercierez.

CÉLIE, *à Dorante.*

Hélas! si vous saviez pour soutenir ma feinte
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte!
Ah! dans le moment même où vous venez d'entrer
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur, ni Clitandre;
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre:

Je sacrifiois tout à votre seul repos...
Mais Éraste paroît... Il vient fort à propos.

SCENE VI.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CÉLIE.

Éraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête:
Vous savez pour cela ce que nous avons fait;
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait...
Mais dans le même tems évitez ma présence:
Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O ciel! quelle défense!

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander:
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder...
(*à Dorante.*)
Achevons leur hymen et partons.

DORANTE.

Non, madame.
Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame;
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.

Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire...

CÉLIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au ciel de m'avoir en ce jour
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait lui seul le bonheur où j'aspire :
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire ;
Et me cachant au monde au moins pour quelque tems,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.
Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frere,
Je partirai demain ; rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi ;
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE.

Elle est jeune, elle est belle et sage! Ah! quelle femme!
Quel sens, quelle droiture, et quelle grandeur d'ame!
Exemple dans ce siecle et bien rare et bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château...
(*au parterre.*)
Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN DU JALOUX DÉSABUSÉ.

EXAMEN
DU JALOUX DÉSABUSÉ.

MOLIERE avoit tenté sans succès de mettre un jaloux sur la scene : sa comédie héroïque de D. Garcie de Navarre, qui suivit presque immédiatement les Précieuses ridicules, ne justifia pas les espérances qu'il avoit fait concevoir; le principal personnage parut monotone, et les rôles accessoires, presque tous sérieux, ne concoururent pas à le faire ressortir. On peut trouver dans la position et dans le caractere de Moliere la cause de la difficulté qu'éprouva ce grand peintre à tracer d'une maniere comique les caprices et les ridicules de la jalousie : lui-même avoit le malheur d'éprouver cette passion. Uni à une femme légere et coquette, il étoit souvent en proie à des chagrins domestiques qu'il s'efforçoit de déguiser : cachant une ame brûlante sous les traits de la froideur et de la méditation, il s'emportoit contre des foiblesses qu'il ne pouvoit surmonter; il sentoit enfin plus que tout autre ce que sa situation offroit de ridicule. Comment auroit-il pu revêtir de formes comiques un sentiment qui le tourmentoit sans cesse ? Il est vrai que dans d'autres pieces il peignit gaiement la jalousie; mais on doit observer qu'il ne la fit éprouver qu'à des vieillards dont la position n'avoit aucun rapport avec la sienne : il offrit plutôt les travers de ceux qui, oubliant leur âge,

se croient aimés par de jeunes filles, que les emportemens d'un homme jaloux d'une femme à l'amour de laquelle il a des droits; encore dans ces vieillards la jalousie est-elle peinte avec la plus grande énergie. Le rôle d'Arnolphe en offre un exemple. Il ne faudroit pas conclure que D. Garcie de Navarre ne présente aucune beauté : M. de Voltaire nous a paru juger cette piece trop sévèrement. Dans les productions les plus foibles de Moliere on reconnoît toujours la main du grand maître. Aucun autre poëte n'auroit conçu la scene où D. Garcie, après avoir reconnu l'erreur de ses soupçons, jure à sa maîtresse de n'être plus jaloux, et, avant même que le serment ne soit achevé, s'emporte de nouveau en voyant Elvire recevoir un billet d'une de ses amies. Moliere, qui avoit peint dans cette piece toutes les fureurs d'un homme qui se croit trompé dans son amour, en transporta quelques vers dans le Misanthrope : on doit observer à l'égard de ce chef-d'œuvre que la jalousie ne fait qu'une partie des défauts d'Alceste, que cette jalousie est fondée, et qu'ainsi elle intéresse plus qu'elle ne fait rire.

Campistron saisit mieux que Moliere le côté comique du Jaloux. Beaucoup moins passionné que ce grand poëte, il pouvoit badiner avec un sentiment que son caractere insouciant et léger le rendoit incapable d'éprouver. Les mœurs lui fournissoient aussi des ressources que Moliere n'avoit pas eues. L'amour d'un mari pour sa femme étoit devenu un ridicule dans quelques sociétés. En peignant ce ridicule, en y joignant toutes les fureurs d'une jalousie concentrée, en

forçant le mari à écouter, sans oser se fâcher, toutes les galanteries qu'on adresse à sa femme, en le contraignant par respect humain à recevoir avec politesse ceux qu'il croit ses rivaux, on ne pouvoit manquer de trouver une multitude de situations comiques. Campistron, qui avoit une grande connoissance des ressorts dramatiques, eut soin d'entourer son Jaloux de tous les personnages les plus propres à le tourmenter. Sa femme, quoique vertueuse, cherche pour faire réussir un projet qu'elle a formé à exciter les soupçons de son mari; elle consent à une partie de campagne qui seroit très suspecte si le public n'étoit pas dans la confidence. On rit des transports de Dorante, et l'on ne se reproche point la gaieté qu'ils font naître, parcequ'on est sûr de l'innocence de Célie, et parcequ'on ne voit dans les souffrances de l'époux qu'une juste punition de son avarice. Babet, sous le voile de la naïveté, cache beaucoup de malice; la scene où elle met Dorante au désespoir en lui racontant la partie de Surêne est très comique. Justine entre pour beaucoup dans l'intrigue; cependant elle garde avec sa maîtresse une réserve que n'ont pas assez les soubrettes de comédie: son caractere est bien soutenu; elle refuse sans affectation et sans aucun étalage de vertu et de morale les propositions que lui fait Éraste de le servir auprès de Célie. Le vieux secrétaire est fort original: c'est le seul confident de Dorante; mais il est dans le secret, et toutes les consolations qu'il lui donne ne servent qu'à exciter sa fureur.

Célie étoit le rôle le plus difficile à tracer: une

femme honnête qui fait des agaceries à un jeune homme demandoit une multitude de ménagemens pour être placée convenablement sur la scene, où l'imagination du public va toujours beaucoup plus loin que ce que le poëte offre à ses yeux. Campistron s'est tiré de cet embarras avec beaucoup d'adresse; il en a même fait résulter une vérité morale très importante, c'est que par aucun motif une femme ne doit sortir de la réserve et de la modestie de son sexe. Éraste est entré dans le complot formé contre Dorante; Célie, qui ne lui croit aucune inclination pour elle, a eu l'air d'accepter ses hommages; mais le jeune homme n'a pu résister à ces avances feintes, il a pris goût à ce qui ne devoit être que le jeu d'un moment; enfin il est devenu véritablement amoureux de Célie : elle reçoit son aveu sans pruderie, et le congédie sans dureté : dès ce moment elle renonce au projet qu'elle a formé, et malgré les instances de Julie et de Clitandre elle persiste dans sa résolution. Il étoit impossible de mettre plus de décence dans la conduite de cette femme. Cependant elle sent qu'elle a fait une faute grave, et pour ne plus rencontrer Éraste dans le monde elle détermine son époux à la conduire à la campagne.

Cette piece dont le comique, sans être très fort, est toujours agréable et naturel, est considérée comme une des meilleures productions de Campistron : le style est élégant et facile; l'action rapide, et le plan bien conçu.

FIN DE L'EXAMEN DU JALOUX DÉSABUSÉ.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE NEUVIEME VOLUME.

LE MERCURE GALANT, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE BOURSAULT, page 1
Notice sur Boursault, 3
Au lecteur, 29
Épître dédicatoire, 31
Acteurs, 34
Examen du Mercure Galant, 137

ÉSOPE A LA COUR, COMÉDIE-HÉROÏQUE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE BOURSAULT, 143
Avis au lecteur, 145
Épître dédicatoire, 147
Prologue, 151
Acteurs, 154
Examen d'Ésope à la cour, 273

LE MUET, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, DE BRUEYS, 277
Notice sur Brueys, 279

Acteurs, page 290
Examen du Muet, 435

LE JALOUX DÉSABUSÉ, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE CAMPISTRON, 441
Acteurs, 442
Examen du Jaloux désabusé, 531

FIN DU NEUVIEME VOLUME.

[illegible]

FIN DU PREMIER VOLUME.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Petitot, Claude Bernard, 1772-1825

Répertoire du théatre français ou recueil des tragédies et des comédies restées au theatre depuis Rotrou, pour faire suite aux editions in octavo de Corneille, Molière ... ; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce
Bd.: 9

Paris 1804

P.o.gall.app. 10-9
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103832-6